

TAB LEAU

D E

P A R I S.

T O M E V.



UAS 100

2000

1000

REGISTRATO

TABLEAU

D E

P A R I S.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

Variété, mon sujet t'appartient.

T O M E V.



A A M S T E R D A M.

1 7 8 3.



U. S. DEPARTMENT OF AGRICULTURE

OFFICE OF THE CHIEF OF BUREAU OF PLANT INDUSTRY

WASHINGTON, D. C.

PLANT INDUSTRY

1912



T A B L E A U

D E P A R I S.

CHAPITRE CCCLVIII.

Petit Préliminaire.

P O S O N S un fanal sur chaque abus ;
marquons les écueils afin qu'on les évite ;
multiplions les clartés : que les défauts
du corps politique qui s'opposent à la
félicité nationale , soient représentés
dans l'esquisse que nous traçons. Ce
n'est pas que j'aie voulu m'ériger en
réformateur de ce siècle ; non : mais
je me suis promis de dire ce que j'avois
vu , d'exprimer ce que j'avois senti.
Jamais ma main n'a offert l'encens de
la flatterie à aucun homme en place ,

Tome V.

A

& je suis tout aussi loin de vouloir les blesser ; mais quand je n'aurois accoutumé les yeux de mes compatriotes qu'à se fixer sur les principaux abus qui les environnent , ces détails qui paroissent minutieux , sont ceux néanmoins qui peuvent amener les avantages réels de la société ; car la politique en grand est ordinairement contentieuse , destructive ; ce n'est qu'en petit & du côté des lois de police qu'elle devient douce , utile & bienfaisante. Les ministres des cabinets sont que les empires se heurtent & se déchirent ; les officiers municipaux établissent la tranquillité , & il faut les honorer.

Le philosophe respecte donc ces magistrats chargés de l'administration civile, dès qu'ils font leur devoir. C'est à eux qu'il doit sa tranquillité. Quand il voit la sûreté publique bien établie , peut-il s'empêcher de remercier l'auteur de son bien-être , & de le regarder comme son propre bienfaiteur ? C'est lui qui se charge de la reconnoissance générale pour les biens qu'il reçoit , quoiqu'ils soient communs à tout le monde. S'il blâme ceux qui attirent ces guerres inu-

viles & sanglantes , qui soulevent les états pour des chimères diplomatiques ; ces magistrats populaires , qui dans l'enceinte des villes veillent au repos & à la subsistance des citoyens , lui paroissent bien préférables ; car les conquérans armés du fer & de la flamme , arriveroient maîtres & victorieux , que pour leurs propres intérêts ils laisseroient subsister de tels magistrats. Ce sont eux enfin qui sont le fondement & le ciment des sociétés.

Le philosophe qui est juste , regarde comme une vraie propriété la jouissance des choses publiques. Bien différent de certains hommes avarés , qui ne regardent point comme à eux ce qu'ils sont obligés de partager avec d'autres ; ainsi les fontaines , les promenades , les spectacles , les voitures publiques & toujours prêtes , les postes , les bureaux , &c. sont autant d'objets de la reconnoissance , parce qu'il sent que les grandes & véritables commodités sont celles qui appartiennent à tout le monde ; il en jouit en entier , & elles ont beau se diviser , elles satisfont autant le particulier que le public.

A l'instant du désastre épouvantable de Lisbonne , lorsque les maisons s'é-crouloient & que tout s'abymoit , on vit une infinité de brigands se répandre de tous côtés , & s'adonnant au pillage , dépouiller les malheureux à moitié écrasés sous les ruines. Ces gens sans aveu , ces fainéans ne songerent qu'à profiter du désordre de cette ville infortunée ; ils augmentèrent le trouble & la désolation en joignant leurs violences aux ravages du feu. Les temples , les maisons royales , les édifices particuliers furent spoliés par ces hommes effrénés qui , sur les débris même de la ville , attentoient à la dernière propriété des citoyens. Il fallut élever de hautes potences dans plusieurs endroits de la ville , pour maintenir ces hordes vagabondes ; & l'on vit alors ce que l'interruption de la police ordinaire peut entraîner de funeste , puisque tous les ~~plus forts liens~~ de la société alloient être rompus.

Si le frein de la police se brisoit à Paris pendant trois jours , on verroit renaître les mêmes attentats. Quel seroit le moyen d'arrêter le crime ? Un seul moment de licence produiroit des désordres infinis.

Mais tout écrivain qui veut dire la vérité , ne fauroit remuer la plume sans blesser nécessairement quelque corps. Il y a tant d'hommes intéressés à la prolongation de certains abus , tant de droits usurpés , tant de vieilles erreurs qui rapportent , tant de simulacres imposteurs qu'encense le préjugé , qu'on se fait même à son insu des ennemis cruels , qui vous haïssent toute votre vie , s'ils ne peuvent vous persécuter personnellement. Il faudroit qu'un écrivain fût impassible , pour pouvoir donner un libre cours à son ame. Il lui faut du moins le courage le plus soutenu ; car il doit savoir d'avance que certains hommes ne lui pardonneront point tout ce qui choquera leurs prétentions , leur orgueil & même leurs caprices. C'est donc à lui de se tenir préparé à toutes les vengeances que les ennemis de la vérité exercent contre ceux qui font valoir ses droits.



CHAPITRE CCCLIX.

Le nouveau Débarqué.

RIEN n'est plus plaisant à voir pour le malin Parisien qu'un jeune homme échappé de la province arrivé *par le coche*, comme l'on dit. Tout lui paroît nouveau ; il va frapper à une maison pour laquelle il a une lettre de recommandation ; il dit au portier que *son cousin* l'attend ; il salue profondément les domestiques, & pense en entrant culbuter la dame qui le reçoit : s'il s'assied, c'est de côté & sur l'encoignure d'une chaise. Vous le distinguerez à son air étonné de tous les objets ; il craint qu'on ne soupe point, parce qu'il est neuf heures & demie ; & quand l'homme au triple menton & à panse large vient annoncer qu'on a servi, il ne fait ce que cela veut dire.

A table il ne reconnoît plus les mets, ils ont changé de noms. Ce n'est plus du veau, du mouton, du bœuf ; quand le dessert paroît, il s'imagine que c'est un projet de décoration ; s'il touche

un fromage glacé , il fait cinq ou six grimaces plaisantes , croyant qu'on ne pouvoit jamais en mangeant courir d'autres risques que de se brûler. Si une dame bienveillante lui marche sur le pied , il jette un cri , en disant : *Eh ! madame, vous m'estropiez !*

Quel passage , en effet , de la triste maison de province à l'hôtel de son cousin le financier ! La femme-de-chambre est mieux mise que la dame du lieu qu'il quitte.

Quelle est sa surprise lorsqu'il voit arriver un tailleur , un chapelier qui vont le dégrasser ! Le chapelier , le fourbisseur , le perruquier lui donnent une nouvelle existence ; & sous cette décoration , qui ne rirot de l'étonnement que lui cause sa métamorphose ? Il a grand soin d'aller se montrer aux Tuileries , la lame de l'épée battant le mollet. Comme il ne fait pas encore marcher , il reçoit deux cents coups de coude qui lui font faire autant de pirouettes.

Voulez-vous jouir : menez-le à l'opéra sans qu'il s'en doute. La voiture dorée s'offre ; à peine osera-t-il y monter : examinez son visage avant que la toile

soit levée : comme il est émerveillé de la confusion d'âges, d'états, de figures ! Observez-le encore quand la toile est levée : il laisse échapper une exclamation qui fait rire ses voisins ; les yeux ouverts, la bouche béante, il n'entend pas un mot de ce qu'on chante ; mais il est stupéfait, avide, & la diversité des tableaux le plonge dans une sorte d'ivresse.

A la sortie du spectacle il se perdra, ou bien il donnera dans les flambeaux des laquais, & son habit sera couvert de cire.

Rentré à la maison, il s'agira le lendemain de se promener à cheval. On lui amène la bête la plus douce ; à peine est-il en selle qu'il trébuche, & tous les valets de rire. Il ne le trouve pas mauvais ; il est dans cette maison sans en connoître les ressorts ; il ne connoît rien aux tracasseries régnautes ; il n'a aucune idée des caractères. Si l'on parle de chevaux, de chiens, de bals, de spectacles, il est muet ; il faut qu'il entre dans le service militaire pour perdre son air gauche & son maintien niais.

Au bout de six mois qu'il est au régi-

ment , il est déjà tout autre. Après avoir ferraillé deux ou trois fois , il prend un maintien assuré , de sorte que son pere , son oncle , ne le reconnoissent pas.

Une femme acheve de le former ; il prend l'esprit du corps , & ce même jeune homme qui ne savoit ni entrer , ni marcher , ni saluer , porte la tête haute , sourit aux femmes , prend le ton décidé , & cette étrange métamorphose a été l'ouvrage de dix-huit mois.

CHAPITRE CCCLX.

Auvergnats.

LES Auvergnats font à Paris le métier de chaudronnier , de raccommodeur de faïence , de parasols , de rémouleurs. L'enfant dès l'âge de huit ans fuit son pere qui , quoiqu'il traverse toute la France , s'arrête plus volontiers dans la capitale. Semblables aux oiseaux que le froid chasse dans une plus douce contrée , ce peuple fuit la neige qui couvre huit mois de l'année ses montagnes. Il

Y retourne tous les ans, fait un enfant à sa femme, la laisse entre les mains des vieilles & du curé, & parcourt ensuite le royaume sans avoir un domicile fixe.

Chaque Auvergnat, l'un portant l'autre, rapporte quatre ou cinq louis d'or dans sa triste patrie. L'enfant de dix ans en a gagné deux; ils les cousent dans la ceinture de leurs culottes, & les enfans mendient le long des chemins.

Ces hordes voyagent ainsi depuis Jules-César & plus anciennement encore.

Les Savoyards sont décrotteurs, frotteurs & scieurs de bois; les Auvergnats sont presque tous porteurs d'eau; les Limousins maçons; les Lyonnais sont ordinairement crocheteurs & porteurs de chaises; les Normands tailleurs de pierres, paveurs & marchands de fil.



CHAPITRE CCCLXI

Étameurs.

CES Auvergnats , étameurs ambulans , suivent bien peu les sages ordonnances qu'on a publiées pour bannir le plomb , si dangereux dans l'étamage de nos ustensiles de cuisine. Leur but principal est de soustraire l'étain pur qu'ils rencontrent dans leurs caravanes , & ils y substituent ce qu'ils appellent *de l'étoffe* , c'est-à-dire , du plomb à peine amélioré par un peu d'étain.

Ces Auvergnats savent bien qu'ils volent ; mais ils ne se doutent pas qu'ils empoisonnent leurs concitoyens. Toutes les casseroles des auberges recelent ce malheureux & grossier étamage ; & il seroit temps que le gouvernement le proscrivit entièrement , pour ordonner le nouvel étamage d'étain & d'argent qui , ne prêtant pas à la dissolution , deviendrait un préservatif sûr contre une foule de maladies qui nous accablent , & dont l'origine inconnue prend sa source dans ce dangereux métal.

L'homme instruit frémit en voyant la main des Auvergnats l'étendre dans tous les vases qui servent à la nourriture de l'homme , mais ils sont les premiers à y manger ; & l'aubergiste & eux rient grossièrement des craintes salutaires qu'on voudroit leur communiquer , tant l'erreur est le grand fléau de l'espèce humaine.

L'alliage de l'étain avec de l'argent est une découverte récente , & cet étamage est revêtu de lettres - patentes. Mais ce qui vaut mieux encore , les chymistes en ont approuvé l'usage.

CHAPITRE CCCLXII.

Pâtisseries , Rôtisseurs. .

LES boutiques de pâtisseries , de charcutiers , de rôtisseurs , frappent la vue dans tous les carrefours. L'enseigne est la chose même ; on voit des langues fourrées , des jambons couronnés de laurier , de grasses poulardes , des pâtés vermeils , des gâteaux tout sucrés qui sont sur le devant : on diroit qu'il n'y a qu'à y porter la main ; & celui qui

n'a pas d'appétit peut en prendre ; s'il est vrai (comme dit Boërhaave) que la présence des mets peut influencer sur les fibres de l'estomac.

Si à dix-sept ans on regarde de préférence la boutique d'une marchande de modes, peuplée de jolies personnes, à huit & à dix on fixe l'œil sur ces pâtisseries.

Saint Louis, en donnant des statuts aux pâtisseries au mois de mai 1270, confirma d'anciens usages dont ils étoient en possession, de travailler tous les jours de fêtes sans aucune distinction ; les festins, les repas, se faisant ordinairement les dimanches & les fêtes ; car on célèbre de temps immémorial la Saint-Martin, les Rois & plusieurs patrons, par différens banquets.

C'est ce qui se voit encore aujourd'hui : les pâtisseries sont plus occupées les dimanches & fêtes que les autres jours. Le four brûle du matin au soir ces jours-là ; & les marmitons sont plus excédés en se couchant, que tout autre jour de la semaine.

Les rôtisseurs vident leurs boutiques, & il ne leur reste pas un poulet.

Les petits ménages qui n'ont guere

qu'un âtre , envoient aux fours des pâtissiers la viande pour la faire cuire. Une cinquantaine de soupers cuisent dans le même four. Le pâtissier avec une lardoire exprime le jus du gigot , de l'éclanche , de l'aloyau ; mais il n'est pas perdu ; il vous le revend dans de petits pâtés qui en font plus succulens.

On donne *deux sous* pour la cuisson de ces pièces ; le petit bourgeois épargne pour *dix sous* de bois ; mais son rôti est sec , noir & presque toujours brûlé.

Sur les neuf heures du soir on voit , ou plutôt l'on sent les rôtis qui circulent dans les terrines. Des marmitons crasseux reposent le souper sur le coin de la borne , répandent un peu la sauce , & la pièce brûlante arrive refroidie.

Il est toujours agréable d'avoir à sa porte une bonne poularde , un excellent chapon , qui n'attendent que votre signal pour passer à la broche & de-là sur votre table. Par ce moyen l'ami qui vient vous visiter ne vous gêne jamais ; vous l'accueillez sans embarras. Il y a de maudits pays où avec de l'or vous n'avez ni volailles , ni pâtés succulens ;

mais à Paris , douze cents cuisiniers font du matin au soir à vos ordres ; en un clin d'œil vous êtes servi ; rien de plus commode , rien de plus propre à resserrer les doux liens de la confraternité ; la table est aussi-tôt garnie qu'elle est dressée , & l'appétit fourit à l'amitié.

CHAPITRE CCCLXIII.

Du Fouet du Charretier.

QUI n'a pas été frappé du bout du fouet d'un charretier , au risque de perdre un œil ?

. Une charrette tient toute la rue barrière par les deux énormes essieux qui saillent grossièrement du milieu de chaque roue : il est impossible qu'ils n'accrochent le ventre ou la poitrine des infortunés piétons selon leur hauteur. En Angleterre , l'essieu au lieu d'être saillant est creux ; deux roues peuvent se toucher & se frotter sans s'accrocher : les charrettes à Paris s'accrochent éternellement , & malheur à qui marche devant ou derrière. Si le cheval fait aussi parmi nous un écart ,

le charretier le redresse à grands coups de fouet, & il frappe tout ce qui se trouve dans la ligne circulaire que décrit son aveugle & impitoyable bras.

Ce fouet va chercher l'homme le plus éloigné, qui distrait ou pensif s'avance dans la rue, & lui emporte une oreille ou lui coupe le visage. Le charretier jure toujours comme un enragé quoique le sang coule, & le pauvre blessé qui voit couper & sangler les chevaux, n'ose encore parler à ce diable furieux, & se sauve chez le chirurgien du quartier.

Les chevaux en Angleterre vont sans qu'on les frappe. Pourquoi? C'est qu'on ne les gêne pas jusqu'à ce point, & qu'on ne les fait pas périr de bonne heure sous le poids de la surcharge.

Des lois en faveur des chevaux honoreront un législateur en France, & rendront le peuple meilleur. Rien de plus hideux & de plus féroce que nos charretiers; mais tout dépend des maîtres. Les subalternes sont matés par les gros directeurs des roulages & messageries, fiers de leurs privilèges. Tous ces subalternes matent leurs valets; & le lourd charretier maté par la misère,
 mate

mate aussi ses chevaux. Tout dépend des maîtres ; qu'on y réfléchisse bien.

Il n'est pas vrai que le despotisme d'un seul (ainsi que l'avoit voulu Linguet , aujourd'hui bien détrompé) détruise le despotisme de plusieurs ; au contraire , il l'établit. Ne voilà-t-il pas une assez bonne réflexion à l'occasion du *fouet du charretier* ? Comme tout s'engrene !

CHAPITRE CCCLXIV.

Brouillards.

ILS sont fréquens, la ville étant coupée par une rivière qui a plusieurs bras. J'ai vu des brouillards si épais que les flambeaux ne se distinguoient plus ; les cochers descendoient de leurs sieges & tâtoient le coin des rues pour avancer ou pour reculer. On se heurtoit dans les ténèbres sans s'appercevoir ; on entroît chez son voisin au lieu d'entrer chez soi.

Dans une année les brouillards furent si denses, qu'on s'avisa de louer à l'heure des quinze-vingts, qui vous guidoient

en plein midi dans tous les quartiers. On leur donna jusqu'à cinq louis par jour, ces aveugles connoissant mieux la topographie de Paris que ceux qui en avoient gravé ou dessiné le plan : or voici comme on voyageoit dans ces brumes qui déroboient la vue des rues & carrefours. On tenoit le quinze-vingt par un pan de sa robe, & d'une marche plus sûre que celle des clair-voyans, l'aveugle vous traînoit dans les quartiers où vous aviez affaire.

Les quinze-vingts font dans toutes les églises, & se font place en interrogeant vos jambes avec leur bâton. Ils naissent une prière monotone ; vous vous dérangez en leur faveur ; vous mettez un liard dans leur tasse ; ils vous heurtent sans miséricorde, parce qu'ils savent bien que vous ne ferez que murmurer contre leur importunité.

Le poëte *La Motte*, l'auteur d'*Inès*, n'étoit pas du nombre des quinze-vingts ; mais jeune encore, il avoit perdu la vue. Entrant au jardin des Tuileries, il marcha sur le pied d'un homme qui se retournant lui appliqua un grand soufflet. *La Motte*, avec son ton doux, repartit : *Ah ! monsieur, vous allez être bien fâché ; je suis aveugle.*

CHAPITRE CCCLXV.

Mesquinerie.

DANS une aussi grande ville que la capitale d'un grand royaume, il faudroit que les principaux objets d'utilité première fussent toujours traités en grand. On a calculé l'illumination de Paris par minute, au degré de la lune; & souvent la lune est obscurcie de nuages au point qu'il fait pleine nuit. N'importe, on n'éclaire point, & il a été décidé que le public devoit y voir. Et pour une misérable économie, dont profitent les entrepreneurs, toutes les rues étroites ou détournées sont plongées dans une obscurité profonde. On allume à minuit, quand il n'y a presque plus personne dans les rues.

A Londres, on tombe dans un excès contraire, & une bonne heure avant que le jour tombe, on voit des quartiers éclairés. Cette pompeuse prodigalité prouve la vigilance du service public;



CHAPITRE CCCLXVI.

Entrepreneurs.

TOUT se fait aujourd'hui par *entrepreneurs*. Les vivres, les bâtimens, les fournitures de toute espèce ; c'est toujours une compagnie exclusive qui s'offre, qui donne préalablement de l'argent au Roi, & qui ensuite travaille à son profit.

De là sont nés cette foule de privilèges qui corrompent & altèrent toutes les sources de l'industrie. Vous avez une idée heureuse : payez encore si vous voulez la mettre à exécution.

On use tellement de ce terme, que dans l'ordonnance qui veille à la propriété des Tuileries, il étoit dit littéralement : *Sa Majesté ayant permis à des entrepreneurs d'établir de petits cabinets d'aisance, pour la commodité du public, veut, &c. (1).* On donne deux sous à

(1) On a senti le ridicule de cette expression ; & on l'a effacée ; mais elle a subsisté imprimée plusieurs mois. Je l'ai lue & l'ai fait remarquer à plusieurs.

des *entrepreneurs*, & l'on se débarrasse dans le *Jardin royal* du superflu de son diner. Si le Suisse vous surprenoit voulant frauder les droits de l'entreprise, il prendroit votre canne & votre chapeau, & vous conduiroit chez le gouverneur.

On a abattu tous les ifs qui bordoient les terrasses & servoient de cabinets, parce que leur ombrage cachoit & protégeoit le soir des vices honteux qu'il importoit à la police de déraciner de tout son pouvoir. Voilà pourquoi ceux qui ne soupçonnent même pas ces vices, sont obligés d'avoir deux sous en poche pour faire mentir ce vieil adage: *nécessité n'a point de loi.*

Enfin, on a vu le sieur Panckouke se nommer publiquement *entrepreneur de l'Encyclopédie méthodique*; & de fait, il a payé les matériaux & les manœuvres à tant la feuille, à-peu-près comme un entrepreneur de bâtimens soudoie à la toise maçons & hommes de peine. Le libraire est encore beaucoup moins architecte que l'entrepreneur qui régit & donne des gages à une nombreuse horde de Limousins, pour qu'on lui bâtitse un palais ou une église. Ainsi le produit des

œuvres du génie , & du résultat des connoissances humaines , va encore à celui qui a de l'argent pour payer les auteurs & les ouvriers à la casse. Revenez au monde , Socrate , Aristote , Platon , Hypocrate ; auriez-vous jamais imaginé qu'il existeroit un jour un aussi gros livre , & que son matériel exigeroit une forte somme pécuniaire avant qu'on pût lire *la science* ? Vous la réduisiez en peu de mots , nous l'avons étendue , & à le bien examiner chacun a raison. Les maximes de Socrate sont bonnes ; mais je ne hais point à tenir dans mon cabinet ce fatras intitulé : *Bibliothèque complete de toutes les connoissances humaines* ; c'est un océan où j'aime à puiser. Laissons donc Panckouke gagner de l'argent comme *entrepreneur* de cette massive Encyclopédie , qu'il ne lira point.

Un homme , jadis maçon , s'est rendu *entrepreneur* de l'édition finale de Voltaire. Des murailles de papier remplacent à ses yeux les moellons , & les mains de ses ouvriers sont noires d'encre , au lieu d'être blanches de plâtre. Chemin faisant , le même homme fait bâtir une gazette que des compagnons

travaillent, & dont le profit est pour le maître.

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

CHAPITRE CCCLXVII.

Abat-jour chez les Marchands de draps.

QUE des fripiers aient des réssources menfongeres pour en imposer à la crédulité du passant, qui entre & se laisse tromper par un *abat-jour*, inventé pour cacher les défauts de l'habit qu'il marchande; on doit s'y attendre. L'avilissement où est tombée cette race judaïque, à raison de ses friponneries journalieres, avertit assez l'acheteur pour qu'il ne soit pas dupe. Mais que des marchands, futurs échevins, sous prétexte d'avoir un jour plus vrai, se servent de ces moyens trompeurs; qu'en penser & qu'en dire?

Quoi! chez un juge-consul, bientôt chevalier & membre de l'hôtel-de-ville, un *abat-jour* comme chez le fripier des piliers des Halles! Non, cela ne durera point, j'en réponds; je vois l'anoblissement.

B iv

en herbe, faire enlever de son magasin cette fenêtre perfide qui faisoit entrer un faux jour trop favorable au débit de ses marchandises; il songe à la gloire de l'échevinage, & laisse au quartenier obscur cette croisée insidieuse, qui désormais ne déshonorerait plus le quartier Saint-Honoré.

CHAPITRE CCCLXVIII.

Coueurs , Chiens-coueurs.

LA mode des coueurs étoit autrefois à Paris beaucoup plus en usage qu'à présent. On voyoit deux hommes lestement vêtus, devancer deux coursiers fougueux, & courir dans les rues de Paris en fouliers plats & en bas blancs, qu'ils ne salissoient point tout en courant sur le bord des ruisseaux; c'étoit sans doute une curiosité. Mais faire courir ainsi des hommes, étoit-ce humanité, décence, honnêteté?

Un gros homme opulent, gonflé de son or, tapis dans sa voiture, attachoit ainsi deux esclaves, deux de ses semblables, qu'un faux pas pouvoit faire rouer.

Les gens à équipages ont renoncé à ce luxe impertinent & dangereux ; mais au lieu d'avoir un cavalier , ils font courir des lévriers qui ne semblent précéder la voiture que pour renverser les gens & les exposer à être foulés aux pieds des chevaux , ou brisés sous les roues. Les fantassins dans des rues étroites avoient déjà à se garantir des pesantes charrettes , des carrosses , des cabriolets ; ils voient aujourd'hui de gros chiens qui s'élancent contr'eux en aboyant ; ils caracolent , ils bondissent au milieu de la rue ; ils font si bien qu'on n'entend plus le pas des chevaux ni la voix du cocher.

On diroit que les riches se croient propriétaires absolus des passages publics , tant ils multiplient les inconvénients désagréables & les dangers imminens , pour satisfaire quelques fantaisies frivoles.



CHAPITRE CCCLXIX.*Tueries.*

QUOI de plus révoltant & de plus dégoûtant que d'égorger les bestiaux & de les dépecer publiquement ? On marche dans le sang caillé. Il y a des boucheries où l'on fait passer le bœuf sous l'étalage des viandes : l'animal voit, flaire, recule ; on le tire, on l'entraîne, il mugit ; les chiens lui mordent les pieds, tandis que les conducteurs l'assomment pour le faire entrer au lieu fatal.

Un mouton meurtri de coups succomboit au milieu de la rue Dauphine à la fatigue ; le sang lui ruisseloit par les yeux ; tout-à-coup une jeune fille en pleurs se précipite sur lui, soutient sa tête, qu'elle essuie d'une main avec son tablier, & de l'autre un genou en terre, supplie le boucher, dont le bras étoit déjà levé pour frapper encore. Cela n'est-il pas à peindre ? Quand verrai-je ce petit tableau au salon du Louvre ?

En traversant les rues de Paris, regardant & écoutant tout , selon ma coutume , j'ai entendu un mot sublime d'une femme du peuple. Un garçon boucher , armé de son bâton noueux , vouloit accélérer la marche tardive d'un veau qui , arraché à la mamelle de sa mere , foible , ne pouvoit avancer ; la femme lui cria : *Tue-le , barbare , mais ne le frappe point.*

Lorsqu'on rapproche ces images de sang & de carnage des mœurs des *Gentoux* ; quand on lit qu'un *Gentou* , à qui on avoit fait avaler de force une cuillerée de bouillon de bœuf , fut déshonoré , anathématisé , banni de la société , abandonné de sa femme & de sa fille , qui refuserent de communiquer avec lui , parce que sa langue avoit goûté involontairement du jus d'un animal broutant , on observe avec surprise la différence qui se trouve entre l'habitant du Bengale & l'habitant de la rue des Boucheries.



 CHAPITRE CCCLXX.
Portiers.

TOUTE porte-cochère a son *portier* bien ou mal soudoyé. Dans les maisons particulières le portier est cordonnier, tailleur ou écrivain ; il travaille à son métier sédentaire, & n'a que le *cordon* à tirer (1). Dans les grosses maisons, le portier n'a rien à faire ; oisif, il boit & se chauffe toute la journée dans sa loge.

Portiers & *Suisses* sont devenus synonymes en France. Les Suisses ont le privilège de garder les portes des édifices publics, des jardins royaux, du chœur des églises, de devenir sentinelles sous le vestibule des palais, & d'être comme inhérens aux hôtels de la capitale. Le boudrier est une prérogative dont ils sont si jaloux, qu'ils l'arracheroient de dessus le corps de celui

(1) Le plus souvent le portier est invisible, & il faut crier : *Le cordon* ; il le tire & la porte s'ouvre. En sortant, on la referme.

qui oseroit garder une porte principale sans être des Treize-Cantons , ou du moins de leurs alliés :

Ce large Suisse à cheveux blancs ,
Qui ment sans cesse à votre porte ,

a dit Voltaire.

Les Suisses , en qualité de portiers , assistent aux assemblées publiques , aux séances académiques ; aux concerts , aux salons de peinture , aux sermons courus , aux solennités de toute espèce ; mais ils sont insensibles à la musique , aux vers , aux discours , aux tableaux. Leur lourde physionomie ne paroît s'animer un peu qu'aux bals , lorsque le buffet est copieusement garni. Ils semblent tous porter écrit sur leurs fronts : *Nous n'aimons qu'à boire.*

Dans les assemblées publiques , ils se rangent en haie , gardent les entrées , & font sonner la hallebarde ; deux suffisent pour boucher la porte la plus large , & il n'est plus besoin de grilles. Ils examinent & reçoivent les billets ; & tour-à-tour sont faciles ou récalcitres , selon l'habit qui se présente.

Quand les flots du peuple les présentent , ils n'ont qu'à réagir un peu pour

écarter la foule la plus nombreuse. Leurs têtes carrées & leurs hallebardes pointues dominant la multitude. Celui qui essayeroit de se glisser courroit risqué d'être comprimé & étouffé entre deux masses helvétiques. J'ai vu un pauvre abbé mignon criant miséricorde , qu'il fallut dégager comme si l'éléphant de la ménagerie l'eût pressé contre la muraille. Quand ces valets ont gagné quelque argent, ils reviennent chez eux faire les républicains.

Ces Suisses conservent leurs mœurs étrangères au milieu de Paris; ils boivent & mangent comme s'ils vivoient encore dans l'air pur de leurs rochers; leurs manières sont toujours un peu brutales; mais le Suisse le plus grossier devient poli vers le temps des étrennes. Ceux qui sont placés à la porte des ministres sont caressés, & jouissent même de quelque crédit. On tremble d'entendre sortir de leur bouche le *oui* ou le *non*; on ne les brusque jamais, & l'ambitieux commence dès leur loge à fourire & à flatter.

Dans les anti-chambres de Versailles, on les voit le plus souvent bâiller, étendus sur des banquettes. L'inaction

semble leur peser , & l'ennui se peint dans tous leurs mouvemens.

Aux portes des jardins royaux , les Suisses ne laissent passer ni domestique , ni servante , ni soldat , ni ouvrier , & les livrées de l'indigence sont repoussées avec dédain. Le Suisse , sans se déranger , crie : *On ne passe pas* ; & le pauvre tourne les talons & s'en va tout honteux. J'éprouve toujours un mal-aise intérieur quand je vois un homme chassé de cette manière.

Les filles de joie qui à l'entrée de la nuit se glissent dans les jardins , sont renvoyées par les Suisses , ou même arrêtées quand il y a du scandale ; mais plusieurs obtiennent grace & vaguent librement , quand elles ont su partager avec le portier du lieu leur bénéfice nocturne.

CHAPITRE CCCLXXI.

Audiences.

S'IL est curieux , en traversant les rues toujours remplies d'un peuple en mouvement , de lire sur les physionomies

les passions qui les agitent ; d'exercer sa pénétration sur l'état & le rang de tous ceux qui y circulent ; de se former à la science de deviner du premier coup d'œil l'ame abjecte ou grande , éclairée ou stupide ; il l'est encore plus de voir de près ces groupes de demandeurs , qui vont caresser le ministre puissant par le crédit du moment , & de les voir (après avoir salué jusqu'au Suisse) se presser , se coudoyer , se porter en foule dans les anti-chambres qui précèdent le sanctuaire où monseigneur repose & prend son chocolat (1).

C'est un jour d'audience , jour d'inspection philosophique ; ne le manquons pas. Voyons l'esprit d'esclavage & la bassesse de la cupidité , sous l'air de la présomption & de la hauteur. Voyons ces hommes qui la veille parloient avec tant d'orgueil , & jugeoient si impérieusement le ministre , composer leurs visages & leur maintien , fendre avec effort

(1) Quatre valets sont alors employés au service de la tasse de chocolat ; l'un tient la cafetière , l'autre se fait mousser avec le trémouffoir ; celui-ci étend la serviette , & le maître-d'hôtel verse. La composition du dessert est bien une autre chose ; mais cela tient à l'histoire importante de l'office.

effort une presse incommode ; & ne parvenir qu'à faire une humble & oisive révérence devant le personnage qui distingue à peine ce salut à travers la multitude d'hommages de la même espece.

Si l'homme en place daigne récompenser d'un coup-d'œil cette pratique servile , le protégé l'interprete comme le gage non équivoque du succès. Il aura peine le lendemain à s'imaginer que le ministre a bien voulu le payer de cette monnoie stérile , qu'il distribue gratuitement & dont il n'est pas avare.

Que de mouvemens de tête entre l'auguste personnage & ceux qui le sollicitent ! Que de gestes des bras & des épaules ! Que de mensonges dans ces yeux tantôt baissés , tantôt caressans , & qui regardent tous de côté *monseigneur* , pour lire ce qu'il a dans l'ame ! Combien de fois le corps se penche , se relève , se repenche , se redresse encore ! Quelle souplesse dans ces attitudes suppliantes ! Combien la langue prodigue-t-elle de soumissions , de flatteries , d'adulations ! Les placets & les mémoires surchargent les mains de l'immobile secrétaire , beau mannequin

ambulant, l'ombre de monseigneur, & qui semble n'avoir ni yeux ni oreilles.

Considérez comme celui-ci se glisse pour arriver sous l'œil protecteur ; comme celui-là marche à reculons ; comme cet autre courbe l'épine du dos ; comme ce dernier qui semble admirer réellement monseigneur, invite & appelle son regard.

Mais que pense-t-il de tant d'éloges, de tant de flatteries, de tous ces complimens apprêtés avec art ? Peut-il ajouter foi à cette affommante répétition, à toutes ces louanges banales ? Dans ce moment n'apperçoit-il pas les hommes sous un jour humiliant, & n'est-il pas étonné lui-même de leur extrême dépendance ?

Mais comment ce mortel qui fait comparoître tous ses semblables, & qui, moteur de leurs destinées, les subjugue par l'étalage de sa puissance & l'ostentation de sa place ; comment fait-il pour écouter & pour répondre, pour adresser une phrase distincte à cent personnes différentes, pour les congédier avec une adroite précision, pour les renvoyer tous à peu près contens ? Avec le grand ressort du cardinal Maza-

rin ; des espérances & des promesses.

Quel profond génie , quelle présence d'esprit , quelle justesse merveilleuse ne faut-il pas ! s'écriera un nouveau débarqué. Il ne connoît pas le protocole ; il ne fait pas que toutes les réponses sont préparées dès la veille ; que *monseigneur* n'aura besoin que d'un peu de mémoire ; qu'en paroissant débrouiller ce chaos d'affaires , il n'aura que des notes superficielles dans la tête , & que le reste sera rempli par ces monosyllabes ministériels , auxquels l'aisance & la dignité donnent une incroyable profondeur.

Mais que fais-je ici à côté de ces nombreux solliciteurs , moi qui n'ai rien à dire à son excellence ? C'est assez , sortons..... Mais *monseigneur* fait un pas en avant ; tout s'ouvre sur son passage. Je vois deux haies de corps inclinés & de bouches béantes. Sa grandeur gagne le centre de l'assemblée ; le voilà environné de tous les humbles cliens qui demandent faveur ou protection. Par quel art nouveau répondroit-il à tous ? C'est le moment de généraliser son attention ; son œil embrasse le cercle ; c'est alors qu'il distribue le fourire gra-

cieux & marqué , qu'il adresse des paroles entendues qui enflent de joie & de contentement ceux qui les reçoivent : le petit mot à l'oreille devient le comble de la faveur suprême , & l'on considère avec envie celui qui vient d'en être honoré.

Les postulans qui sont derrière le cercle se dressent sur la pointe du pied pour être apperçus ; il en est qui ont beau faire , on ne les envisagera point ; jamais le coup-d'œil ne s'arrêtera sur eux ; plus ils se fatiguent à interroger la bienveillance du ministre , plus elle s'éloigne. Ce demandeur répudié piteux , grimace , s'étonne de mon calme ; & me voyant dompter avec peine un imperceptible sourire , il s'éloigne avec une humeur caractérisée ; car il est fort surpris de ne me pas voir dans les tranfes qui l'agitent. Il ne devine pas ce qui m'a amené parmi ces flots de solliciteurs ; je n'en porte pas la physionomie ; cela le fâche & l'intrigue.

Monseigneur continue le dialogue intéressant , coupé par une infinité de coups-d'œil particuliers , poursuit ce jeu encore une demi-heure , fait définitivement le tour du cercle , tourne né-

gligement la tête vers son cabinet ; voilà le dernier coup de théâtre. Le cercle s'ouvre avec docilité ; c'est une adresse que d'avoir su s'emparer du côté de la porte ; mais monseigneur plus fin adresse la dernière parole à celui qu'il apperçoit dans un coin , comme dernière preuve d'une attention universelle. A un certain geste son cabinet s'ouvre ; il rentre : le voilà éclipié ; la porte se ferme , & la répétition de cette comédie ne se fera que dans quinze jours , au même lieu & à la même heure. O Moliere ! Moliere !

C'est un vrai spectacle ; car cette audience si auguste , si prolongée , ne détermine pas l'expédition d'une seule affaire. Le ministre a représenté ; mais il n'a rien fait , rien décidé : & quand il sembloit vous écouter & ramasser son attention , il occupoit ses regards à deviner un autre , & méditoit sa réponse pour celui qui se trouvoit placé loin de vous.

Quelques particuliers donnent des audiences quand ils jouissent d'un certain crédit. Ils singent le ministre à peu près comme un prince dans son château singe le monarque de toutes ses

forces : sa messe , sa chasse , son souper ; il voudroit imiter tout cela. Le prince ne parvient qu'à rappeler à la mémoire le palais du monarque.

CHAPITRE CCCLXXII.

Les petits Soupers.

AH ! ah ! mes grands hommes d'état , mes graves plénipotentiaires , mes fameux ministres , je vous tiens ; mais je ferai discret. Êtes-vous les mêmes qui donniez audience ce matin ? Quelle différence de l'homme en place & de l'homme qui soupe avec Fathmé ! Cette bouche d'où sortoit le bruit du canon , qui ordonnoit les guerres & les manifestes , murmure agréablement de petits mots douxereux. Le ministre a raison ; & pourquoi se fatigueroit-il tant la tête , si ce n'étoit pour jouir à son tour ?

Vous vous adressez à sa personne ; à ses commis hautains , à ses alentours , à ceux qui lui prêtent de l'argent. Eh ! non : allez droit à sa maîtresse ; c'est elle qui dans un souper , sous l'air de

l'ingénuité, lui fera promettre ou signer tout ce qu'elle voudra.

Depuis le ministre qui arrange la perte de telle puissance, jusqu'à l'auteur d'un opéra-comique, chacun ne médite le matin que pour pouvoir jouir le soir. Le pauvre genre humain travaille pour les petits soupers !

Un Anglois, possesseur d'une immense fortune, voulant en jouir selon son goût, avoit acquis une petite maison magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaisirs des sens, se trouvoit réuni. Voici le récit qu'en fait un de ses compatriotes qui avoit été témoin de son genre de vie.

» M. B. s'étoit fait une règle de satis-
 » faire chaque jour ses cinq sens, jus-
 » qu'au plus haut degré de jouissance
 » dont ils étoient susceptibles. Une table
 » exquise, des parfums, les charmes
 » de la musique & de la peinture; enfin
 » tout ce que l'art, aidé de la nature,
 » peut créer d'enchantement, flattoit suc-
 » cessivement son goût, son odorat,
 » ses oreilles & ses yeux. Quelque re-
 » cherchés que fussent ces plaisirs, ceux
 » du cinquième sens les surpassoient en-

» core davantage. Dans un fallon fu-
 » perbe où il me conduisit , étoient fix
 » jeunes beautés , habillées d'une ma-
 » niere extraordinaire , dont au premier
 » coup-d'œil la figure ne me parut pas
 » étrangere ; il me sembloit avoir déjà
 » vu ces physionomies - là plus d'une
 » fois , & j'allois les aborder en consé-
 » quence , lorsque M. B. fouriant de
 » mon erreur , m'en expliqua la cause.
 » J'ai dans mes amours , me dit-il , un
 » goût particulier ; la plus rare beauté
 » de Circassie n'a aucun prix à mes
 » yeux , si elle ne ressemble au portrait
 » de quelque femme célèbre des siècles
 » passés ; & tandis que les amans font
 » cas d'une miniature qui rend fidelle-
 » ment les traits de leur maîtresse , je
 » n'estime les miennes qu'autant qu'elles
 » sont ressemblantes à d'anciens por-
 » traits.

» D'après cette idée , j'ai fait voya-
 » ger l'intendant de mes plaisirs par
 » toute l'Europe , avec des portraits
 » choisis , ou des gravures copiées d'a-
 » près les originaux. Il a réussi dans ses
 » recherches comme vous le voyez ,
 » puisque vous avez cru reconnoître
 » ces dames que vous n'avez jamais

» vues ; mais dont vous aurez fans
 » doute rencontré les figures. Leur ha-
 » billement doit avoir contribué à votre
 » méprise : elles ont toutes le costume
 » du personnage qu'elles représentent ;
 » car je veux que toute leur personne
 » soit pittoresque ; par ce moyen j'ai
 » regagné plusieurs siècles , & je suis en
 » possession des beautés que le temps
 » avoit placées bien loin de moi.

» On servit le souper. M. B. s'affit
 » entre la *reine d'Ecosse* & *Anne de Bou-*
 » *len* ; je me plaçai vis-à-vis , ayant à
 » mes côtés *Ninon de Lenclos* & *Ga-*
 » *brielle d'Estrées* ; plus bas étoient *Ro-*
 » *samonde* & *Nelly Gwinn* (1) ; il y
 » avoit au haut de la table un fauteuil
 » vide , surmonté d'un dais , & destiné
 » à *Cléopâtre* qui venoit d'Egypte , &
 » dont on attendoit l'arrivée au premier
 » jour «.

Les grands dans leurs petites maisons
 ou petits appartemens ne sont pas si
 originaux dans leurs plaisirs : des *pria-*
pées sont bientôt faites & bientôt enten-
 dues. Il semble néanmoins qu'on par-

(1) Maîtresse de Charles II.

donneroit plus volontiers à un homme en place toutes les recherches de la volupté , lorsqu'il y mettroit quelque chose d'ingénieux , de neuf , ou du moins de singulier. Comment l'opulence n'a-t-elle pas su encore diversifier ses jouissances au milieu de tant d'arts qui ne demandent qu'à se perfectionner , en lui payant le tribut renaissant de leurs rares découvertes ? Quoi ! nous serons encore imitateurs jusqu'à dans nos plaisirs !

CHAPITRE CCCLXXIII.

Devinez.

L'EMPIRE qu'une femme a sur un homme est toujours flatteur pour son amour-propre ; mais quelle gloire & quel avantage pour celle qui , à l'orgueil de son sexe , joint l'orgueil de voir un ministre à ses genoux , un ministre aimable encore & puissant , & qui doit chaque jour reporter à ses pieds le crédit qu'il va puiser dans le conseil des rois ! Comment le feu de ses yeux , la vivacité de son esprit ne s'animeroient-

ils pas lorsqu'ils se voient portés dans le tourbillon des affaires , & mêlés aux intrigues de l'état ? Ses graces ont plus de noblesse , son caractère devient élevé ; & comme dans la domination une femme est dans son élément , elle semble née dans ce palais dont elle étoit éloignée : on diroit qu'elle connoît tous ces hommes qu'elle n'a jamais vus ; & l'esprit de cour ne semble qu'une nuance , non encore apperçue , & qui tenoit à son caractère. Ses protégés semblent ses sujets , & ne sont point avilis. Peut-être dans ce haut rang est-elle plus fidelle à l'amitié & à l'amour , que lorsque loin de la grande route elle jetoit indistinctement ses filets sur les pas de tous ceux qui l'environnoient.

Si le champ à Paris est ouvert à la fortune pour les hommes , les femmes n'en font pas de moins brillantes , & exercent le pouvoir de leurs charmes sur un plus grand nombre de cœurs. Elles frappent sur plusieurs à la fois ; les traits que la beauté lance trouvent toujours quelques âmes sensibles ; la beauté solitaire , dans une ville de province , n'a que peu de rapports , & son triomphe est incomplet. Ici , quelle que

soit sa naissance , si la nature l'a pourvue de ces attraita qui subjuguent , elle enflamme le duc , le président , le maréchal de France , l'ambassadeur , le ministre , le monarque. L'amour se plaît à confondre les rangs , à faire mouvoir la roue de fortune , & place la fille d'une cuisiniere auprès du trône.

Sans obtenir un rang si élevé , la beauté indigente rencontre la fortune. A peine une robe couvrait ses attraita , bientôt pour quelques complaisances un équipage est à ses ordres. Le millionnaire la supplie à genoux d'accepter son or , veut enrichir sa famille ; & son vieux pere , sous ses cheveux blancs , plein de son antique probité , voit l'abondance refluer vers son obscure chaumiere. Il craint d'accepter ; il ne fait s'il commet un crime ; mais la voix de la misere plus forte , l'oblige à répandre sur de petits enfans à demi-nus les secours qui lui sont offerts. Il est peut-être plongé dans l'erreur ; mais quand il n'y seroit pas , il regarde ces bienfaits , arrivés d'un pays lointain , comme un présent que le ciel lui accorde dans sa vieillesse. Soixante années de travaux ne lui ont pas apporté ce qu'il

obtient dans un jour ; & de peur d'être obligé de s'y refuser , il n'arrête pas sa pensée sur ces dons de l'amour filial. Ainsi l'or extorqué aux cultivateurs par les formes oppressives , en passant par les mains du vice , retourne du moins abreuver quelques fillons de la campagne. L'amour de la volupté lui donne une issue , & la beauté pauvre , sortie d'un village , reprend tout ce que le subdélégué & l'intendant ont enlevé à son territoire. Elle est foible ; mais elle n'a pas le cœur endurci : elle semble restituer à sa famille ce que le poids des impôts a dérobé à ses tristes & malheureux ancêtres.

Tels sont les jeux de la fortune & de l'amour ; si prompts , si bizarres dans le sein de la capitale , que l'œil doute de ce qu'il voit , & que cette métamorphose journalière étonne ceux même qui sont le plus accoutumés à ces spectacles occasionés par les passions des riches & la détresse des pauvres.



CHAPITRE CCCLXXIV.

Monsieur.

TITRE du frere du roi. Les étrangers ne conçoivent pas comment ce mot peut former de nos jours un titre distinctif, lorsque tout homme en France a droit par l'usage de faire précéder son nom du *monsieur*. Ciel ! que d'usurpateurs de ce titre exclusif ! Cependant quand on parle à *Monsieur*, frere du roi, on l'appelle *Monseigneur*. Un poëte moderne, M. Ducis, lui dédiant une tragédie, finit son épître dédicatoire par ces mots remarquables :

*Je suis Monseigneur, de Monsieur, le
très-humble & très-obéissant serviteur, &c. ;*
& les étrangers ont beaucoup ri de cette singularité.

J'ai vu au théâtre François qu'on n'avoit pas voulu passer à l'auteur des *Arfacides* (M. Peyraud de Beaujol) le mot *madame*, mot usité sur la scene depuis Garnier, & dont il est l'inventeur dans notre tragédie ; car Corneille & Racine doivent plus à Garnier que

l'on ne pense. Nous avons qualifié à Paris de *madame* les princesses des quatre parties du monde ; *Chinoises*, *Américaines*, *Africaines* & *Hongroises*. Dans le *Bajazet* de Racine (qui ne s'est guere mis au fait du costume du sérail) ce mot est répété soixante-neuf fois , & il n'y a dans la piece que deux femmes. Cette rime, il est vrai, est fort commode , & aide merveilleusement à la terminaison du vers dans une piece racinienne où il est toujours question de flamme. On ne trouve le mot *madame* que trente-huit fois dans les *Arfacides* de M. Peyraud de Beaujol , & il faut remarquer qu'il s'y rencontre trois princesses , dont deux sont amoureuses , & que cette tragédie a quarante - quatre scenes. Nous ne savons guere , nous l'avouons , comment on appeloit la *reine des Parthes* , la *reine d'Arménie* , & cette *Glaphire* , citoyenne Romaine , qui se trouvoit alors à Artaxate : mais nous savons que *madame Andromaque* , *madame Jocaste* , *madame Phedre* , sont d'un ridicule achevé. Il est vrai qu'en revanche la femme d'un procureur se nomme aussi *madame* , même dans notre comédie.

Si dans un fallon on annonçoit monsieur *** , & que l'introduitcur faute de mémoire restât court , un provincial nouvellement arrivé & mal-endoctriné , pourroit s'attendre à voir subitement entrer *le frere du roi*. Point du tout ; ce seroit *monsieur Gorgibus* avec son habit de velours noir , sa perruque ronde , son épée au côté , & ses quatre cents mille livres de rente.

J'ai eu beau dire , je n'ai jamais pu faire entendre à certains Suisses que le frere du roi s'appeloit *Monsieur* tout court , & que moi je m'appelois aussi monsieur ***. Comment , me disoient-ils , ose-t-on mettre sur l'adresse de vos lettres à monsieur ***. Et si *Monsieur* , *frere du roi* , vous faisoit la grace de vous adresser la parole , comment vous appelleroit-il ? Tout comme il lui plairoit ; mais en sortant de chez lui , je reprendrois mon titre de *monsieur* que personne dans la société ne me dispute & ne me disputera.

Les cours souveraines retranchent le *mon* dans leurs arrêts , & vous traitent de *sieur*.

La gazette de France depuis quelques années , dans l'annonce des livres , a retranché

retranché le *mon* à tout le monde ; mais c'est une innovation. J'ai été appelé *mon-sieur* dans la gazette de France.

Le nommé est une expression d'indifférence que certains tribunaux se permettent , quoique chacun doit être appelé par ses noms de baptême & de famille ni plus ni moins. Jean-Jacques Rousseau se signoit à la tête de ses livres, *Jean-Jacques Rousseau* ; mais il trouvoit mauvais que l'on prononçât son nom sans y ajouter le mot *monsieur*.

CHAPITRE CCCLXXV.

Sages-femmes.

QUAND une fille est devenue mère , elle n'avertit personne malgré l'édit de Henri II. Elle dit qu'elle va à la campagne ; mais elle n'a pas besoin de sortir de la ville , même du quartier pour se cacher & faire ses couches. Chaque rue offre une *sage-femme* qui reçoit les filles grosses. Un même appartement est divisé en quatre chambres égales au moyen de cloisons , & chacune habite sa cellule , & n'est point vue de sa voi-

fine. L'appartement est distribué de manière qu'elles demeurent inconnues l'une à l'autre pendant deux à trois mois ; elles se parlent sans se voir.

On ne peut forcer la porte d'une sage-femme que par des ordres supérieurs. La fille attend là le moment de sa délivrance ; un mois ou six semaines, selon qu'elle a bien ou mal calculé. Elle sort après la quinzaine & rentre dans sa famille & dans la société. Elle a pu accoucher dans une rue voisine, voyant de sa fenêtre celles de son pere sans que celui-ci s'en doute ; & voilà ce que la province ne sauroit concevoir.

La sage-femme se charge de tout , présente l'enfant au baptême, le met en nourrice ou aux Enfans-trouvés, selon la fortune du pere ou les craintes de la mere.

Combien ces réduits secrets ont - ils vu de malheureuses & tendres amantes, quelquefois trahies, abandonnées, & mouillant de leurs larmes tardives leur couche solitaire ! Quelle situation affreuse que celle de la jeune beauté qui, pressée entre le remord, le désespoir & la honte, paie avec usure un moment de foiblesse ! Elle ne peut nom-

mer ni son amant ni son fils en les cherchant tous deux ; fugitive de la maison paternelle , elle se trouve isolée dans cette immense ville , & obligée de vendre de petits bijoux pour obtenir le lit où elle déposera le fruit de ses amours.

On la cherche de tous côtés ; elle ne sortira de cette prison clandestine que quand elle pourra reparoître. La faute sera oubliée & même pardonnée , pourvu qu'il n'y ait point de publicité.

Ces sages-femmes tirent le plus d'argent qu'elles peuvent des infortunées qui viennent chercher leurs secours ; ils ne sont pas désintéressés ; il n'en coûte guere moins de douze livres par jour.

On a vu plusieurs filles assez habiles pour cacher leur grossesse jusqu'au dernier instant , assez heureuses pour accoucher promptement , assez intrépides pour revenir dans leur foyer domestique sans éveiller les soupçons de leurs pere , mere , frere & sœur. Quel inconcevable chef-d'œuvre d'habileté , de présence d'esprit & de courage ! Ainsi les sages-femmes sauvent la réputation des amantes infortunées , elles sont

vouées à la discrétion ; le plus souvent il est vrai , elles ne connoissent pas les personnes qu'elles accouchent. L'enseigne d'une sage-femme est parlante ; elle offre une femme portant un nouveau-né. Sans décrier une maison , cette enseigne empêche que des demoiselles bien nées y viennent demeurer , parce que ce voisinage paroîtroit trop commode aux yeux de la malignité. La fille prend la peine , quand l'accident lui arrive , de traverser la rue , & alors tout est dans l'ordre.

Le prêtre qui baptise est accoutumé à voir arriver la *sage-femme* , & il distingue ainsi du premier coup-d'œil l'enfant de l'amour de l'enfant de l'hymen. Les droits du prêtre ayant été fraudés , il punit le fils de l'infraacteur dans l'extraït-baptistaire , & le déclare enfant naturel , c'est-à-dire , *bâtard*. Qui voudra écrire des anecdotes singulieres , intéressantes , piquantes , savoir & le bien & le mal que l'amour fait dans ce monde , toutes les ruses qu'il invente , toute la force & tout le courage dont il est susceptible , qu'il fasse la connoissance de quatre ou cinq sages-femmes ; il apprendra des aventures uniques pres-

que incroyables , & les noms des personnages y manquant , le lecteur sera intéressé fans que les acteurs soient trahis. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est de voir quelquefois la fille d'une sage-femme servir sa mere dans des fonctions qui réveillent certaines idées , & au milieu de tant d'exemples de foibleffes , conserver sa chasteté intacte. Si elle tombe dans le piège , ce ne sera pas faute d'avoir eu sous ses yeux des motifs propres à la retenir sur le bord du précipice.

Plusieurs filles qui ont visité une ou deux fois l'appartement obscur & impénétrable de la *sage-femme* , n'en trouvent pas moins un époux , en jouant le rôle d'Agnès , rôle que presque toutes les filles & même les plus sottes possèdent par instinct. Puis dans cette ville immense , qui peut conter l'histoire de tel ou tel individu ? Le changement de quartier suffit pour détourner le plus habile , le plus curieux investigateur.

Les filles pauvres & sans ressources vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu ; on les y reçoit dès le sixieme mois. Cette partie de l'administration est très-bien soignée ; rien ne manque à ces

femmes de ce qu'exige leur état. Les maîtres de l'art y inspectent journellement la manière dont elles sont traitées jusqu'à leur parfait rétablissement. La chose vue en grand me paroît exempte de reproches.

Ces sages-femmes qui reçoivent toutes celles qui se présentent , sans s'enquérir de leurs nom & qualité ; & l'hôpital des *Enfans-trouvés* font que l'infanticide est un crime inouï dans la capitale. Ce forfait n'étoit pas rare avant ce sage établissement ; & voyez s'il n'est pas plus commun en Suisse que dans toute la France.

L'édit de Henri II est tombé en désuétude ; & sur cent filles qui accouchent clandestinement , à peine y en a-t-il une seule qui sache qu'une vieille loi la condamne à la mort pour n'avoir pas révélé sa grossesse.

On compte à Paris deux cents maîtresses sages-femmes ; il y naît environ vingt mille enfans : divisez.



CHAPITRE CCCLXXVI.

De Blunet.

C'ÉTOIT un petit bourgeois de Paris, sans rang, sans fortune, sans crédit, sans talens spirituels. Eh ! pourquoi en parlez-vous, me dira-t-on ? Attendez, vous saurez pourquoi. C'est que ce *Blunet* fit à sa femme vingt-un enfans en sept fois de suite ; or il n'y eut peut-être pas dans toute l'antiquité un exemple d'une fécondité si prodigieuse. C'est l'Hercule Parisien que ce *Blunet*.

Ces enfans tri-jumeaux furent baptisés, vécurent les uns plusieurs jours, les autres plusieurs mois ; & il en resta douze des plus forts, tous grands, & en bonne santé.

Comme le public émerveillé ne savoit à qui attribuer cette espece de prodige, & qu'on disputoit à qui de sa femme ou de lui on en attribueroit l'honneur, *Blunet* coucha avec une servante qu'il avoit, & au bout de neuf mois, la fille accoucha de trois enfans mâles. *Blunet* mourut en 1685. C'est dommage

D'iv

qu'on n'ait pas suivi l'histoire de ses descendans ; mais alors on avoit l'esprit moins porté à l'observation des phénomènes qui tiennent à l'histoire naturelle.

Qu'on se moque encore chez l'étranger de la mollesse des Parisiens ! Ils n'auront qu'à répondre : *Et Blunet ! où est parmi vous son pareil ?*

CHAPITRE CCCLXXVII.

Loueur de Livres.

USÉS, sales, déchirés, ces livres en cet état attestent qu'ils sont les meilleurs de tous ; & le critique hautain qui s'épuise en réflexions superflues, devrait aller chez le *loueur de livres*, & là voir les brochures que l'on demande, que l'on emporte, & auxquelles on revient de préférence. Il s'instruiroit beaucoup mieux dans cette étroite boutique que dans les poétiques inutiles dont il étoit ses frêles conceptions.

Les ouvrages qui peignent les mœurs, qui sont simples, naïfs ou touchans, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni

jargon académique , voilà ceux que l'on vient chercher de tous les quartiers de la ville , & de tous les étages des maisons. Mais dites à ce loueur de livres : *Donnez-moi en lecture les œuvres de M. de la Harpe* ; il se fera répéter deux fois la demande , puis vous enverra chez un marchand de musique , confondant (sous le vestibule même de l'académie) l'auteur & l'instrument.

Grands auteurs ! allez examiner furtivement si vos ouvrages ont été bien salis par les mains avides de la multitude ; si vous ne vous trouvez pas sur les ais de la boutique du *loueur de livres* ; ou si vous y trouvant , vous êtes encore bien propres , bien reliés , bien intacts , faits pour figurer dans une bibliothèque vierge ; dites-vous à vous-même : *J'ai trop de génie , ou je n'en ai pas assez.*

Il y a des ouvrages qui excitent une telle fermentation , que le bouquiniste est obligé de couper le volume en trois parts , afin de pouvoir fournir à l'empressement des nombreux lecteurs ; alors vous payez non par jour , mais par heure. A qui appartiennent de tels suc-

êts ? Ce n'est guere aux gens tenant le fauteuil académique.

Ces loueurs de livres n'en connoissent que les *dos*, & ils ressemblent en cela à plusieurs bibliothécaires & à quelques princes qui ont une bibliothèque ordinairement assez utile aux autres.

Une mere dit à sa fille : Je ne veux point que vous lisiez. Le désir de la lecture augmente en elle : son imagination dévore toutes les brochures qu'on lui dérobe ; elle sort furtivement , entre chez un libraire , lui demande la nouvelle Héroïse , dont elle a entendu prononcer le nom ; le garçon sourit ; elle paie & va s'enfermer dans sa chambre.

Quel est le résultat de cette jouissance clandestine ? Je dois mon cœur à mon amant ; quand je serai mariée , je serai toute à mon époux.



CHAPITRE CCCLXXVIII.

Le Catéchiste de la Paroisse.

JE traverse une église ; j'apperçois un homme en surplis , le bonnet quarré en tête ; une soixantaine de petites filles , assises sur des bancs , l'environnent. Il parle , & c'est comme s'il ne parloit pas ; un petit caquet aigre , sourd & continu , m'annonce sans le voir quel est le sexe qui est là. Je m'approche & j'entends ce qui suit.

LE CATÉCHISTE.

Levez-vous, Javotte ; dites-moi quelle est la fin du sacrement de mariage ?

JAVOTTE.

La fin du sacrement de mariage est la naissance des enfans qui renaissent spirituellement par le baptême , pour remplir l'église & le ciel.

LE CATÉCHISTE.

Et vous, Manon , qu'est-ce que Dieu défend par le sixieme commandement :

Luxurieux point ne seras , de corps ni de consentement ?

M A N O N.

Le fixieme commandement nous défend toutes sortes d'impuretés dans les actions & les paroles.

L E C A T É C H I S T E.

Pourquoi dites-vous , toutes sortes d'impuretés ?

M A N O N.

Je dis toutes sortes d'impuretés, parce que ce péché se divise en plusieurs especes , selon la diversité des manieres ou la différence des personnes avec lesquelles on le peut commettre.

L E C A T É C H I S T E.

A votre tour , Babet. Qu'est-ce que Dieu défend par le neuvieme commandement : *L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement ?*

B A B E T.

Dieu , après avoir défendu par le fixieme commandement toutes les ac-

tions extérieures de l'impureté, en défend par le neuvième, tous les désirs & les pensées.

Heureusement que les réponses de ces petites filles sont obscures, qu'elles ne savent point elles-mêmes ce qu'elles disent, & qu'elles ont toute autre chose en tête; mais enfin, pourquoi de telles interrogations?

Mais qui nous fera donc un catéchisme de morale? Il est vrai qu'il est plus difficile à faire que le Dictionnaire encyclopédique, & que l'entrepreneur n'auroit pas tant à gagner sur ce petit livre utile & à la portée des premières années de la vie. O instruction publique! instruction! tu es encore à naître parmi nous!

CHAPITRE CCCLXXIX.

Cris de Paris.

NON, il n'y a point de ville au monde où les crieurs & les crieuses des rues aient une voix plus aigre & plus perçante. Il faut les entendre élan-

ter leur voix par-dessus les toits ; leur gosier surmonte le bruit & le tapage des carrefours. Il est impossible à l'étranger de pouvoir comprendre la chose ; le Parisien lui-même ne la distingue jamais que par routine. Le porteur-d'eau , la crieuse de vieux chapeaux , le marchand de ferraille , de peaux de lapin , la vendeuse de marée , c'est à qui chantera sa marchandise sur un mode haut & déchirant. Tous ces cris discordans forment un ensemble , dont on n'a point d'idée lorsqu'on ne l'a point entendu. L'idiome de ces crieurs ambulans est tel , qu'il faut en faire une étude pour bien distinguer ce qu'il signifie. Les servantes ont l'oreille beaucoup plus exercée que l'académicien ; elles descendent l'escalier pour le dîner de l'académicien , parce qu'elles savent distinguer du quatrieme étage , & d'un bout de la rue à l'autre , si l'on crie des *maquereaux* ou des *harengs frais* , des *laitues* ou des *betteraves*. Comme les finales sont à peu près du même ton , il n'y a que l'usage qui enseigne aux doctes servantes à ne point se tromper , & c'est une inexplicable cacophonie pour tout autre.

CHAPITRE CCCLXXX.

Musique ambulante.

MAIS voici un dédommagement. Qui n'a pas senti un vif plaisir en entendant le soir du fond de son lit le son mélodieux de ces orgues nocturnes , qui égaient les ténèbres & abregent les longues heures de l'hiver. C'est une vraie jouissance pour l'étranger. Emervillé, bien clos & bien couvert, il entend les plus jolis morceaux de musique, exécutés sous ses fenêtres, comme pour le disposer doucement au sommeil ; il prête l'oreille à ces sons qui s'éloignent, & qui dans le lointain ont encore plus de charmes. Il s'endort voluptueusement, en répétant l'air chéri qui a parlé à son ame.

Je pense que rien ne seroit plus propre à entretenir la bonne humeur parmi le peuple, que d'étendre & de perfectionner cette récréation innocente & publique, cette douce euphonie.

Quel agrément, si chaque soirée, si après le souper chaque rue avoit sa mu-

sique particuliere ! L'humeur & la fatigue de la journée disparoîtroient soudain, & l'homme de peine en se couchant craindroit moins le jour suivant embelli à son déclin.

Qui a entendu le jeu de ces orgues, & qui a pu refuser sa piece de deux sous à l'Orphée qui porte sur son dos cette machine harmonieuse ? Certes il doit être regardé comme un homme ingrat. Il me semble, si j'étois en place, que j'emploirois cette musique ambulante & délicieuse, prolongée & diversifiée, comme un moyen pour changer en grande partie les mœurs du peuple & l'attacher encore plus à son gouvernement ; mais on m'appelleroit le rêveur, & cela m'avertit de clorre le chapitre.

CHAPITRE CCCLXXXI.

Accoucheurs.

AU commencement du dix-septieme siecle, les *accoucheurs* étoient presque inconnus. Pendant plus de soixante ans, les têtes couronnées, toujours supérieures

rièures aux regles , osèrent seules donner l'exemple d'un usage que le laps des temps , que les mœurs anciennes , que le préjugé peut-être , que la pudeur enfin sembloient à jamais devoir proscrire.

L'ignorance & l'inattention des sages-femmes firent périr quelques fruits , en firent avorter d'autres ; & par leur faute , quelques membres furent luxés , quelques têtes aplaties , (de là des fots , des imbécilles) ; alors le grand intérêt des mœurs céda à un intérêt plus cher encore , & bientôt aux sages-femmes succéderent les *accoucheurs*.

Les femmes en couche regretterent pendant quelque temps les mains douces , délicates & souples des accoucheuses ; mais par des huiles , par des oings préparés , les accoucheurs y suppléerent bientôt.

La science des accouchemens se perfectionna ; on acquit des notions plus certaines sur les signes caractéristiques d'un accouchement prochain , d'un accouchement heureux , d'un accouchement pénible. On apporta des remèdes efficaces aux douleurs aiguës de l'enfantement ; on diminua le nombre des

foetus morts ; on calma les inquiétudes des femmes enceintes ; de jour en jour l'opération césarienne devint plus rare , & jusqu'à la petite bourgeoise pudibonde , toutes les femmes cessèrent enfin de redouter la main des accoucheurs.

Les peuples du midi , les Espagnols sur-tout , moins philosophes que les maris François , plus jaloux ou moins attachés à leurs femmes , conservent encore pour les accoucheurs une répugnance invincible. L'idée de livrer aux attouchemens d'un autre homme des charmes , des formes qu'eux seuls veulent voir & palper , est pour eux l'idée la plus désespérante. Ils ne réfléchissent pas que quelque séduisantes que soient la pâleur , la langueur d'une femme en couche , quelque attendrissans que soient ses cris , ces formes , toutes défigurées alors , ont perdu tout leur charme. D'ailleurs cette fonction sérieuse devient , pour ainsi dire , sacrée , & inspire aux accoucheurs une circonspection religieuse , qui les rend insensibles , aveugles & muets.

La pudeur n'est donc jamais violée ; & malgré le livre intitulé , *de l'Indécence aux hommes d'accoucher les fem-*

més (1) ; par le savant Hequet ; les femmes , six semaines après leurs couches , dînent gaiement avec leur médecin-accoucheur , qui s'assied à côté du mari ; elles ne rougissent point de sa présence.

La section de la symphyse , cette opération hardie & récente , n'est pas pleinement accréditée. Il paroît que , malgré les éloges que l'on doit à l'auteur de cette découverte , l'art peut recourir à des moyens moins extrêmes. Le *forceps*, tout terrible qu'il est , semble moins effrayant ; & comme on peut perfectionner sa structure & son jeu , il paroît plus convenable de l'employer que de scier une femme en deux.

La pratique des accouchemens a des cours publics , & tandis que les campagnes & les petites villes sont privées des personnes parfaitement versées dans cet art , elles abondent dans la capitale ; & l'on y trouve autant de facilité à mettre un enfant au monde qu'à le procréer.

(1) Ce livre a été imprimé à Paris en 1708 , in-12 , chez Étienne.



CHAPITRE CCCLXXXII.

Dentistes.

LA plus belle bouche n'est plus belle si les dents lui manquent. Otez une dent à la belle Hélène , la guerre de Troye n'a plus lieu , & la divine Iliade rentre dans le néant.

Les dents fraîches annoncent la santé , & c'est un charme préférable à tout autre. Les dents & les levres ! Les voluptueux feront de mon avis.

La femme à qui les dents manquent fait mille grimaces pour voiler ce défaut ; elle n'ose rire que sous sa main ou sous l'éventail.

Si les dents contribuent autant à la santé qu'à l'agrément de la figure , il ne faut pas les négliger.

Les habiles dentistes s'attachent plus à conserver les dents qu'à les extirper. Ils n'arment plus si fréquemment leurs mains de l'acier douloureux. Le plus étonnant dans son art, se nomme *Catalan*, rue Dauphine. A la légèreté de la main il a réuni les observations les plus

judicieufes & les plus fines ; enfin il eff-
 créateur d'une efpece de merveille. Il
 vous fera (tant en cette partie fes con-
 noiffances anatomiques font étendues),
 il vous fera, dis-je , un râtelier complet
 avec lequel vous broyerez tous les ali-
 mens fans gêne & fans efforts. Il a fu
 deviner le jeu de la mastication ; il a fu
 l'imiter à un tel point de perfection ,
 que cela m'a paru d'un mérite trop rare
 & de trop grande utilité pour qu'il me
 fût permis de taire ici & le nom & l'é-
 loge de l'artifte.

Si une rage de dent vous faifit dans
 la rue , vous n'avez qu'à lever les yeux.
 Une enseigne qui représente une dent
 molaire , groffe comme un boiffeau ,
 vous dit , *montez*. Le dentifte vous fait
 affeoir , relève fa manchette de dentelle ;
 tire votre dent d'une main lefte , & vous
 offre enfuite un gargarifme ; vous le
 payez & vous continuez votre chemin
 fans douleur. Cela n'est-il pas commode ?



CHAPITRE CCCLXXXIII

Cuisiniers.

ET tout pour la tripe , a dit Rabelais. Le délicat parasite , Sybarite efféminé , si voluptueux , si sensuel , dont la table est chargée des productions de tous les climats & les plus propres à flatter & réveiller le goût , qui va au-devant de toutes les sensations agréables , qui s'environne du charme profond des arts pour prévenir l'ennui , est-il à votre avis , de la même espèce que le Lapon qui boit en place de vin de Tokay l'huile puante qu'il exprime de la graisse des poissons ? Et cette belle femme parée , traînée dans un char transparent qu'emportent six nobles courriers , habite-t-elle la même terre que la Samojede aux mamelles noires & pendantes , errante sur la mer Glaciale , ou respirant l'air humide & étouffé d'une tanière ?

Après cela verrez-vous sans étonnement sur le même globe , le maître-d'hôtel apportant le *menu* à *Monsieur* ? Celui-ci le jette avec dédain &

Toujours les mêmes plats ! Mais vous n'avez point d'imagination ; voilà des répétitions qui me donnent des nausées. — Mais on variera les sauces, monseigneur. — Tout cela est détestable , vous dis-je , je ne puis plus manger. — Eh bien , monseigneur , je vous préparerai un sanglier à la crapaudine. — Quand ? — Demain : il aura bu soixante bouteilles de vin de Champagne. Je veux vous faire manger ensuite une tortue de la Jamaïque. — A la bonne heure ! Et quand ? Où est-elle ? — A Londres. — Qu'on prenne la poste ; qu'on aille la chercher.

On prend la poste & l'on apporte la tortue. Grand conseil pour savoir comment on l'apprêtera : on prodigue autant de paroles qu'il en faudroit pour former une Encyclopédie. Enfin , la tortue est servie ; c'est un plat qui revient à un millier d'écus : sept ou huit gourmands s'en gorgent ; & tandis qu'ils boivent le vin de la Romanée , ils examinent ce qu'il faut à un paysan pour vivre. Ils décident que trois sous par jour lui suffisent ; on accorde dix-sept sous aux bourgeois des villes. Monsei-

gneur & ses adhérens ont décidé qu'au delà c'est un vrai superflu.

Qui pourroit nombrer tous les mots de la nouvelle cuisine ? c'est un idiome absolument neuf. Les Languedociens font les meilleurs cuisiniers ; on leur donne le quadruple des appointemens d'un précepteur.

On ne mange pas le quart de ce qui est servi ; & ce n'est pas sans raison que les domestiques sont gros & gras ; ils font bien meilleure chère que l'ordre de la bourgeoisie ; ils le savent ; ils en sont fiers. Le domestique d'un seigneur rencontrant un de ses camarades qui venoit d'écrire une lettre , & qui avoit encore sur sa veste un peu de poudre à mettre sur le papier , lui dit d'un ton avantageux : *Secoue donc cette poudre ; on te prendroit pour un commis.*

Un sanglier à la crapaudine ! s'écrie-t-on. Oui , je l'ai vu de mes yeux sur le gril ; celui de Saint-Laurent n'étoit pas d'une plus belle taille. On l'environne d'un brasier ardent ; on le larde de foie gras ; on le flambe avec des graisses fines ; on l'inonde avec des vins les plus savoureux ; il est servi tout

entier avec sa hure devant *monseigneur*, qui sourit à l'énorme service.

On attaque tantôt la hure, tantôt les côtes, & l'on differte savamment sur la partie la plus fine & la plus délicate.

Les rois de France ont rendu des ordonnances sur le *potage*, la *régalade*; ils vouloient réprimer le luxe des repas.

Dans le dernier siècle on servoit des masses considérables de viande, & on les servoit en pyramide. Ces petits plats, qui coûtent dix fois plus qu'un gros, n'étoient pas encore connus. On ne fait manger délicatement que depuis un demi-siècle. La délicieuse cuisine du regne de Louis XV, fut inconnue même à Louis XIV; il n'a jamais tâté de la *garbure*.

Un entremets étoit autrefois un spectacle entre les services qui coupoient le repas ou le festin. Qui s'en douteroit aujourd'hui?

Si l'on pouvoit détailler au juste de quelle maniere se nourrissoient le paysan, le simple citoyen, le noble campagnard, le grand seigneur, le clergé & les moines, on verroit peut-être par la table quel étoit alors le degré de l'aisance particulière; & cela seroit bon à savoir,

On a trouvé depuis peu qu'il étoit ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conséquence on met tout en *bouillies* & en *consommés*. Une duchesse vous avale un aloyau réduit en gelée, & ne veut point travailler comme une harangere après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui descendent promptement dans son estomac sans l'effort ni la gêne de la mastication. La viande de boucherie n'étoit déjà bonne que pour le peuple ; la volaille commence à devenir roturiere ; il faut des plats qui n'aient ni le nom ni l'apparence de ce qu'on mange ; & si l'œil n'est pas surpris d'abord, l'appétit n'est plus suffisamment excité. Nos cuisiniers s'occupent donc à faire changer de figure à tout ce qu'ils apprêtent.

Dans la semaine sainte, il y a un repas chez le roi, où l'on imite avec des légumes tous les poissons que l'océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poissons que l'on imite.

J'ai goûté des mets accommodés de tant de manieres & préparés avec tant d'art, que je ne pouvois plus imaginer ce que ce pouvoit être.

Et tandis qu'on fait si bonne chere ;

tous les gourmands oublient ce vieux proverbe : *Le ventre est le plus grand de tous nos ennemis.*

Peu s'en faut aujourd'hui qu'un cuisinier ne prenne le titre d'*artiste en cuisine*. On ne leur donne pas encore vingt mille livres de gages, comme on faisoit à Rome ; mais on les choie , on les ménage , on les appaise quand ils sont fâchés ; & tous les autres domestiques leur sont ordinairement sacrifiés.

Les recherches de cet art sont telles , que Trimalcion apprendroit de nos cuisiniers modernes ; & que Marc-Antoine qui , pour un repas donné à la reine Cléopâtre , accorda une ville pour récompense à son cuisinier , ne fauroit quelles largeesses lui faire.

Le roi de Prusse a adressé une épître en vers à Noël , son maître-d'hôtel , en action de grâces d'un excellent ragoût à la *sardanapale*. Qu'est-ce qu'un ragoût à la *sardanapale* ? Je ne le connois pas.

Le petit bourgeois qui n'a qu'une servante , dont le chef-d'œuvre est une fricassée de poulets ; quand il a goûté d'une sauce piquante , ne manque pas de raconter la vieille histoire du cuisinier , qui fit manger sa vieille culotte à son

maître, tant il avoit su apprêter le vieux cuir après l'avoir fait bouillir & macérer dans les coulis les plus appétissans. Il fait sa cour à un maître-d'hôtel, afin que celui-ci le régale le dimanche; c'est pour lui une connoissance chere & précieuse, qu'il cultive avec le plus grand soin. Il tâche de l'avoir pour parrain de son fils, afin de pouvoir l'appeler mon compere. De bons goûters doivent en résulter.

Des sensations que nous pouvons éprouver, la plus grossiere, à mon gré, est celle que nous procure notre palais. Les plaisirs des gourmands sont assurément les moins délectables de tous. Eh, qu'il faut plaindre le malheureux qui met là sa suprême volupté! Cependant voyons encore la richesse & la magnificence de la nature envers ceux qui nous paroissent disgraciés par elle. Regardez un Chapelle, un Desyvetaux, (car je ne veux pas nommer le gros gourmand que j'ai sous les yeux); voyez cet ami joufflu de la table, qui goûte un mets ou une liqueur étrangere. Il considere l'objet & sa couleur; il le flaire, il l'approche à plusieurs reprises de l'organe du goût; il le retire, il ne se livre qu'avec attention à la volupté sensuelle,

Voyez comme il prend une larme de la liqueur, comme il l'interroge sur le bout de sa langue, comme il la dépose sur le bord des lèvres ; toutes les houppes nerveuses étudient profondément la sensation. La langue & toutes les parties de la bouche , tour à tour & par une gradation imperceptible , s'avancent pour juger. Après une infinité de *récolemens* , il se détermine enfin à avaler la précieuse liqueur. Mais le gourmet suspend le dernier coup , la rappelle & fait de nouvelles recherches, comme s'il n'avoit pas encore assez analysé tout ce qu'elle a de délicieux ; il promene encore voluptueusement la dernière goutte. Cette liqueur paroît une à un palais ordinaire ; mais le gourmet a su découvrir en elle une variété prodigieuse ; & quand il a bu , son estomac goûte encore.

S'enlever adroitement un cuisinier , est donc un tour affreux que l'on ne pardonne point , & qui dans le monde fait passer pour *méchant* quiconque a recours à cet indigne artifice.



CHAPITRE CCCLXXXIV.

Marmite perpétuelle.

ALLEZ la voir sur le quai de la volaille , pendue à une large crémaillère : là nagent des chapons au gros sel qui cuisent tous ensemble , & qui se communiquent réciproquement leurs sucs restaurans. A toute heure du jour , vous pouvez pêcher un de ces chapons ; un excellent jus l'accompagne , & vous le mangerez chez vous tout chaud , ou à quatre pas de là , en l'arrosant de vin de Bourgogne.

On regrette la *marmite perpétuelle* quand on se trouve dans un ingrat pays , où l'on ne fait point élever la volaille ; où l'art de la nourrir & de l'engraïsser n'a jamais été connu ni même soupçonné ; alors on songe aux chapons ainsi qu'aux huîtres & aux harengs. Vous n'en voyez que de pétrifiés , & cette consolation n'est bonne que pour le naturaliste qui vous dit froidement : Ici l'on mangeoit des huîtres & des harengs frais , il y a bien douze à quinze mille années.

Chapons gras & huîtres fraîches ne vous manqueront jamais à Paris ; vous pourrez commencer votre repas à l'heure que vous voudrez ; & ailleurs on ne trouve point pour son argent, ni huîtres , ni chapons au gros sel.

CHAPITRE CCCLXXXV.

Porte-Dieu.

ADMIREZ la richesse & la dignité de notre langue ! Nous disons, *porte-faix* , *porte-feuille* , *porte-crayon* , *portebaguettes* , *porte-étrier* , *porte-vent* , *porteverge* , *porte-manteau* , *porte-mouchette* , puis enfin *porte-dieu* ! Dieu des cieux , quel mot dans notre langue !

C'est un pauvre prêtre , un habitué de paroisse , qui veille le jour & une partie de la nuit , pour répondre à ceux qui le sommeront d'aller prendre au tabernacle le pain eucharistique que l'on porte aux malades.

Un dais usé , sale , mais portatif , que les deux premiers galopins soulevent ; une lanterne ou un flambeau de poix-résine , un porte-sonnette , un bedeau

en gainache & tout clopinant ; voilà l'attirail qui s'achemine vers le logis du moribond. Le ciboire est habillé de quatre petits morceaux d'étoffe ; la sonnette avertit le peuple de se mettre à genoux ; les fiacres & les équipages s'arrêtent , mais les maîtres ne descendent pas de voiture ; on baisse les glaces & l'on s'incline légèrement à la portiere. Quand les cochers sont sourds , le porte-sonnette redouble le son de sa petite cloche (1). L'hérétique , ou celui qui craint de se crotter , en est quitte pour un quart de génuflexion. Tout le monde a droit de suivre le viatique dans la maison où il est entré , & jusque dans la chambre du malade. On a soin de voiler les miroirs , afin que le Saint Sacrement ne soit pas *multiplié* dans les glaces. Alors le prêtre fait d'une console un autel ; il asperge d'eau-bénite la chambre , en exorcisant les esprits malins ; puis il commence une exhortation banale à un mourant qu'il n'a jamais vu , qu'il ne connoît pas. La même exhortation

(1) Il n'y a qu'un exemple , au milieu de tant d'embarras , d'un *porte-dieu* & d'un *porte-sonnette* renversés avec le dais ; mais ce fut un accident.

tion s'applique aux jeunes , aux vieux , aux adultes , aux femmes , aux filles , à toutes les conditions & à tous les états. Tandis que le prêtre administre le malade , le porte-sonnette leve adroitement le chandelier & saisit la piece d'argent qu'on y dépose ordinairement , & qu'il partagera avec le *porte-dieu*. Le prêtre bénit l'assemblée & s'en retourne comme il est venu.

Quelquefois le trajet est long ; une pluie abondante survient ; alors le *bon Dieu* monte en fiacre ; le porte-sonnette se met devant & sonne à la portiere. Le bedeau , son flambeau à demi - éteint , devient laquais ; le cocher , par respect , met son chapeau sous le bras , fouette de l'autre & reçoit l'eau des gouttieres sur sa tête nue.

A la porte de l'église on paie le fiacre ; & le prêtre , en place du *pourboire* , lui donne la bénédiction. Il est sanctifié lui & sa voiture , & de tout le jour il n'osera jurer après ses chevaux.

Quand le guet rencontre le *bon Dieu* le soir , il l'accompagne la baïonnette au bout du fusil jusqu'au temple qu'il habite , & pour récompense il est béni sur les marches de l'autel.

Tome V.

F

Louis XV revenant du palais de la justice, où il venoit d'exercer un acte d'autorité envers le parlement de Paris, rencontra au bas du Pont-Neuf le viatique de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout son cortège royal s'arrêta ; il descendit précipitamment de son carrosse, se mit à genoux dans les boues, & le prêtre sortant de dessous son dais, jadis rouge, lui donna la bénédiction. Le peuple émerveillé de cet acte pieux, oublia l'acte d'autorité qui lui déplaisoit, & se mit à crier : *Vive le roi !* Et tout le long du jour il répéta : *Il s'est mis à genoux dans les boues !*

Le *porte-dieu* à qui cette bonne chance arriva, eut une pension de la cour.

Quand on porte le viatique chez une personne de considération, alors l'appareil change. Tous les domestiques de la maison sont armés de flambeaux ; le dais orné & propre sort de l'armoire ; le porte-sonnette a un surplis blanc, deux clercs supportent le dais, le Suisse de la paroisse précède le cortège, & le curé mettant sa magnifique étole, vient administrer lui-même le malade.

Cette faveur singulière est rare, & ne s'accorde qu'aux hommes en place, ou fameux par leur opulence.

Je crois que le *porte-manteau* du roi de France s'estime beaucoup plus que le premier *porte-dieu* de Saint-Eustache.

Selon l'évangile de saint Matthieu ; *Satan* fut *porte-dieu* ou *emporte-dieu*.

CHAPITRE CCCLXXXVI.

Quinzaine de Pâques.

C'EST dans la petite bourgeoisie un tracas extraordinaire ; cette époque est toujours embarrassante pour les boutiquiers. Il s'agit d'aller à confesse & de faire ses pâques. Remontrances du pere aux enfans , au garçon de boutique , à la servante. Comme une confession pèse aux incrédules en herbe ! Comme ils se sentent gênés , ne sachant quel parti prendre !

Entrez dans les églises & dans les couvens , quelle besogne ! Les prêtres & les moines sont tous en l'air. Prédications , exhortations , retraites , conférences. Au logis on fait apprendre par cœur aux pauvres enfans la passion du Sauveur ; elle est bien longue ; ils pleurent ; on les met en pénitence ; ils pleu-

rent plus fort , ils jettent au pain & l'eau. Les spectacles sont fermés , les mauvais lieux ne le sont pas ; la police a plus à faire que jamais. Les concerts qui remplacent la comédie , les assemblées de charité , l'office des ténèbres qu'on égaie par de la musique , les belles voix que l'on affiche , les promenades de Longchamp , le départ des gens comme il faut pour la campagne , tout rend cette semaine excessivement bruyante. Les valets & les servantes interrompent leur service , assiègent les confessionnaux. On court entendre le matin & le soir la passion , les temples ne sont plus assez vastes ; la nappe des communians borde le balustre des autels ; le ciboire se promène toute la matinée ; il faut que le vendeur d'*hosties* en jette dans le moule une plus grande quantité ; les *confiteor* frappent incessamment à la porte du tabernacle.

Après une apparence d'amendement , la quinzaine finie , les églises redevennent désertes ; le peuple reprend son train accoutumé ; il ne songera à la confession que l'année suivante. Aux plats de légumes , déjà la viande a succédé ; quand le plat de légumes reparoîtra sur

la table , les devoirs de sa religion lui reviendront en mémoire.

Le petit peuple dit toujours qu'il va voir *son homme à deux chemises* ; & ce pour dire son confesseur.

CHAPITRE CCCLXXXVII.

Prônes.

ON y récite encore les anciennes prières ecclésiastiques , qui se font pour chasser le diable. Le prêtre exorcise les sorciers , les magiciens , les devins , & ramène la pratique des siècles les plus ignorans & les plus barbares.

Ceux qui gémissent encore sur ces exorcismes , qui ne contribuent pas à donner au peuple des idées saines , peuvent pardonner à cet abus , en songeant qu'en Espagne la superstition , si difficile à déraciner , s'y manifeste d'une bien autre manière.

Mes lecteurs apprendront , avec quelque étonnement , je pense , que le 7 novembre 1781 (il n'y a point ici faute de date , j'en avertis) on brûla à Séville une femme accusée d'avoir eu commerce

avec le diable. Saint Cyprien & saint Augustin ont cependant dit positivement que la chose étoit impossible. Cette malheureuse étoit jeune & jolie. Par un raffinement de cruauté, les inquisiteurs lui firent couper le nez deux heures avant l'exécution, afin que les graces touchantes de sa figure ne pussent plus intéresser à son sort. Je tiens le fait d'un témoin oculaire. Oui, cette horrible scene n'est pas plus ancienne que le 7 novembre de l'année dernière. Lecteurs, pesez l'époque.

L'ancien axiome, *tout vice est issu d'ignorance*, mérite bien d'être renouvelé. On voit ce triste résultat à chaque page de l'histoire des hommes.

* Pauvre esprit humain, que tu as besoin de lumieres ! Tu es près à chaque instant de tomber dans les plus viles superstitions. Tu as adopté la sorcellerie, la magie, l'astrologie judiciaire ; & tes erreurs politiques, non moins monstrueuses, ont fait gémir de pitié sur ton aveuglement.



CHAPITRE CCCLXXXVIII.

Oeuf de poule.

UNE poule pond un œuf le 15 mars. Le lendemain le parlement s'assemble & rend gravement un arrêt qui permet aux Parisiens de manger cet œuf. L'archevêque qui soutient que ce point de discipline ecclésiastique ne doit point regarder des juges séculiers, des profanes, publie de son côté un mandement où, après avoir bien tonné contre l'incrédulité du siècle, il gémit sur la nécessité où il se trouve d'accorder aux tîedes fîdeles la permission de manger cet œuf, défendu constamment dans les beaux jours de l'église. Ce mandement est rempli de longues exclamations contre la perversité des mœurs régnautes; mais jamais il n'y est question de l'opulence de l'église gallicane, des abbayes en commende, des honneurs & des richesses qui accompagnent la fainéantise du clergé; & la grêle tombe sur les pauvres philosophes qui n'ont ni revenus ni maîtresses, mais qui auroient l'effronterie

F iv

de manger l'*œuf*, & sans remords, malgré l'éloquence du mandement. C'est la philosophie qui fait tout le mal de ce bas-monde; elle est bien coupable; car elle a fait remarquer (lorsqu'on n'y songeoit pas encore) l'ambition, le despotisme & la politique des prêtres & des évêques. Après que le bon prélat a fait afficher son *mandement* dans tous les carrefours, & que quelques journalistes à ses ordres l'ont loué outre mesure, la *truite*, le *brochet*, l'*anguille*, & jusqu'à la *poule-d'eau*, paroissent en abondance sur toutes les tables dévotes & scrupuleuses. Le *brochet* pour y figurer n'a pas besoin de permission comme l'*œuf*, & l'on peut en conscience dépeupler l'Océan & la Méditerranée, pourvu qu'on s'humilie sur soi-même, en déplorant le *relâchement affreux* qui porte un *mondain* à avaler un œuf frais.

Voilà une des principales fonctions du prélat de la capitale. Tous les ans à la même époque, il signale son zèle apostolique contre les œufs: les poules continuent à pondre malgré le mandement de monseigneur; le prélat lui-même ne fait pas que cette défense est un rite emprunté des prêtres Egyptiens; que

comme chymiste (& non comme archevêque) il pourroit avoir raison de défendre cet *œuf* dans l'équinoxe du printemps , parce qu'alors toute la nature en travail , subit une fermentation qui rend l'*œuf* dangereux. S'il s'expliquoit en naturaliste on pourroit l'entendre ; mais il ne fait que répéter une ordonnance des prêtres de Memphis dont il ne connoît ni le sens ni le but. La croix qu'il porte est encore un emblème qu'il ne fait pas mieux expliquer.

L'usage du beurre est aussi toléré par le même écrit ; mais la saine physique le permet dans tous les temps ; & le beurre ne fut jamais défendu sur les bords du Nil par les hommes les plus versés dans les connoissances des opérations les plus mystérieuses de la nature.

Cependant tous les membres du clergé & ceux du parlement qui , se piquant de régularité , mangeront des *œufs* & du poisson pendant tout le mois d'avril , tomberont malades pour en avoir mangé ; & le clergé & le parlement , tout en rendant ces belles ordonnances qui permettent ou prohibent , ignoreront à jamais l'esprit de la loi qui défendoit autrefois l'usage des *œufs* , de la viande ,

& même de la *chair de poisson* dans les premiers jours du printemps, dans cette saison si riante, mais qui fait subir à tous les corps une agitation intérieure, produit d'un ferment dont *nosseigneurs* n'ont pas la moindre idée.

Si le mandement anti-ovipare de l'archevêque de Paris (qui mange en paix cinq cents mille livres de rente) a un côté ridicule & comique, je ne le lis jamais qu'en me rappelant la sagesse profonde des anciens législateurs qui avoient concentré dans le *sacerdoce* le dépôt des secrets les plus utiles à l'univers ; mais le *sacerdoce* qui ne fait plus lire la langue hiéroglyphique, a perdu le fil de la doctrine populaire, & nageant dans le vague, il frappe au hasard *l'œuf de la poule*.

CHAPITRE CCCLXXXIX.

Le Livre de bois.

LE *livre de bois* est un meuble d'église qui, dans les paroisses, est mis en dépôt dans la sacristie. Il en sort à la Fête-Dieu, pour la procession solennelle de ce jour.

Il est entre les mains du maître des cérémonies ; il lui tient lieu de langue , quand il commande l'exercice aux thuriféraires. Pour les ranger de front ou sur deux lignes , il frappe à deux , trois & quatre temps. A ce signal les encensoirs jaillissent & s'élancent dans un jet égal & rapide. Il frappe encore , & les évolutions sacerdotales se combinent d'une manière toute nouvelle. Ce *livre* est une espece de claquette qui figure une *imitation de Jesus-Christ* , reliée en marroquin & dorée. Le maître de cette sacrée claquette parcourt ainsi les rangs des porte-chapes & porte-chafubles , & disperse ou réunit les membres chantans du clergé. Tantôt il les aligne , tantôt il les range en bataillon carré. Souvent il est tout en eau ; & comme il ne parle que par son *livre de bois* , il lui communique , quand on ne l'entend pas , ses mouvemens de dépit , d'impatience & de colere. Il en impose aussi aux censeurs qui font du bruit , en faisant résonner *le livre* sur un ton précipité. Il rallie ainsi les troupes éparées & inattentives , & remet l'ordre dans la phalange sacrée.

Rien de plus curieux que de le voir

devant tout un peuple parler ainsi des mains. Comme la joie brille sur son visage , quand on a répondu parfaitement aux signes de son *livre de bois* ! Il tressaille , il triomphe. Les enfans de chœur , qui jettent des roses , ne perdent pas de vue le moindre de ses mouvemens ; ils s'y conforment avec docilité. Jamais général n'eut plus de satisfaction à la tête d'une armée obéissante & mobile. Ce maître des cérémonies ne donneroit pas ce jour-là sa claquette pour le bâton de maréchal de France.

CHAPITRE CCCXC.

La rue du Pied-de-Bœuf.

AUX belles rues Saint-Honoré, Saint-Antoine , Saint-Louis-au-Marais , opposez la rue *du Pied-de-Bœuf*, située tout au cœur de la ville ; c'est bien l'endroit le plus puant qui existe dans le monde entier. Là est une juridiction qu'on nomme le *Grand-Châtelet* ; puis des voûtes sombres , & l'embaras d'un sale marché ; ensuite un lieu où l'on dépose tous les cadavres pour

ris, trouvés dans la rivière, ou assassinés aux environs de la ville. Joignez-y une prison, une boucherie, une tuerie; tout cela ne compose qu'un même bloc empesté, emboué & placé à la descente du Pont-au-Change. De ce pont si surchargé de vilaines maisons, voulez-vous aller à la rue Saint-Denis: les voitures sont obligées de faire un détour par une rue étroite, où se trouve un égout puant, & presque vis-à-vis de cet égout est la rue *Pied-de-Bœuf*, qui aboutit à des ruelles étroites, fétides, baignées de sang de bestiaux, moitié corrompu, moitié coulant dans la rivière. Une exhalaison pestilentielle n'abandonne jamais cet endroit, & dans le débouché qui donne près la chute du *Pont-Notre-Dame*, dans la rue de la *Planche-Mibray*, on est obligé de retenir sa respiration & de passer vite, tant l'odeur de ces ruelles vous suffoque en passant.

Qui croiroit que les victimes de la volupté grossière vont se loger là, au-dessus des victimes qu'on égorge; & que dans un lieu si puant, si abominable, elles se prostituent au bruit des hurlemens, des bêlemens lamentables

des troupeaux égorgés, des coups d'affommoirs & à la fumée de leur sang ! Ces créatures sont à la fenêtre tout le jour ; le jaune de leur figure est couvert par un placard énorme de rouge. Et qui va trouver ces monstres femelles ? Les garçons bouchers.

CHAPITRE CCCXCI.

Entrée de la Foire de Saint-Germain.

NÉGLIGENCE insigne & impardonnable , pour ce qui regarde la commodité & même le salut du public. Très-dangereuse porte du côté de la rue *Tournon*. La foule y est dans un péril inévitable par la descente rapide des voitures qui enfilent cette gorge étroite , où il n'y a ni recoin ni allée pour se sauver des roues qui effleurent la muraille.

Dira-t-on qu'il étoit difficile & dispendieux d'élargir cette entrée ? Non : le feu a consumé la foire ; on en a rebâti bien vite une autre ; mais le feu n'ayant pas consumé cette détestable entrée , on n'a pas daigné y donner des soins , &

on a laissé subsister l'endroit le plus périlleux de tout Paris. Froissemens , contusions , perte de membres , voilà ce qu'il en coûte pour aller voir *Jérôme pointu*.

On va enfin élargir ce passage ; on n'y verra plus la compression des équipages & du peuple. Cela vient un peu tard ; mais il faut encore donner des éloges à la bonté tardive des administrateurs.

CHAPITRE CCCXCII.

Rue Quincampoix.

CETTE rue fera à jamais célèbre par le jeu effroyable que Laws fit jouer à toute la France sous les auspices du régent. L'or & l'argent n'avoient plus de valeur. On se portoit en foule dans cette rue étroite pour convertir en papier les especes monnoyées ; il falloit expulser le soir les porteurs de sacs & les demandeurs de feuilles de papier. On avoit dans sa poche des millions ; tel croyoit en posséder douze , vingt , trente. Le bossu qui prêtoit sa bosse aux agioteurs en forme de pupitre , s'enrichis-

soit en peu de jours ; le laquais achetoit l'équipage de son maître ; le démon de la cupidité faisoit sortir le philosophe de sa retraite , & on le voyoit se mêler à la foule des joueurs , & négocier un papier idéal.

Un jeune seigneur Flamand affaffinoit dans une auberge le porteur d'un riche porte-feuille , & montoit sur l'échafaud pour y être rompu vif.

On n'entendoit plus parler que de millions & de milliars ; & quand le rêve fut fini, il ne resta de toutes ces richesses imaginaires que des feuilles de papier , & l'auteur même de ce système alla mourir de misère à Venise , après avoir possédé le mobilier d'un monarque & quatorze terres titrées.

Quelques particuliers qui n'avoient rien s'enrichirent ; mais l'on vit périr beaucoup de fortunes honnêtes dans la classe la plus laborieuse. Leurs possesseurs furent réduits au désespoir , & leurs enfans à la mendicité.

Ce mouvement prodigieux qui avoit donné à toute la nation les convulsions du délire , auroit pu servir l'état , s'il eût été plus modéré. Il a montré du moins les ressources étonnantes d'une
circulation

circulation rapide , propre à le revivifier. La machine , quoique brisée par un violent effort , offroit l’empreinte d’un génie neuf & hardi. Le moraliste ne fut pas fâché de ce prompt échange de biens ; car ils doivent tour à tour arroser différentes familles.

A cette époque tombèrent une foule d’idées rétrécies ; tout fut assujetti à un calcul nouveau.

Le régent qui avoit du génie , témoin des bons effets du système , ne pouvoit se résoudre à l’abandonner ; il pleura sur ses débris.

On a fait monter à six milliards la masse de cette richesse idéale ; mais si ce fut le comble de la stupidité de croire à cette fortune prodigieuse , ce seroit une sottise non moins grande , que de ne pas appercevoir tout le jeu que cette machine bien montée auroit pu imprimer au commerce & à l’industrie de la nation.



CHAPITRE CCCXCIII.

Plaisirs du Roi.

ON appelle *plaisirs du roi* tout le terrain réservé pour les chasses de Sa Majesté. Ce terrain comprend tous les environs de Paris, & le fusil est une arme aussi étrangère aux habitans de cette ville qu'à ceux de Pékin. Aussi voyez-vous dans toutes les plaines, les perdrix familiarisées avec l'homme, becqueter le grain tranquillement, & ne point s'écarter lorsqu'il passe. Les lievres y sont moins fugitifs qu'ailleurs, on diroit qu'ils savent que les Parisiens doivent les respecter ; ils s'asseyent sur leur derriere & vous regardent passer.

Le roi est quelquefois deux ou trois années avant que d'honorer de sa présence telle plaine couverte de gibier. Il paroît ; c'est une destruction de quinze à dix-huit cents pieces : mais les perdrix & les lievres qui ont échappé à ce jour fatal, vivent après en sûreté, & plusieurs meurent de vieillesse.

Les gardes-chasse exercent leur em-

plai avec beaucoup de sévérité ; la plus petite contravention en ce genre est rigoureusement punie. Un bourgeois n'ose acheter un lievre qui auroit été tué dans la plaine, dans la crainte de passer pour complice de sa mort. Si la perdrix blessée vient expirer dans votre jardin, il faut la restituer. Les gardes-chasse font une guerre cruelle aux chiens, aux bichons même, & les fusillent à côté de leurs belles maîtresses, malgré leurs larmes & leurs supplications. Aussi quand on se promene un peu loin prend-on soin d'enfermer au logis le petit chien, dans la crainte qu'il ne tombe sous le plomb vengeur des plaisirs de Sa Majesté.

Par la même raison il est des sentiers que vous ne pouvez traverser. A chaque pas vous rencontrez les incontestables lois de la chasse qui n'appartient plus qu'aux princes ; ceux-ci imitent sur leurs terres les réglemens qui sont en vigueur autour de la capitale : il faut faire trente lieues pour se dérober à cet amas de prohibitions arbitraires.

Je ne parle pas ici des incursions que font ensuite les financiers, les seigneurs, les évêques dans leurs terres de pro-

vince : ces chasses font refluer tout le gibier vers Paris ; & le lievre qui arpentoit les vastes plaines de la Picardie ou de la Beauce , est servi dans le plat d'argent oblong , qui décore une table du faubourg Saint-Honoré.

On y mange enfin une multitude de perdrix qui ont été tuées de la main du roi , ou de celle des princes ; ce n'est donc pas un plomb vulgaire que le bourgeois rencontre sous sa dent. Les princes ont chassé pour la fourniture de sa table.

CHAPITRE CCCXCIV.

La funeste Patache.

PARIS est entouré de barrières de bois , & d'une armée de commis qui le bloquent , pour percevoir des droits innombrables sur les alimens nécessaires à la vie. On a mis quelque augmentation sur ces droits pour soutenir le luxe de l'opéra ; & le pauvre qui n'y va jamais , paie pour ceux qui y vont. Il paie encore , depuis plus de douze ans , pour une *gare* qu'on n'acheve point.

La *patache* est sur la rivière un bureau flottant, qui fait payer les bateaux portant marchandises; elle barre, pour ainsi dire, un bras de la Seine. Le 2 février 1782, cette patache fut tout à coup enlevée & arrachée par une débâcle inattendue, qui entraîna le bureau avec tous ses commis qui, montés sur le tillac, crioient miséricorde.

Ce bâtiment assez lourd & assez large, suivit le courant avec les glaçons, & brisa sur son passage tous les bateaux qui, faute de gare, se trouverent à la merci des dangers de la débâcle. Une grande quantité de bateaux, chargés de vivres & de marchandises, furent mis en pièces. Tous les débris s'enfournerent au Pont-Notre-Dame; on ordonna de déménager sur l'heure. Heureusement la gelée arrêta dans la nuit la suite de la débâcle : sans cette gelée qui condensa la rivière, son cours alloit entraîner ces immenses débris, & tous les ponts étoient à bas.

Tous les ans ces dangers se renouvellent; en a beau porter sur les ponts les poids les plus lourds pour les rendre plus solides par cette charge précipitée, ils subiront un jour la cata-

trophe dont ils sont menacés. C'est alors qu'on regrettera de n'avoir pas abattu ces hideuses maisons qui les défigurent & qui exposent la vie des citoyens ! Quand toutes les cheminées avec les entresols seront dans la rivière , il faudra bien d'autres travaux pour décombrer le lit de la Seine.

CHAPITRE CCCXCV.

Quine.

LA preuve la plus sûre qu'il n'y a plus ni devin , ni magicien , ni diseuse de bonne aventure , c'est que le quine de la loterie royale n'a pas encore été deviné. Or , trois millions pour un écu , cela ne valoit-il pas bien la découverte de la pierre philosophale ?

La veille & le jour du tirage de cette loterie , on entend crier dans toutes les rues nombre de colporteurs , qui éveillent la cupidité du pauvre & du riche par leurs promesses emphatiques. Le porte-faix s'arrête ; il hésite ; il porte enfin la main à son gousset & en tire le prix de ses sueurs.

Le laquais & la servante qui entendent leurs maîtres à table parler de leur grosse mise & de leur espoir, regardent par la maison s'il n'y auroit pas quelque chose à soustraire, pour convertir ce larcin en une grosse fortune. Les vols domestiques deviennent plus nombreux, & les maîtres qui s'en apperçoivent ne sont plus attachés à leurs domestiques ; ils les considèrent comme des ennemis.

Ces crieurs dans les rues provoquent le public crédule, à peu près comme les filles le soir provoquent le jeune homme inexpérimenté & qui a des sens (1).

C'est l'instant après le tirage qu'il faut voir toutes les mines alongées à l'aspect des numéros sortis & qui ont trompé leur attente. L'homme du peuple reste immobile, & les bras croisés, il songe à sa perte, & dit : *J'avois envie de mettre sur celui-là. L'homme en carrosse passe*

(1) De belles dames qui convoitoient le quine de cette loterie, allèrent trouver un fou aux Petites-maisons, dans l'espérance qu'il nommeroit les numéros gagnans. Celui-ci, d'un ton grave & d'un air prophétique, leur en fait choisir quatre, les fait tracer sur le papier, les avale, & dit : *Attendez, mesdames, vous les verrez sortir.*

la tête par la portière pour lire aussi son fort , & tout riche qu'il est , on voit qu'il se renforce avec humeur. Toutefois il jure entre ses dents de doubler & de tripler la mise jusqu'à ce que son numéro sorte. Il rentre chez lui en grondant , & refuse le moindre secours à l'indigence qui vient l'implorer , parce qu'il faut qu'il place encore de l'argent à la loterie.

Il y a tel numéro qui pour le nourrir a plus coûté qu'il n'en auroit fallu pour la subsistance de cent familles pressées par le besoin.

Pauvre ! renonce à cette espérance illusoire. Laisse le riche courir ces chances hasardeuses ; lui seul à la longue y peut rencontrer quelque avantage.

Pauvre ! ton lot est dans ton travail , dans ton courage , dans ton économie. Et toi , riche , que te manque-t-il ? le mérite des bonnes œuvres. Soulage cinq pauvres à chaque tirage , & voilà le *quiné heureux* qui fera entrer dans ton ame l'abondance des vraies satisfactions.



CHAPITRE CCCXCVI.

Sonneries.

AH ! plaignez , plaignez les voisins des églises à sonneries. Quel tintamarre ! Il n'est plus permis d'être indisposé. Plus de sommeil pour les malades ; plus de méditation pour l'homme de cabinet. Comment peut-on demeurer à côté de *Saint-Germain-le-Vieux* ? Je le demande à qui a entendu ce misérable & dur carillon.

Presque toutes ces cloches que l'on met en branle pour un convoi , pour une messe , pour un mauvais sermon , ont un son aigre & mordant. C'est alors qu'il faut du coton dans les oreilles ; & quelle tête assez forte pourroit lire ou écrire à côté de cette discordance ! Les enfans du bedeau s'amuse à sonner les cloches ; l'église est vide , les femmes en couche périssent faute de repos , & rien n'arrête le jeu de ces fils de sacristain.

Passé encore pour les bourdons de *Notre-Dame* , qui , élevés dans les airs ,

ont un son mâle & majestueux qui remplit l'oreille & ne la fatigue point ; mais quant à ces cloches importunes , inciviles , qu'on fait jouer à tout propos , on devroit bien , au nom de l'harmonie ou du moins de l'humanité , faire cesser leur aigre & inutile tapage.

Le roi à Versailles fait taire toutes les cloches tous les jours de l'année , & aucune ne sonne qu'à l'heure de la chasse. Mais un pauvre moribond présenteroit vainement requête à l'archevêque de Paris , pour obtenir une heure paisible de sommeil.

Puisqu'une cloche d'église est baptisée ; elle devroit bien être chrétienne , & ne pas troubler en ennemie le repos des fideles. Mais n'ai-je point fait ici un calambour à l'imitation du marquis de Bièvre ? Qu'on me le pardonne ; la contagion quelquefois nous gagne.



CHAPITRE CCCXCVII.

Destruction du linge.

IL n'y a pas de ville où l'on use plus de linge qu'à Paris , & où il soit aussi plus mal blanchi. Telle chemise d'un pauvre ouvrier , d'un précepteur & d'un commis , passe tous les quinze jours sous la *brosse* & le *battoir* ; & les huit ou dix chemises du pauvre here sont bientôt limées , trouées , déchirées & disparoissent pour les manufactures de papier.

Il faut du papier pour les lettres ministérielles & pour l'impression des opéra comiques , mais non aux dépens de la chemise du précepteur. Aussi celui qui n'en a qu'une ou deux , ne les livre pas au *battoir* des blanchisseuses ; il se fait blanchisseur lui-même , pour conserver sa chemise. Et si vous en doutez , passez le dimanche dans l'été sur le Pont-Neuf , à quatre heures du matin , vous verrez sur le bord de la rivière , au coin d'un bateau , plusieurs particuliers qui , vêtus à cru d'une redingotte , lavent leur

unique chemise ou leur seul mouchoir. Ils étendent ensuite cette chemise au bout d'une méchante canne, & attendent pour l'endosser que le soleil l'ait séchée.

D'autres se tiennent au lit jusqu'à ce que la blanchisseuse soit arrivée. Ils ont déjà la tête bien poudrée ; mais ils n'ont point encore de linge.

Il n'y a pas de lieu sur la terre, je le répète, où l'on use plus le linge à force de le frotter. On entend à un quart de lieue le *battoir* retentissant des blanchisseuses ; elles font aller ensuite la *brosse* à tour de bras ; elles râpent le linge au lieu de le savonner ; & quand il a été cinq à six fois à cette lessive, il n'est plus bon qu'à faire de la charpie.

Les commis de bureaux, les musiciens, les peintres, les graveurs, les poëtes achètent du drap, du galon, & même des dentelles ; mais ils n'achètent point de linge. Un *beau monsieur* ne met une chemise blanche que tous les quinze jours ; il coud des manchettes à dentelles sur une chemise sale, saupoudre son col au point qu'on en voit la marque sur son habit de velours. Voilà le Parisien en gros ; il paie le perruquier avant tout ;

il lui faut un perruquier tous les jours ; mais la blanchisseuse ne paroît que tous les mois.

La pauvre fille fait de longues remontrances sur les chemises délabrées , qui vont tomber en loques sous les coups de battoir ; le maître des chemises trouées temporise , & en sa présence , revêt à crédit un habit de vingt pistoles ; il ne dépensera pas deux louis chez la lingere ; il remettra toujours cette dépense à l'année prochaine

Le Parisien qui n'a pas dix mille livres de rente , n'a ordinairement ni draps de lit , ni serviettes , ni chemises ; mais il a une montre à répétition , des glaces , des bas de soie , des dentelles ; & quand il se marie , il faut qu'il fasse l'emplette totale du linge jusqu'aux torchons. Des ménages qui ne sont pas dans l'indigence , vous donnent bien à dîner ; mais la nappe de la table est grossiere & rapiécée. Horreur du linge ; voilà la devise du Parisien. C'est apparemment parce qu'on le déchire incessamment , & qu'il redoute le *battoir* & la *brosse* des blanchisseuses.



CHAPITRE CCCXCVIII.

Caisse de Poissy.

MONOPOLE qui en enfante plusieurs autres; usure évidente & énorme; que M. Turgot avoit coupée, mais sans en détruire les racines, & qui s'est promptement régénérée lors de son départ.

On mange à Paris des bœufs de Suisse; ils sont meilleurs que dans le pays même. C'est que ces animaux qui sortent de ces abondans pâturages, viennent à pied à Paris; la marche fond un peu leur graisse qui se mêle à leurs chairs; elles en acquièrent un suc particulier; aussi le bœuf est-il excellent dans la capitale.

On a beaucoup écrit pour & contre la *caisse de Poissy*; on a fort bien démontré qu'il n'y avoit pas de proportion entre la sûreté des avances & l'intérêt qu'on en exigeoit. Il paroît que les intéressés font des gains trop considérables; mais il faut l'avouer, (car il faut balancer en tout le pour & le

contre,) sans eux peut-être les fournitures ne seroient pas si régulières ni si abondantes ; le prix de la viande hausseroit & baisseroit ; il n'y auroit rien de fixe ; ce qui seroit excessivement dangereux pour Paris.

En politique , le bien sort du mal ; rien ne doit être asservi à des règles trop exactement rigoureuses ; les spéculations du moraliste sont perpétuellement dérangées par la pratique & l'expérience journalières. La caisse de Poissy , malgré l'impôt incessamment renouvelé , fait que le prix de la viande se maintient à un taux qui n'est pas excessif ; elle vaut neuf à dix sous la livre. Quand on songe à la prodigieuse consommation & aux épizooties , on est encore étonné qu'elle soit régulièrement fournie dans tous les temps à ce prix invariable.

Mais voici un autre impôt bien plus lourd , & que les riches mettent sur les pauvres.

Les bouchers fournissent les grosses maisons de ce qu'il y a de meilleur dans le bœuf ; ils vendent au peuple ce qu'il y a de moindre , & ils y ajoutent encore des os qu'on appelle ironiquement *réjouissances*. D'ailleurs leur balance, quoi-

que romaine , n'est pas toujours scrupuleuse. J'ai vérifié le délit plusieurs fois , & je le dénonce aux magistrats. Puis la pauvre servante d'un petit ménage est assez mal reçue ; son chétif achat rend le boucher impérieux ; il livre ce qu'il veut , il pèse comme il l'entend , il rudoie la domestique ; & avant qu'elle ait pris le parti d'aller porter sa plainte chez le commissaire , peu curieux d'écouter les servantes , elle entre chez un autre boucher. Mais si la concurrence allège le joug imposé aux petits ménages , c'est-à-dire , aux trois quarts de Paris , elle ne le détruit pas ; & n'est-ce pas assez de ce que le Parisien paie , sans que le boucher le vexe encore ?

CHAPITRE CCCXCIX.

Vieilles Enseignes.

CHEZ les marchands de ferrailles du quai de la Mégisserie , sont des magasins de *vieilles enseignes* , propres à décorer l'entrée de tous les cabarets & tabagies des faubourgs & de la banlieue de Paris. Là tous les rois de la terre dorment ensemble :

semble : Louis XVI & Georges III se baissent fraternellement, le roi de Prusse couche avec l'impératrice de Russie ; l'empereur est de niveau avec les électeurs ; là enfin la tiare & le turban se confondent.

Un cabaretier arrive, remue avec le pied toutes ces têtes couronnées, les examine, prend au hasard la figure du roi de Pologne, l'emporte, l'accroche & écrit dessous : *Au Grand Vainqueur.*

Un autre gargotier demande une impératrice ; il veut que sa gorge soit boursofflée, & le peintre sortant de la taverne voisine, fait présent d'une gorge rebondie à toutes les princesses de l'Europe.

Le même peintre coiffe d'une couronne de laurier une tête de Louis XV, lui ôte sa perruque & sa bourse, & voilà un César.

Toutes ces figures royales ont d'étranges physionomies, & font éternellement la moue à la populace qui les regarde. Aucun de ces souverains ne sourit au peuple, même en peinture ; ils ont tous l'air hagard ou burlesque, des yeux éraillés, un nez de travers, une bouche énorme ; voilà la beauté

que le pinceau accorde à ces fameux potentats , soit morts , soit vivans.

La populace va boire & danser sous les auspices de ces princes qui se font la guerre , parce que (ainsi que le disoit un sage & profond ribotteur) ils ne choquent jamais le verre entr'eux.

Quand je vois toutes ces *vieilles enseignes* pêle - mêle confondues , comme on les change , comme on les marchande ; quand je songe aux destinées qui promettent de cabarets en cabarets ces grotesques portraits de souverains , au vent qui les balotte , aux épithètes dont le barbouilleur (ennemi né de l'orthographe) les décore , à leur dernier emploi enfin , qui est de guider les pas chancelans des ivrognes , il me prend envie de composer sur ces métamorphoses & sur ces vicissitudes de la royauté , un petit dialogue où ces augustes enseignes converseroient entr'elles à la porte des bouchons.

Si je ne le fais pas ici , du moins je le propose à quelqu'un de mes confreres. Quel plaisir d'entendre le roi de *** , apostropher le roi de *** , & lui dire : *Cousin ! si l'histoire nous peint comme nous a peint ce barbouilleur , hem ! — Eh*

bien ; quel mal ? ainsi fait la gazette. — Mais si le vrai peintre survenoit , cousin ! serions-nous alors plus jolis ? — Oh ! la ressemblance exacte , qui la saura ? — Ne peut-on pas la deviner ? — Non , jamais. — Jamais ; vous croyez ? — Oui , je le crois. — Oh ! tant mieux ; cela me rassure ; il est moins déplaisant d'avoir la pluie sur le corps toute l'année & de faire la grimace aux passans , que de rencontrer une plume..... Eh bien , mon cher confrere , de grace , continuez donc ce petit dialogue ; qui vous en empêche ?

CHAPITRE CCCC.

Passé-par-tout.

TOUT homme qui loge dans une maison où il y a une allée , se trouve obligé de porter sur soi un *passé-par-tout* ; il ne faut pas qu'il y manque , sous peine de coucher à la porte ; car il aura beau frapper , son voisin qui ne le connoît pas , qui ne se soucie point de lui , ne se relevera pas pour lui ouvrir.

Que devient donc un homme qui a

oublié son *passé-par-tout* ? Il ne veut point aller s'exposer dans un mauvais lieu ; il veut dormir , il a sommeil. Un *fallot* au fait des gens fourvoyés ou attardés le conduit rue *Tire-chappe* ; là est un hôtel dit *garni* où l'on veille pour loger à toute heure de nuit ceux qui ne peuvent plus rentrer chez eux. Les gens tenant cet hôtel ne vivent que d'un semblable casuel. Trente lits sont occupés chaque nuit par ceux qu'un oubli ou un retard a dépossédé de leur couche accoutumée. Mais , hélas ! comment dormir ? Des myriades de puces , de punaises , ont fondé , depuis le regne de Louis XIII , leur république dans les rideaux & les traversins de ces mal-faisantes couchettes. Au bout d'un quart-d'heure on crie , on appelle , on demande de la lumière , on se relève tout stigmatisé.

Si le sommeil est plus fort que la piqure de ces insectes , la sonnette bruyante qui retentit pour chaque survenant , fait un carrillon qui vous éveille en sursaut ; puis les chiens , dont la maison est pleine , martyrisés par la même espèce qui vous dévore , jappent ou sautent alternativement sur tous les meubles de la chambre.

Dormez-vous : arrive une visite de police. L'exempt tire effrontément votre couverture & vous regarde au nez. L'honnête homme trompé , qui a cru trouver en ce lieu une retraite de quelques heures , se sauve dès la pointe du jour , emportant avec lui une armée invisible d'insectes rongeurs.

Il se promet bien une autre fois de coucher plutôt dans la rue sur une borne que dans cet épouvantable & fétide hôtel dit *garni*. Ce lieu rapporte cependant chaque nuit un revenu fort honnête à ces ingrats logeurs. Eh ! ne feroit-il pas à propos , dans une aussi grande ville , d'avoir un établissement *ad hoc* , & où l'on trouveroit des lits propres & un asile du moins convenable ? Cette commodité nécessaire manque au public , & ne feroit pas moins importante que les *cabinets d'aisance* nouvellement confiés à des *entrepreneurs*.



CHAPITRE CCCCL.

Perruque à trois marteaux.

CETTE perruque frappe singulièrement tout étranger ; mais elle paroît souverainement bizarre aux yeux d'un Anglois. L'homme qui la porte est en habit noir , avec une veste brodée en or ; puis il a sous le bras un petit morceau de toile noire , lequel figure un chapeau écrasé. S'il pleut , il oppose à la pluie ce chiffon triangulaire & en fait un abri à sa perruque poudrée. Un large ruisseau , enflé par les gouttieres , se présente ; un décrotteur fait sortir d'une longue allée un pont à roulettes ; l'homme en perruque passe sur ce pont chancelant , glisse , trébuche , se relève tout mouillé , se sauve , & le décrotteur court après lui , réclamant encore trois deniers pour le passage.

Ce pont mobile est enlevé chaque fois qu'il passe une voiture. Malheur à celui qui le franchit d'un pas lent ! On l'entraîne lui & le pont , & il est fort heureux quand les pieds des chevaux

n'ont fait que l'arroser des jambes à la tête.

Celui qui passe sur ce pont a l'air de danser sur la corde , tant il est obligé de se tenir en équilibre. Il échoue quelquefois sur l'archboutant qui est un pavé irrégulier. S'il est habile & heureux , il en est quitte pour faire un grand faut & retomber sur un parasol voisin , qu'il creve au risque de se crever lui-même un œil.

On s'arrête malgré soi , on se met aux fenêtres lorsqu'on apperçoit arriver de loin des cheveux longs & des frisures éventées. Comment franchiront-ils la redoutable planche ? C'est presque le pont aigu dont parle Milton. La lutte de deux parasols inhabiles à ne pas se croiser comme il faut , survient quelquefois au milieu de la planche : alors les deux champions s'embrassent dans leur élan , tournent sur le talon & s'envoient réciproquement aux deux bouts opposés. Le maître du pont tend les deux mains pour attraper son *liard* ; il crie après celui qui le fraude & veut l'obliger à repasser. Pendant ce temps il perd quatre à cinq péages , & vu la foule , il n'est plus maître de sa planche ;

H iv

Il crée sur-le-champ un commis, mais qui bientôt est obligé comme lui de prendre ce qu'on lui jette.

Vous aurez ce spectacle pendant deux heures entières au carrefour de la rue Ticquetonne, la première fois qu'une averse aura fait enfler le ruisseau qui n'a là ni pente ni cours.

CHAPITRE CCCCII.

Coiffure des Enfans.

ENFIN, l'on ne défigure plus la tête des enfans, en les saupoudrant à blanc comme on faisoit autrefois. La nature ayant assorti une couleur de cheveux au ton de la peau, on a senti qu'il ne falloit pas la gâter dans le premier âge de la vie. On ne voit plus sur les têtes enfantines ces rouleaux, ces boucles, ce plâtrage que nos yeux fascinés par l'usage ont trop enduré.

Qu'y avoit-il de plus ridiculement bizarre qu'un enfant de sept ans, tel qu'on l'habilloit il y a trente ans? On le pondroit à blanc, on lui mettoit une bourse, un habit à panier, de grandes

manchettes , le chapeau sous le bras & l'épée au côté. Le petit *monseigneur* ou *monseigneur* se tenoit déjà bien droit , faisoit une révérence grave & étoit très - maigre. Il n'avoit ni poings , ni bras , ni jambes ; mais il savoit s'asseoir & danser le menuet. Un petit monseigneur de cette espece transporté en Angleterre , introduit près du fils d'un lord , de son âge , les cheveux blonds & flottans à l'aventure , la chair blanche & ferme , la tête nue , le corps souple & robuste , que paroissoit-il ? que devenoit-il ? Le petit monseigneur sembloit tout noir ; mais en revanche il étoit tout galonné. Il se tuoit à faire à l'autre de profondes révérences dont l'Anglois rioit ; & quand , selon l'usage françois , le petit monseigneur vouloit lui donner l'accolade , l'autre se retiroit en faisant une gambade. Non , non , disoit - il à son pere , ce n'est pas là un enfant ; on m'attrape ; ce n'est qu'un finge.

On a coiffé les enfans convenablement à leur âge : point de poudre , les cheveux en rond , bien propres & bien taillés. L'enfance a repris le caractère simple de son âge aimable.

CHAPITRE CCCCIII.

Etiquette des Deuils.

ON fait à point nommé le temps précis qu'il faut s'affliger pour la perte de pere & mere , grand-pere & grand-mere , mari & femme , frere & sœur. Non-seulement le terme est calculé , mais encore l'expression graduée de la douleur ; toutes les nuances sont prévues & gravées , c'est-à-dire , imprimées. Le deuil a trois temps à peu près égaux. On fait quand les femmes peuvent ou ne peuvent pas porter les diamans , quand les hommes peuvent porter l'épée & les boucles d'argent , ou avoir les fouliers & les boucles bronzés. La douleur décroît avec la couleur de l'habit : manchettes de batistes , bas de laine , habit de soie , manchettes brodées , garnies d'effilé , larmes plus ou moins abondantes ! Jusqu'aux carrosses ont des harnois noirs pendant les premiers mois , & puis se blanchissent pendant les six dernières semaines. Le deuil tant des hommes que des chevaux s'é-

claircit dans une marche progressive , & qui a ses lois.

Une femme est si affligée de la mort de son mari , qu'elle en porte le deuil pendant un an & six semaines. Cette veuve désolée ne peut paroître à la cour qu'au bout des six premiers mois. Elle se prive aussi du plaisir de se regarder au miroir , & les glaces de son appartement gris sont cachées. Mais qu'elle sera belle lorsqu'elle sera sortie des ombres du grand deuil ! Quel ajustement pour elle quand elle portera la coiffure & les manches de gaze brochée , les agrémens ou tout noirs ou tout blancs à son choix !

Les maris toujours ingrats ne portent le deuil de leurs femmes que six mois ; encore quittent-ils les *grandes pleureuses* après les trois premières semaines , & ils peuvent paroître à la cour dès les premiers jours de leur deuil , parce que sans doute le métier de courtisan ne doit jamais s'interrompre.

On porte le deuil de pere & mere six mois , de grand-pere & grand'mere quatre mois & demi , de frere & sœur deux mois , d'oncle & tante trois semaines , de cousin-germain quinze

jours , d'oncle à la mode de Bretagne onze jours , de cousin issu de germain huit jours.

Considérez bien cette échelle : avec quel art elle est graduée ! C'est le thermometre de l'affliction. Vous savez d'avance combien dureront les heures de tristesse.

Les regles sont fixes & invariables ; elles n'admettent d'exception que lorsqu'on hérite. Alors le deuil d'un frere , qui n'étoit que de deux mois , s'allonge jusqu'à six mois ; & c'est ainsi que l'on remercie le défunt de sa succession.

Il y a un livre qui vous apprendra quand vous pourrez mettre les pierres noires ou les diamans , prendre les bonnets d'étamine noire ou le fichu de gaze. Il vous dira ensuite de quelle maniere on coupe un deuil dont les jours sont impairs. Vous apprendrez dans ce livre utile , que la plus forte moitié se porte en noir , & que si le deuil par exemple est de quinze jours , on prend le noir huit jours & le blanc les sept jours suivans.

On porte à Paris le deuil pour ses parens , pour les monarques , princes & princesses de l'Europe ; on n'y porte pas le deuil d'un ami.

Vous voulez vous attrister à la mort d'un souverain : les papiers publics vous disent que le deuil est suspendu , & que vous ne pourrez légitimement revêtir les livrées de douleur que dans trois semaines , attendu un bal couleur de rose qui rejette à cette époque le crêpe , les barbes plates , la coiffe pendante. Mais le jour indiqué par la feuille hebdomadaire , tout le monde est en noir , & une multitude de gens qui n'ont point d'autres habits sont alors très-satisfaits.

Lorsque toute la cour est en noir , le roi seul est en violet.

Quand un homme distrait ou non-averti se trouve en couleur au spectacle un premier jour de deuil , il devient blême , honteux , jetant les yeux sur lui-même ; chacun le regarde , & il se fauve pour aller faire une nouvelle toilette. Que lui arriveroit-il donc s'il se présentait ainsi dans un cercle ?

C'est une dépense dans les grosses maisons qu'un deuil ; il faut tout teindre en noir , habiller les enfans , les domestiques , draper les voitures. Les femmes de condition surprises mettent leurs diamans en gage jusqu'au *petit deuil* ; alors la succession est ouverte , &

l'on a honoré le mort avec son argent.

Dès qu'on est héritier on prend le deuil du décédé ; il est réputé votre proche parent si-tôt qu'il vous a laissé un legs.

Il est triste de penser que toute l'Europe prendroit un habit noir en l'honneur d'un Tibere , d'un Caligula , dont néanmoins on détesteroit la mémoire si de tels monstres reparoissoient assis sur des trônes. Le deuil tient son rang parmi les extravagances humaines. Les mêmes emblèmes de la douleur publique sont pour le scélérat & pour l'homme de bien.

On fait porter le deuil aux lettres qu'on met à la poste ; la cire noire est employée ; & si par mégarde on a cacheté en rouge , on défait l'enveloppe pour en refaire une autre.



CHAPITRE CCCCIV.*Lettres aux Ministres.*

PLU SIEURS personnes ignorent sans doute , que dans les lettres que l'on écrit aux ministres , il est illicite de mettre sur l'écriture du sable fin ou de la poudre de métal ; il faut employer de la poudre de bois. Beaucoup de lettres sont restées sans réponse , uniquement parce qu'elles étoient imprégnées d'une poudre métallique.

CHAPITRE CCCC.V.*College des Quatre Nations.*

LE plus beau , le plus riche , le plus fréquenté des colleges de l'université de Paris , & en même temps le plus pauvre en professeurs habiles & en écoliers instruits.

On l'appelle ainsi parce que dans l'origine il fut destiné à élever gratuite-

ment , au nombre de soixante (1), les enfans des gentilshommes pauvres de quatre provinces protestantes , conquises par les armes de Louis XIV.

On osa compter assez peu sur l'honneur de ces quatre provinces , pour croire que les peres indigens brigueraient une place pour leurs fils dans une maison où l'on devoit élever les enfans au sein d'une autre religion que celle de leurs peres.

Cet établissement est dû aux remords un peu tardifs du cardinal Mazarin expirant. Il pensa pouvoir racheter les brigandages de son ministère , en fondant une école publique où l'on enseigneroit à une génération nouvelle à respecter & bénir son nom , si mal famé parmi ses contemporains.

L'intention du fondateur étoit d'en faire un gymnase complet. Il devoit y avoir un manège & des salles d'escrime ; & c'est en partie d'après ces vues que le plan du bâtiment a été conçu & exécuté. Le manège devoit occuper l'une de

(1) Sous le spécieux prétexte de la dureté des temps , on réduisit à trente les pensionnaires du collège.

de ces deux ailes que les bourgeois de Paris , & sur-tout les gens à voitures , regardent de mauvais œil , parce qu'elles resserrent & obstruent la voie publique. On a supprimé les accessoires , & l'on n'a conservé que la bibliothèque , formée en partie de celle même du cardinal , rassemblée à grands frais & avec beaucoup de soins par le savant *Gabriel Naudé* , bibliothécaire de son éminence.

L'église est d'une architecture recommandable par sa noble régularité. Le fondateur exigea que les trois principaux personnages de ce college fussent choisis dans la maison & société de Sorbonne.

Le premier se qualifie de grand-maître du college : *Summus moderator*. C'est ainsi qu'Homere appeloit Jupiter : *Summus moderator Olympi*. Cette circonstance a peut-être donné lieu à ce vers de Voltaire , qui rendit si fameux l'un des grands-mâtres de ce college :

Craignez Dieu , la Sorbonne & le grand Riballier.

Pour l'ordinaire on ne parvient à ce grade suprême qu'après avoir géré l'emploi de procureur de la maison.

C'est une retraite honorifique & où l'on digere en paix.

Tome V.

I

Il y a un sous-principal que les écoliers appellent *chien de cour*, parce que, semblable aux chiens de bergers, son emploi est de contenir la gent scolastique dans une grande cour, jusqu'au moment de l'ouverture des classes. Il a droit de moyenne & basse justice.

La chaire de mathématiques est la plus considérée & la mieux remplie. Elle fut moins souillée de pédans que les autres. Le célèbre astronome *La Caille* la remplit long-temps, avec un zèle qui n'eut de bornes que celles de sa vie. Il mourut en sortant de donner leçon.

Les deux plus hautes classes sont celles de logique & de physique, sous la dénomination générique de *philosophie*. Les grimauds plus âgés qui la fréquentent, & qui sont pour la plupart des séminaristes de Saint-Sulpice, se donnent assez ridiculement le nom de *messieurs les philosophes*.

La classe appelée *rhetorica* a deux régens à elle seule, qui tour à tour se chargent de faire des poètes & des orateurs. C'est là qu'on fabrique deux fois par jour, à coups de *gradus ad Parnassum* & de *Boudot*, des harangues & des vers soi-disant latins. Ces deux régens,

mais eux seuls , ont droit au rectorat ; & peuvent prétendre à se faire *monseigneuriser* au moins pendant trois mois.

On a vu de ces pédans , à qui la tête avoit tourné , se croire capables de l'éducation d'un Dauphin , parce qu'ils avoient revêtu la ceinture violette. Il n'y a point d'orgueil comparable à celui d'un cuistre de college , parvenu avec le temps à cette dignité. Quand il se promene quatre fois par an au milieu des fourrures des quatre facultés qu'il préside , il se croit à la tête des sciences humaines. Le premier coup-d'œil qu'on jette sur cet individu violet , gonflé de pédagogie , est de dérision ; le second est de pitié.

On a vu aussi cette chaire de rhétorique occupée par des gâte-papiers , qui passoient tout le temps de la classe à corriger les épreuves de l'*Année littéraire* , qu'ils composoient à tant la feuille. Ils levoient la fêrule sur les écrivains les plus célèbres , aussi effrontément que sur les doigts de leurs écoliers.

Les autres régens des classes inférieures sont à l'avenant , c'est-à-dire , plus plats & plus ignares les uns que les autres. Ils ont pris la qualification peu

françoise de *professeurs d'humanités* ; mais assurément ils ne le font pas d'urbanité.

On peut reprocher à ces régens une cruauté gratuite , & que l'université devroit leur interdire. Ce n'est plus un châtiment , c'est un supplice. Imaginez un pauvre enfant de huit à neuf ans , qui se traîne au pied de la chaire en sanglotant , que deux correcteurs saisissent & frappent de verges jusqu'au sang. Souvent le professeur d'*humanités* exige que l'innocent martyr compte lui-même les coups qu'on lui donne. Ce n'est point une exagération : plusieurs enfans de ma connoissance ont été déchirés à la lettre sous les ordres de ces pédans barbares , que les parens devroient punir de leur lâche attentat ; & comment concèdent-ils cette portion de leur autorité à un cuistre qui le plus souvent n'est pas fait pour être admis dans leurs maisons ?

C'est à ce college qu'il est arrivé à ce sujet une scène tragique. Un grand écolier de rhétorique qu'on vouloit soumettre à cette peine honteuse , mit en déroute régens & correcteurs. On appela un robuste Auvergnat , malheureux porteur d'eau. L'écolier , armé d'un double canif , le menaça long-temps , & enfin

le perça d'un coup mortel. N'auroit-on pas dû faire le procès au vil latiniste , qui porta ce jeune homme à se rendre coupable d'un homicide à l'entrée de sa carrière ? Eh ! ces pédans oseront toucher à Homere , à Virgile , à Tacite ! Est-ce ainsi qu'Orphée humanisa les sauvages de la Thrace ? Quoi ! frapper du châtiment des esclaves une jeunesse innocente qui se destine à la culture des belles-lettres ! Et l'individu violet qui fait tant de mandemens , ne devoit-il pas en publier un pour abolir cette violence qui déshonore l'instruction de l'université ?

La bibliothèque Mazarine est dans ce college. Tous les livres philosophiques en sont proscrits. On donne à lire Lucrèce tant qu'on veut ; on prête volontiers Rabelais ; mais qui demanderoit l'Emile de Rousseau , ou les œuvres de Boulanger , seroit fort mal reçu par le bibliothécaire , docteur de Sorbonne.

La bibliothèque composée de près de soixante mille volumes , en compte au moins la moitié en livres polémiques de religion. Il n'y a que quelques années qu'on y a fait entrer Racine & Corneille. Mais les amateurs de Jansénus ,

Quesnel & Molina y trouvent tout ce qui a été imprimé sur ces trois écrivains.

Quand Franklin vint visiter cette bibliothèque, on ne put lui montrer ses œuvres.

Cette bibliothèque a trois mois & demi de vacances, & n'ouvre précisément ses portes qu'au moment où la saison devenue rigoureuse, rend l'étude impraticable dans un bâtiment immense où le feu est interdit. Et voilà comme on est venu à bout de rendre illusoire la seule bonne œuvre que le cardinal Mazarin ait faite en sa vie.

Souvent quelques écoliers s'échappent de leurs classes, laissent là Tite-Live & Térence, pour venir lire Montaigne ou Molière. Qu'ils sont tristes quand le terrible inspecteur de la cour les a reconnus ! Il les arrache à tous les livres modernes & les renvoie impitoyablement écouter les sottises de leur régent.

On fait en tout genre de singulières demandes aux adjoints d'une bibliothèque publique. L'un dit : *Donnez-moi un livre qui enseigne à faire de l'or* ; un autre : *Prêtez-moi le volume le plus amusant des œuvres de saint Augustin* ; un homme en

cheveux blancs demande à emprunter *l'Art d'aimer d'Ovide* ; un soldat pose son sabre & veut qu'on lui prête *l'histoire de toutes les batailles*. Le public fait des titres de livres auxquels les écrivains les plus bizarres n'ont jamais songé.

D'affidus compilateurs sont là , copiant incessamment une multitude d'ouvrages vides de sens ; on ne fait ce qu'ils cherchent ; on diroit qu'ils ont horreur du papier blanc & qu'ils ne veulent que le noircir.

CHAPITRE CCCCVI.

A la Royale.

EXPRESSION vulgaire & fréquemment employée. Bœuf à la *royale* , gâteaux à la *royale* , décrotteur à la *royale* ; le rôtiſſeur met ce mot en lettres d'or à la porte de ſa boutique ; le charcutier vend des jambons , des ſauciſſons à la *royale* , on ne voit que des fleurs de lis qui couronnent les *poulardes* , les *gants* , les *bottes* & *bottines* , & le vendeur de tiſane crie à la *royale*.

Dernièrement un charlatan amena à la foire Saint-Germain quelques animaux d'Afrique : il mit sur toutes ses affiches *Ménagerie royale*.

Ainsi à la royale veut dire au figuré bon, excellent, excellentissime, parce que le petit peuple ne suppose pas que le médiocre, en quelque genre que ce soit, puisse avoir la témérité d'approcher de la cour.

L'homme en place, du moins pendant les trois premiers mois de son administration, est réputé excellent ; & pourquoi ? parce que le pâtissier du roi est le plus excellent des pâtissiers. Et comment imaginer que tout ce qui environne le roi, depuis les idées politiques jusqu'aux tartelettes sucrées, ne soit pas à la royale ?

Si un charlatan montre un rat, il dit aux Parisiens assemblés : *Le Roi l'a voulu voir*. Le Parisien alors trouve que ce rat a quelque chose de remarquable. Enfin à la royale me paroît devoir exprimer pour les générations futures le véritable caractère du peuple qui boit l'eau de la Seine.



CHAPITRE CCCCXVII.

Poste Royale.

IL faut qu'elle soit plus longue & plus fatigante qu'une poste vulgaire , car vous payez le double ; mais vous ne devez pas regarder à cela quand vous avez l'honneur d'approcher de la capitale où le roi est toujours censé faire sa résidence. *Compiègne, Fontainebleau,* deviennent *postes royales* quand Sa Majesté y réside.

Fournir des chevaux aux voyageurs est un *privilege exclusif*. Ce privilege vous fait payer des chevaux que vous n'employez pas ; puis il rend la lieue arbitraire & les postillons exigeans. Si l'on comptoit par *mille*, la mesure seroit inaltérable , & c'est ce que le *privilege exclusif* ne veut pas.

L'intendant des ponts & chaussées vous transporte une route qui lui déplaît à quelques lieues de là ; elle se fait comme par enchantement : vous ne manquez pas de routes larges & spacieuses aux environs de la capitale ; vous en

avez à choisir ; il faut au moins qu'il vous en coûte pour le terrain enlevé à l'agriculture & pour le pavé que vos roues vont broyer , vous qui n'avez pas été assujetti aux corvées.

Doubler les frais de poste à l'entrée de la capitale , n'est-ce pas vous avertir que vous y dépenserez en tout genre une fois plus que vous ne feriez ailleurs ? L'avis est clair , je crois ; en profitera qui saura l'entendre.

Le gouvernement s'est réservé le droit & le pouvoir d'interrompre à volonté le départ & la course de tous les étrangers & nationaux.

Malgré la facilité que procurent les chevaux de poste , tous ceux qui jouissent d'une certaine fortune voyagent peu ; ils demeureront toujours de préférence au centre de la capitale , & la France leur sera presque inconnue. Ils se logeront à Passy , à Auteuil , ou le long des bords de la Seine & de la Marne.

Un riche a-t-il jamais eu l'idée de se rendre l'hiver dans la Provence , ou sous le beau ciel de Montauban , de parcourir l'été les bois de l'Alsace , de visiter au printemps les bords du lac de Geneve ?

Les riches ne savent point jouir des inestimables avantages de la chaise de poste. C'est le pauvre qui la voit passer avec envie ; c'est le pauvre qui l'emploie le plus souvent. Tous ceux qui voyagent ont malheureusement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de 40000 livres de rente. Il a visité tour-à-tour les belles villes de ce superbe royaume , & tel millionnaire n'a jamais vu les bords de la Loire.

CHAPITRE CCCC VIII.

Combien cela peut-il valoir par an ?

QUESTION perpétuelle que l'on fait sur les charges , sur les emplois , sur les places , sur les rangs de toute espece. On dira bientôt : *Combien vaut la royauté* (1) ?

(1) Mais puisque nous en sommes sur ce chapitre , combien rapporte-t-elle intrinséquement ? De combien sont les revenus réels du roi de France , considéré d'abord comme homme , ensuite comme roi ? Un jour j'ai beaucoup étonné mon cordonnier en lui assurant que les revenus annuels du roi de France passaient quatre cents vingt millions. Sa forme lui tomba des mains , & se relevant , il me dit avec un visage à peindre : *Bon Dieu ! & combien paie-t-il ses souliers ?*

Quand un évêque passe à un archevêché, toute la remarque qu'inspire ce changement, c'est de dire : *Il gagne à cela deux cents mille livres de rente.* On demande encore : *Combien valent par an les jetons de l'académie ?*

Cette question est moderne ; autrefois elle étoit cachée , timide & honteuse dans le cœur de l'homme. Aujourd'hui elle se fait publiquement , & le commentaire dit intelligiblement ; Cette dignité ne seroit rien sans l'or qui l'accompagne. *Virtus post nummos.*

CHAPITRE CCCCIX.

Attitude des Parisiennes.

LA foiblesse sied à une femme , elle le fait : elle sent qu'elle intéressera davantage en paroissant un être délicat. Voilà pourquoi nos femmes , quoique bien portantes , apprennent à marcher non-chalamment , à grasseyer , à faire la malade , à se plaindre de leurs nerfs. La nature leur inspire l'art de paroître éloignées du sentiment de la force. Et pourquoi la rougeur plaît-elle ? C'est qu'elle

paroît l'aveu tacite de quelque imperfection, d'un défaut de force & de courage, & qu'elle flatte l'amour-propre de celui qui est témoin de cette modestie. Une belle femme est toujours touchante ; mais dans l'infortune & noyée dans les larmes, elle excite un intérêt qui va jusqu'à fléchir l'avare & désarmer le tyran. Pourquoi ? C'est que la foiblesse est à son dernier période, & l'on n'a alors que le parti d'être généreux.

Nos femmes ont voulu du temps de *Tronchin* se donner quelque exercice, monter à cheval. Un seul accident a suffi pour les replonger dans leur état favori, l'inaction. Mais c'est au bal qu'elles reprennent des forces presque incroyables ; là elles sont des héroïnes, ainsi qu'aux tables de jeu, où elles veillent tandis que les hommes tombent de lassitude & demandent quartier.



CHAPITRE CCCCX.

Académie des Sciences.

SANS les sciences l'homme seroit au-dessous de la brute ; sans la minéralogie , l'art de la culture n'existeroit pas. L'homme sur le globe entier ne seroit que ce que sont les peuplades errantes de l'Amérique , qui dévorent la chair humaine , soit rôtie avec de grandes broches de bois , soit bouillie dans des marmites. Ainsi la justice , la gratitude & la miséricorde dépendent d'avoir su trouver le morceau de fer qui compose la charrue , la serpe & la faucille.

La paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes sont intimement liées à la découverte des sciences. Ce n'est que par eux qu'ils deviendront forts , puissans , heureux : ou les ténèbres totales de la barbarie , ou le jour éclatant de la lumière la plus épurée , point de milieu ; le mélange douteux seroit la situation la plus funeste.

Dès qu'un peuple est arrivé au point d'avoir goûté les sciences & les arts , il

faut qu'il les pousse au plus haut degré de perfection , s'il ne veut pas augmenter ses maux. Eloignés une fois de la simplicité primitive de la nature , (état indigent par lui-même ,) les hommes réunis en grandes sociétés ont besoin d'une police profonde , parce que leurs intérêts étant embrouillés , il faut de l'art pour les concilier & les rendre respectivement utiles. La philosophie devient très-nécessaire pour donner à l'édifice social une base solide , & l'orner de tous les agrémens possibles : il faut parer à une foule incroyable de causes destructives ; & c'est au génie doué d'une activité bienfaisante à veiller pour saisir d'un coup-d'œil les maux & les remèdes. La législation perfectionnée rend à l'homme sa liberté primitive , & le fait jouir de mille avantages nouveaux. Que de besoins l'homme a à satisfaire ! ils effraient au premier coup-d'œil : mais le concours des bras & des lumières , le commerce réciproque des travaux & des services au milieu d'une constitution qui paroît compliquée , établissent l'ordre , l'harmonie. Ces besoins si multipliés se trouvent satisfaits comme par enchantement ; de manière que les

maux inévitables dont la nature a chargé l'homme , sont même adoucis & quelquefois métamorphosés en plaisirs. Ainsi , grâce à sa perfectibilité , l'homme par des gradations insensibles peut parvenir à rendre l'état social plus doux & plus désirable que l'état primitif de la nature même , de quelques couleurs véritables ou romanesques qu'on le pare & qu'on l'environne.

Les sciences ne sont rien lorsqu'elles sont séparées ; ce n'est que par leur rapprochement qu'elles se prêtent un appui mutuel & solide. Le spectacle de l'univers passe devant certains yeux inattentifs & vulgaires. Toutes les idées allant au dépôt où se prépare chaque découverte , fermentent dans un mouvement insensible , & les lumières nationales ne peuvent briller qu'à l'aide du tribut des connoissances particulieres ; elles se fondent , se mêlent & produisent alors cette clarté qui distingue les empires & les siècles. Il ne faut donc point prendre les bornes de notre entendement & la brièveté de notre vie , pour une conséquence juste de l'impossibilité qu'il y auroit à lier ensemble les arts & les sciences.

L'esprit

L'esprit d'un seul s'épuise & non l'esprit humain ,

a dit un poëte , & ce vers sensé mérite d'être connu. Il faut parcourir , à ce qu'il paroît d'abord , la surface des sciences , avant d'en approfondir une seule : car jamais on n'en possédera une , même imparfaitement ; jamais on ne pourra tirer quelques fruits de ces connoissances , si l'on s'est borné à un seul point. C'est de l'éternité du coup-d'œil que jaillit la force pénétrante de la pensée. La morale est fondée sur la physique ; la physique dépend des mathématiques ; tout est soumis à la métaphysique ; & tout doit se diriger vers la politique , c'est-à-dire , la perfection de la société.

Cependant l'espece entiere ne fait pas ce que fait tel individu à l'œil d'aigle ; le temps seul lui manque. Que ne feroit pas l'homme avec le temps , & jusqu'où n'éleveroit-il pas ses travaux ? Pourquoi ne peut-on pas enter un homme sur un autre homme , comme on ente un jeune rejeton sur un arbre déjà vieux ? Figurez-vous Bacon , Descartes , Newton , Galilée , ayant quelques milliers d'années à vivre & à penser. Ils travailleroient avec la nature & surprendroient à la

Tome V.

K

longue tous ses secrets. Mais à peine élève-t-on quelque édifice , que la main de l'architecte se glace , & que son plan descend avec lui dans la tombe. Les générations se succèdent , les travaux se recommencent : mais , semblables aux toiles d'araignées , le réseau fragile est percé lorsqu'à peine il s'étend.

L'académie des sciences mérite notre respect & nos hommages , en ce qu'elle réunit les découvertes , empêche la rupture du réseau , s'appuie constamment sur une base solide , & c'est la seule académie en France dont on puisse prononcer le nom chez l'étranger.

Elle a un grand avantage sur les autres sociétés connues ; il consiste à regarder les sciences comme étant encore au berceau ; à se rendre très-attentifs à lier les observations , à rejeter les systèmes pour ne s'attacher qu'aux faits avoués dans la physique expérimentale.

Mais il n'y a qu'un monarque libéral qui puisse donner aux arts & aux sciences cette liaison & cette correspondance intimes & nécessaires. Quels que soient la fortune d'un particulier , ses lumières & ses soins , il ne parviendra jamais à rassembler tous les matériaux , à réunir

toutes les expériences , à fondre tant d'esprits différens dans un seul & même but.

L'académie , attendant des jours plus favorables , se préserve de l'esprit de systême & n'en admet aucun , parce qu'un systême reçu devient une opinion despotique , qui tyrannise tous ceux qui viennent ensuite , & c'est une plaie faite au génie observateur.

Pourquoi les autres sociétés ne se pénètrent-elles pas de l'esprit vraiment philosophique , qui anime & dirige les observations , les travaux & les prononcés de l'académie des sciences ?

CHAPITRE CCCCXI.

Prôneurs de l'antiquité.

ILS n'ont pas toujours la conscience de leur admiration. Ils sont plutôt chagrins contre leur siècle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon , & on les exalte outre mesure ; mais il faut trouver à redire à ce qui se fait de notre temps. La pédanterie à un enthousiasme ridicule ; c'est quel-

quelquefois un ton. Les gens de lettres avancés en âge & non philosophes , sont les hommes qui nourrissent les préjugés les plus bizarres , & qui s'opposent le plus au progrès des arts. D'ailleurs on oppose une masse de vingt siècles à un siècle unique ; des orateurs publics , montés dans la tribune aux harangues , à des avocats plaidans à la barre de la cour pour quelques écus ; des hommes libres dans une république , aux sujets d'un monarque ; des langues hardies , poétiques , audacieuses , à une langue que l'académie françoise a malheureusement fixée dans sa première enfance : & malgré ces obstacles , ces entraves , ces chaînes de toute espece (je ne parlerai pas du siècle de Louis XIV , où les auteurs étoient encouragés , protégés , pensionnés) , je dirai que la fin seule du règne de Louis XV , dans l'espace de trente années , a produit des écrivains éclairés , sensibles , éloquens , vraiment patriotes , qui ont droit d'être comparés aux anciens : vérité qui ne sera sentie que lorsque les haines , l'esprit de parti & l'orgueil des hommes contemporains seront ensevelis avec eux ; alors la justice & l'impartialité prononceront.

On ne fautoit donc trop combattre la manie de ces hommes aveugles ou jaloux , qui ont pris à tâche dans tous les siècles , de louer prodigieusement les morts ; le tout pour contester aux vivans leurs succès , sans songer que ceux-ci deviendront anciens à leur tour. Les mêmes talens ne peuvent précisément se reproduire , parce que quand la nature forme une tête , elle lui donne une empreinte particuliere , & le cachet alors est à jamais brisé. Mais il y a des équivalens ; & si tel homme ne fait pas ce qu'a fait tel autre , il peut faire quelque chose qui dans un genre différent en approche en bonté. Si l'homme né pour peser respectivement le mérite des ouvrages existoit , peut-être que dans sa balance il trouveroit une égalité qu'on ne soupçonne pas ; car les noms en imposent toujours plus que les choses.

Nous n'avons plus , si l'on veut , des Corneille , des Racine , des Boileau , des Nicole , des Bossuet , &c. Mais il y a aujourd'hui des gens de lettres non moins éloquens , & plus utiles que ne l'ont été ces grands hommes , conséquemment plus respectables par l'usage qu'ils font de leurs talens. Ils ont toujours devant

les yeux la patrie & l'humanité , & leur offrent toutes leurs pensées ; ils dissipent autant qu'il leur est possible les erreurs , plus funestes encore dans des temps de lumieres que dans des temps absolument barbares. Ce sont eux qui ont développé tous ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d'espérer une plus grande félicité ; & soit qu'ils écrivent l'histoire , soit qu'ils traitent la morale , ils font servir les événemens passés à la situation actuelle des choses.

CHAPITRE CCCCXII.

Académie royale de Chirurgie.

LOUIS XV accordeoit une protection particuliere à la chirurgie , il s'y intéressoit beaucoup , en parloit fréquemment ; il a fini par lui élever un monument public qui frappe l'œil par son architecture , & personne n'a été tenté de lui reprocher cette décoration extérieure.

Cet art a fait des progrès étonnans & qu'on admire avec raison. Il est moins incertain que la médecine. On ne sauroit

refuser des applaudissemens à la dextérité & aux succès de tant de mains habiles.

Mais il est nécessaire aux chirurgiens d'être sensibles ; ils ont besoin d'une vertu pratique bien importante , du respect profond que l'on doit à tout être souffrant ; celui qui connoît la douleur peut-il repousser la pitié ? Eh ! qui ne l'a pas connue la douleur ? qui n'est pas exposé cent fois le jour à ses nouvelles atteintes ? Le chirurgien doit donc adoucir des tourmens qu'il peut éprouver lui-même le lendemain. Il doit avoir cette humanité vigilante qu'il réclameroit dans l'accès de la souffrance. Qu'importe un art salutaire s'il a l'aspect du supplice ; si le fer qui doit guérir étincelle dans la main d'un homme qui , par un sang-froid détestable , se rapproche d'un bourreau ! La sensibilité est donc aussi nécessaire que l'adresse. Il faut voiler aux yeux de la victime l'instrument qu'elle redoute ; il faut lui porter des paroles douces & calmantes. Les angoisses & les terreurs de l'ame sont bien plus cruelles que la douleur physique. Ce n'est donc pas assez que la main du chirurgien sache opérer , il faut que son

œil sache fortifier , consoler , encourager ; il faut que son cœur soit éloquent ; & s'il est vraiment sensible , il saura par quel charme on trompe l'infortuné , & comment on diminue pour lui les instans & l'horreur du sacrifice.

O qu'il est respectable , l'homme qui réunit le courage & l'humanité , qui joint à une main , à la fois sûre & compatissante , une voix qui fait tempérer la dureté de l'action ! Il arrache les racines du mal presque à l'insu de la victime , & c'est au moment du salut qu'il mêle ses larmes aux siennes. Qu'il est différent de ces barbares , qui , courbés sur des êtres vivans , croient tenir encore le scalpel insensible de l'anatomie , le promener sur des cadavres , & dont l'indifférence est encore plus horrible que les couteaux tranchans qui déchirent & mutilent !

Mais pour que le chirurgien parvienne à soulager doublement ses semblables , par quelles épreuves longues & multipliées faut-il qu'il passe ! Et qui osera ensuite être ingrat envers des hommes qui , pour apprendre l'art de guérir , ont vaincu tant d'obstacles , quand on aura réfléchi sur tout ce qu'il leur en a coûté pour y parvenir ?

Dompter l'horreur secrète & la contagion qu'exhalent ces objets putrides , dérobés aux tombeaux ; avoir la bouche & les yeux incessamment fixés sur les débris de l'homme , les interroger avec une patience courageuse ; maîtriser l'aversion des sens, tous révoltés à la fois, & placer dans sa mémoire une langue presque infinie , qui n'offre d'abord que des principes arides & ne réveille que des idées tristes ; passer de là dans ces réceptacles des misères humaines, où les vivans sont plus hideux que les morts, où le germe du trépas infecte l'air , où le moindre contact devient dangereux ; braver l'exhalaison de ces corps languissans , & avoir à combattre l'abattement du moribond & sa propre défaillance ; porter la main , & sans frémir , dans des plaies effroyables ; suivre attentivement de l'œil l'ouvrage infect de la corruption ; commander à son visage au milieu de ces scènes d'horreurs , & savoir encore méditer quand tout lasse , fatigue , rebute & décourage : voilà les forces presque surnaturelles qui doivent appartenir au chirurgien.

Est-ce l'argent , seroit-ce même la gloire, qui pourroit acquitter de tels tra-

vaux ? Non : il n'y a que la conscience , que la satisfaction pure & intime d'avoir servi l'humanité ; récompense peu familière à la multitude , mais qui a un charme doux & profond pour qui fait la goûter. On a vu des hommes qui , toujours empressés , toujours compatissans , toujours infatigables , cherchoient les maux qu'ils pouvoient soulager , comme d'autres cherchent les plaisirs & les fêtes.

Dévoués à leurs semblables , ces hommes rares ne vivoient que pour leur art. Ils s'étudioient chaque jour à rendre leur main plus prompte , plus souple , plus légère , à ravir un quart de minute à une opération cruelle , à faire disparaître un appareil effrayant. Leur tendre sollicitude s'occupoit de l'instrument le plus ou moins courbé , d'une toile plus ou moins fine , d'une position plus ou moins douloureuse. Ils consultoient avec la plus grande prévoyance ; ils interrogeoient la sensibilité du malheureux ; & la pitié faine qui les dirigeoit , leur inspiroit ces paroles insinuantes , qui commandoient l'amour & la confiance. Et où alloient-ils chercher ces malheureuses victimes de la douleur ? Sous les toits entr'ouverts qu'habite l'indigence ;

& après s'être armés du fer salutaire , on voyoit l'or s'échapper de la même main qui avoit foulagé & guéri.

C'est sous un tel rapport sans doute qu'il est glorieux à l'homme de pouvoir dire : De tels hommes sont mes semblables & mes freres.

On ne veut croire à la vertu que lorsqu'elle attend & envisage des récompenses. Hommes froids & stériles ! apprenez qu'il en est des récompenses pour ces héros de l'humanité. Leur orgueil , (puisqu'on donne ce nom à la vertu) leur orgueil , si l'on veut , sera satisfait ; ils pourront dire : Tel homme languissoit sur un lit de douleur ; & nous lui avons dit : *Leve-toi , & marche.* Ce pere de famille alloit laisser une veuve & des orphelins ; nous avons raffermi sa maison ébranlée , nous avons sauvé du désespoir sa femme & ses jeunes enfans. Sans doute ils ressentent ce plaisir délicat & inconnu , dont nous avons parlé ; ce plaisir qui suit l'accomplissement du bien qui étoit en notre pouvoir. Ils en jouissent dans la retraite , dans la solitude ; il fait le repos consolateur de leur vie ; & quand leur tête sera couronnée de cheveux blancs , ils pourront se dire à

eux-mêmes : C'est par des bienfaits continus que nous avons marqué notre courte existence parmi nos semblables.

Le chirurgien doit supporter une épreuve plus accablante encore que toutes les fonctions les plus pénibles , celle de l'ingratitude. Dès que l'homme renaît du tombeau & sent la santé circuler de nouveau dans ses veines , il n'existe plus dans le passé , c'est un rêve qui s'efface. La tombe s'est fermée sous ses pas , il ne croit plus qu'elle ait été ouverte. Echappé au péril , il méconnoît la main qui l'a sauvé du précipice ; il oublie son bienfaiteur , & souvent plus ses soins ont été longs & considérables , plus il s'efforce d'écarter ce poids de reconnaissance , & d'effacer de sa mémoire l'importance du service.

C'est alors que le grand homme a besoin de tout son courage ; & lorsqu'un accident imprévu vient frapper ce même homme , qu'il voit en frissonnant le glaive de la mort étinceler une seconde fois sur sa tête , que rempli de terreur & abhorrant sa destruction , il dompte la honte & ne rougit point d'appeler à son secours ce même libérateur qu'il a payé d'ingratitude , celui-ci toujours

tranquille & magnanime , doit voler à son secours , détourner le coup , rendre le calme à ses sens , lui épargner jusqu'au reproche , & emporter , s'il le faut , la gloire de faire dans le même homme un nouvel ingrat.

Belle spéculation , s'écrieront les ennemis de la vertu ! victoire chimérique , faite pour les discours & qui s'évanouit dans la réalité ! Cependant des exemples nombreux & journaliers , des exemples plus frappans les uns que les autres , illustrent les fastes de la chirurgie. On ajoute foi à tous les forfaits de la vengeance , & l'on rejette comme mensongers les actes de la bienfaisance & de la compassion , parce que ces vertus ne prennent point la trompette pour s'annoncer fastueusement ; on les révoque en doute , tandis qu'elles existent , qu'elles nous environnent , qu'elles appartiennent à l'homme dont elles font la grandeur , & que plusieurs artistes ont atteint à leur hauteur sublime.

La discorde des rois a ordonné les batailles. C'est le moment terrible qui manifeste la honte de l'humanité. Contemplez les travaux & la gloire de la chirurgie ! Quand les foudres de la guerre

ont cessé de gronder , que les guerriers , que les tourbillons de flamme & de fumée qui déroboient la vue du carnage ; se dissipent à mesure que l'air s'épure & s'éclaircit , on avoit vu les rangs pressés d'une armée brillante , on n'apperçoit plus que des hommes épars , mutilés , étendus çà & là sur une terre ensanglantée. Le tonnerre des combats s'est tû ; on entend des cris & des gémissemens : voyez-vous accourir de toutes parts sur ce théâtre des fureurs insensées les consolateurs de l'humanité ? Ils s'avancent , ils entrent dans les rangs qui fument encore ; ils promènent leurs regards pour distinguer ceux qui respirent ; on dégage les mourans de dessous les corps morts ; on les enleve ; on ne distingue plus l'ennemi du citoyen , tous sont hommes : la générosité active surpasse la rage meurtrière ; on les porte avec respect ; les enfans d'Esculape font des dieux tutélaires qui arrachent au démon des combats le reste de ses victimes. L'état devra à leur zèle la conservation de plusieurs de ses braves défenseurs : voyez comme ils se multiplient , comme ils donnent des ordres sûrs , précis , & fidèlement exécutés ! Ce nouvel hé-

toïfme ne vaut-il pas celui qui dirigeoit les traits de la foudre ? Sous leurs mains bienfaifantes , le fang cefle de couler , le plomb fort des plaies , les os brifés fe rejoignent , les cordiaux raniment les forces défaillantes , & la lancette utile prévient la dangereufe effervescence des liquides. Si pour faver la tige il faut faire tomber les branches , c'eft qu'il n'y a alors d'autres guérifons que le fer ; & c'eft fous l'œil de la patrie que l'on foumet au tranchant destructeur les bras qu'il eft impoffible à l'art de conferver.

On a vu de ces actifs , de ces généreux confervateurs qui méritoient fans doute les mêmes lauriers & la même gloire dont les vainqueurs s'étoient couronnés , expirer de fatigue & de lassitude dans les hôpitaux ; d'autres être frappés fur le champ de bataille par les derniers traits d'un tonnerre affoibli & expirant : ceux-ci refufer les dons de la plus juſte reconnoiffance , méprifer les préfens qui leur étoient offerts , & oublier juſqu'au nom & au viſage de ceux qu'ils avoient ſauvés de la mort au péril de leur vie.

Enfin , fi tous les êtres ſouffrans ont également droit à la pitié , le chirurgien

sensible (& son cœur le lui prescrit avant tout) doit des soins particuliers à ce sexe délicat , qui sembleroit devoir être exempt de peines , & à qui la nature a vendu bien cher ses graces & ses attraits. Sa constitution paroît formée pour donner & recevoir le plaisir , & elle est assujettie à une foule d'infirmités qui attaquent sa délicate organisation. D'ailleurs son imagination est plus prompte à voler au-devant des souffrances , & des ménagemens ingénieux doivent prévenir & guérir en elle cette tendance funeste , qu'un excès de sensibilité lui fait éprouver chaque jour.

Qui ne seroit ému du tableau qu'offre une épouse jeune & timide , & qui pour la première fois va être mère ? Elle tremble pour le dépôt inconnu qu'elle porte en son sein ; elle tremble pour elle-même. Inquiete , agitée , elle devine jusque dans les embrassemens d'un époux , qu'un double péril l'environne. Les premières douleurs se font sentir , troublent son ame aimante , & qui voudroit être plus courageuse. La joie de donner un fils à son époux combat ses souffrances ; mais quelquefois aussi elles sont plus fortes , & le doux sourire naît

&

& meurt parmi les larmes. Avec quelle incertitude naïve elle interroge tous les regards & cherche à les pénétrer ! Sa délivrance est-elle prochaine ou éloignée ? A-t-elle encore à payer avec usure la volupté de ses chastes amours ? Quel tigre ne seroit attendri ! Ses gémissemens plaintifs , quoique adoucis par la tendresse , sont encore aigus & déchirans. On reconnoît l'accent d'une ame douce jusque dans les cris que la douleur lui arrache. Momens de terreurs & de troubles , où allez-vous encore la plonger ? Qui pourra exprimer le coup-d'œil maternel qu'elle jette sur le chirurgien qui attend le terme indiqué ! Il ne peut que l'adoucir , il ne doit pas trop le hâter. Si dans cette opération sacrée de la nature il est ce qu'il doit être , attentif , zélé , compatissant , il ménage cette tendre mere ; il soutient , il ranime , il redouble son courage ; il l'invite à propos : un effort heureux délivre l'enfant de sa prison ; la douleur est déjà loin ; il n'y a plus que la joie d'une mere , les baisers d'un époux & les larmes d'un pere.

On ne doit pas considérer la chirurgie comme séparée de la médecine. Les prin-

cipes curatifs font les mêmes ; il faut que le chirurgien sache autant que le médecin ; qu'il ne soit pas étranger à la botanique , à la chimie , à l'histoire naturelle ; toutes branches nécessaires de l'art de guérir , & qui se prêtent un jour mutuel sur les fonctions variées qui entretiennent & rappellent la vie.

CHAPITRE CCCCXIII.

Instituteur.

ORANG-ZEB , empereur des Mogols , avoit eu pour précepteur Mullah-Sallé qui , le voyant monter sur le trône , sortit de sa retraite & vint importuner son disciple de demandes & de sollicitations indiscrettes. L'empereur qui vouloit lui éviter un affront , feignoit toujours de l'oublier. Ennuyé enfin de ce qu'il ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire , il lui tint un langage plus ouvert. » Que veux-tu de moi , docteur ? » quelle est ton aveugle prétention ? » Que je te fasse un des premiers omrahs de ma cour. Ce n'est pas assez d'avoir » de l'ambition ; il faut posséder les

» talens qui en font une vertu. Que fais-
 » tu ? hélas ! ce que tu m'as appris. Et
 » certes, jamais enseignemens ne furent
 » plus minces. Tu m'as d'abord fait voir
 » mon pays comme le seul de l'univers
 » qui méritât quelque attention , & tu
 » m'as enseigné à mépriser les autres
 » rois comme de petits gouverneurs ,
 » qui trembloient au nom de l'Indoustan.
 » Tu abusois ainsi de la crédulité de mon
 » enfance , & tu me dispois à nourrir
 » en moi-même un orgueil aussi dange-
 » reux que puéril. Hors quelques prati-
 » ques minutieuses , quelques mots sans
 » idées , quelques faits secs & décharnés
 » d'une prétendue histoire de mon pays,
 » tu as étendu un voile sur tout ce
 » qu'il m'importoit de savoir. Que ne
 » confiois-tu le dépôt de mon éducation
 » à un homme plus habile & plus intelli-
 » gent que toi ? Ne savois-tu pas que
 » la nature ne doue un enfant d'une
 » heureuse mémoire , que pour qu'on
 » mette à profit ce temps précieux ,
 » comme le plus propre à graver dans
 » son cerveau souple & obéissant , les
 » belles connoissances qui doivent y de-
 » meurer fortement imprimées pour la
 » conduite de l'homme pendant le reste

» de sa vie ? Au lieu de diriger mon
 » esprit avide & qui s'élançoit par inf-
 » tinct vers les grandes choses, tu l'as
 » resserré ; tu l'as presque éteint dans la
 » froide & sèche spéculation de misé-
 » rables mots & de questions vaines qui
 » ne satisfont en rien, & qui ne peu-
 » vent m'être d'aucun usage ni dans
 » mon conseil ni dans le cours de ma
 » vie ; tu as gâté mon naturel heureux ;
 » tu as desséché mon imagination, &
 » tu allois faire de moi un sot dange-
 » reux sans le secours de la Providence
 » qui a permis que mes yeux s'ouvris-
 » sent. Il est vrai que tu ne pouvois me
 » donner ce que tu n'avois pas en toi-
 » même, & que mon pere t'avoit choisi
 » tout exprès ; mais du moins tu pou-
 » vois me mettre sur la route, & re-
 » connoissant ton insuffisance, me livrer
 » à ces bons livres que j'ai lus depuis,
 » qui forment l'esprit au raisonnement,
 » l'ame aux choses élevées, & le cœur
 » au sentiment de l'humanité. J'aurois
 » appris alors quelque chose des devoirs
 » de l'importante & redoutable fonction
 » où le ciel m'a appelé. J'aurois pu com-
 » prendre ce qu'étoit un prince à la tête
 » d'un peuple, & la chaîne qui lie le

» trône à l'état & le souverain au sujet.
 » Bien loin de là , tu as mis dans ma tête
 » que j'étois un être isolé , fort & puis-
 » sant , & que je ne dépendois que de
 » ma volonté. Ainsi tu m'as voulu infi-
 » nuer la plus grossière des erreurs & le
 » plus dangereux des mensonges. J'allois
 » me briser sur l'écueil , & en hâtant ma
 » perte , fatiguer des millions d'êtres
 » sensibles qui , au lieu de me bénir ,
 » m'eussent justement détesté. Si dans le
 » nombre de tes idées mesquines , viles
 » & fausses , une seule eût germé dans
 » ma tête , la guerre , la famine & l'é-
 » tranger dévasteroient actuellement cet
 » empire ; le sang couleroit pour favo-
 » riser une de ces sottes rêveries pour
 » laquelle ta langue disputoit avec tant
 » d'opiniâtreté. Dieu a eu pitié de moi
 » & de mon peuple ; il m'a envoyé des
 » conseillers sages , qui en me révélant
 » ma foiblesse , m'ont appris mes véri-
 » tables forces. Je dois à leurs maximes
 » simples , lumineuses & amies de l'hom-
 » me , la délivrance des stupides opinions
 » qui alloient faire de moi un fou bar-
 » bare. C'est par miracle que j'ai sauvé
 » ma raison du naufrage ; & je frémis
 » des maux dont , sans la Providence ,

» j'allois être l'exécuteur & la victime ;
 » Retire-toi donc , pauvre imbécille ;
 » va retrouver le village qui t'a vu naître ;
 » tre ; achève-y en paix cette végétation
 » que l'on honore en toi du nom
 » de vie : ma clémence qui répugne à se
 » figurer un méchant , te fait grace ;
 » bois , mange , dors ; mais loin de te
 » confier le moindre emploi de mon
 » royaume , je te défends , sous peine
 » de la vie , de vouloir enseigner quel-
 » que chose à l'enfant du dernier sujet
 » de mon empire « ,

CHAPITRE CCCCXIV.

Naissance d'un Prince.

IL étoit fix heures du matin ; *Altophile* (1) , logé sur le Port-au-bled ,

(1) Il sera peut-être curieux dans vingt-cinq ans d'opposer ce morceau (publié le 23 octobre 1781 , de la lune le 7 , sous le titre : *Le Philosophe du Port-au-bled*) aux vers de MM. Sancy , Groubert , de Groubenthall , Mayeur , Mérard de Saint-Just , Guérin , de Piis , de Limoges , Chabeaussière & Patrat , tous grands poètes , comme on fait , qui se crurent obligés en conscience de chanter l'événement. Ce fut un dé-

avoit veillé jusqu'à quatre heures ; une brusque décharge d'artillerie le réveille en sursaut ; elle tonne sur la Greve ; le canon de la Bastille lui répond ; son grabat tremble , la maison tremble , & son *Tacite* tombe de sa table éclopée. Il se leve à ce bruit ; des voix confuses percent à travers les ais mal-joints de son étroit domicile ; il ouvre sa porte , il entend des femmes sur son paillet....

Un prince est né d'hier ! Nous aurons des feux d'artifice. — Non , dit une autre , on mariera six cents filles. — Descendons , disoit la troisième , on va répandre du vin dans la place , & faire

bordement de rimes. Tous les journaux de l'univers en regorgent.

Le Journal de Paris dédaigna ce morceau en prose ; ce qui fit dire à l'auteur dans son avertissement : *C'est un tort irréparable que m'ont fait les rédacteurs de cette feuille quotidienne , car ils m'ont ravi la gloire d'être lu dans les cafés de la capitale , où se forme & s'étend la renommée de mes heureux rivaux , qui seront pensionnés peut-être tandis que je ne serai ni lu ni connu. Qui à ma place n'auroit pas un peu de mauvaise humeur contre les inflexibles auteurs du Journal de Paris , qui ont pris à tâche de rejeter mes productions , & de me fermer ainsi la carrière à l'immortalité ? J'en appelle au public ; car je vois que je ne pourrai jamais obtenir trois lignes dans cet ingrat Journal de Paris qu'à l'article enterremens , moi qui étois si jaloux de figurer entre la hauteur de la rivière & le prix du foin & de l'avoine.*

sauter sur nos têtes des cervelas, & des petits pains. — La plus jeune disoit, On dansera ce soir en place de Greve. — La cinquieme, Est-ce qu'il n'y aura pas une amnistie, pour que je revoie mon frere le déserteur, qui est un si bel homme ? — Est-ce qu'on ne délivrera pas tous les prisonniers pour dettes ? disoit la dernière.

L'idée des fusées volantes, de la bombe grossiere, des violons aigres perchés sur des treteaux, des illuminations, le tintamarre des cloches; voilà ce qui occasionoit leur joie déordonnée. Tout à coup entre une nouvelle comere, les poings sur les hanches, & qui crie : *Je l'ai vu, je l'ai vu.* — Tu l'as vu ? — *Oui.* — Eh bien ? — *Il pleure, l'enfant royal ! il pleure ! . . .* Il pleure ! (reprit tout bas le philosophe), & rentrant à ces mots dans sa chambre, prenant une plume, il écrivit sur sa table vermoulue, & son *Tacite* à ses pieds, qu'il ne releva pas :

Il pleure, l'enfant royal ! Oui, pleure ! un jour tu seras roi Pleure ! tu hériteras d'une grande puissance & d'un plus grand fardeau. Tu seras le maître d'un vaste empire, & le plus assujetti

à de misérables usages. Pleure ! le monde aura les yeux ouverts sur toi & sur tes actions , & l'on te demandera le *possible* & l'*impossible* : chacun de tes sujets voudra tout obtenir de toi, comme si tu étois un dieu. Tu feras inquiet de tout ce qui se passera dans ton royaume , & hors de ton royaume. Tu feras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des pays lointains ; & si l'insouciance te faisoit dans ce poste élevé , point de plus grand coupable que toi.

Pleure ! celui qui aura le plus de peine à découvrir la vérité , c'est toi ; & il te faudra des efforts surnaturels , pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la vérité dans le cœur ; mais l'aspect de ton trône & de ta puissance la repoussera. La vérité expirera sur les lèvres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Personne ne te la dira ; c'est à toi à la chercher : pleure !

On t'a déjà porté la décoration de la bravoure militaire , lorsque tu prends le teton de ta nourrice , & tu as sur tes langes , à côté de ton hochet , cette croix que le vieux guerrier couvert de

cicatrices ambitionne & n'a pas encore obtenue. Passe pour le *cordons-bleu*, c'est la livrée du palais ; mais puisque tes mains enfantines , quand ta bouche suce encore le lait , touchent à cet ornement de la valeur , que le soldat achete de son sang , songe que tu dois le commander un jour : oui , tu feras le chef des armées : pleure !

Tu auras à combattre le charme des jouissances les plus vives & les plus multipliées. On préviendra tes desirs , tu boiras dans la pleine coupe des voluptés : pleure ! Que te restera-t-il dans l'âge avancé ? De tous les plaisirs , le plus grand est de veiller à la félicité des humains ; mais , ce plaisir , te l'enseignera-t-on ?

Tu auras des trésors pour tes armées , pour tes flottes , pour tes fortifications ; l'emploi de ces trésors sera légitime ; mais tu auras des trésors superflus pour ta maison. Pleure ! ici une veuve apporte son denier , là un ouvrier vient avec le salaire de sa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné , & avec l'autre il achete un pain grossier pour sa femme & ses enfans.

Dans la campagne , le pauvre culti-

vateur vend son lit pour éloigner le collecteur sévère qui ne fait grace de rien , & qui n'ose point en faire. L'hiver viendra , & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela fera partie de tes millions : pleure !

On te dira que ces images sont fausses & outrées , & ce sera le premier mensonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur ; & cette erreur deviendra immense , pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui par finesse ont adopté une louange grossière. Quand tu feras ce que le fils de ton esclave fait dix fois par jour aussi bien que toi , ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes passions , ils diront , *tu fais bien*. Si tu prodigues le sang de tes sujets comme les eaux des fleuves , ils diront , *tu fais bien*. Si tu aggraves le poids des impôts , si tu affermes l'air , ils diront d'une voix intéressée , *tu fais bien*. Si tu te venges cruellement , toi si puissant , ils diront encore , *tu fais bien*. Eh , ne l'ont-ils pas dit , quand Alexandre dans l'ivresse porta le poignard dans le sein de son ami !

Les faiseurs de vers & les panégy-

ristes d'académie vont te saisir au berceau , & ne te lâcheront qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu* , ou du moins un *demi-dieu*. Ils te suffoqueront de leur encens vénal ; mais après viendra l'histoire avec son burin immortel & profond : songes-y !

L'histoire ! Veux-tu ne la point craindre , ou plutôt la chérir ? Veux-tu contempler sans effroi sa physionomie majestueuse & sévère ? Sois homme quand tu feras roi ; aspire avant tout au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de ses plaisirs , de la vérité , de l'amour , sur-tout de l'amitié plus douce encore ; fors quelquefois de ton cachot d'or , si tes esclaves te le permettent ; franchis le seuil où ils t'enchaînent , & viens goûter quelques-unes de nos jouissances : mais oseras-tu forcer la barrière où ta propre garde semble circonscrivre éternellement tes pas ? Pleure !

Si ma franchise te déplaît un jour , alors je ne ferai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes , pour le mal que tu peux leur épargner , pour la grande puissance que tu peux diriger en faveur de la

partie souffrante de l'humanité; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des monarques absolus comme toi.

Comme je ne crois pas que la Providence qui a organisé l'aile du mouche-ron, ait abandonné au hasard la constitution des états, je te crois sous l'œil de la Providence. Je l'implore pour qu'elle te rende juste.... Mais, quel mot ai-je prononcé ! Oui, juste. Tu ne dois pas être bon, sois juste. Tu dois savoir punir, pour ne pas être complice des désordres. Oui, pleure, enfant royal, pleure ! il faudra que tu punisses.

Et moi, sous mes tuiles entr'ouvertes, je remercie l'Etre suprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a imposé. Je n'ai à combattre que la pauvreté; & toi, tu auras à combattre l'adulation, le mensonge, l'orgueil, ta propre grandeur ! Quand je t'aurai payé le tribut, tu me devras le repos.

Pour que ton élévation ne soit pas dangereuse à toi-même ni aux autres, songe dans tout ce que tu signeras, (& que de papiers ne te fera-t-on pas signer !) songe à la nécessité que tout ce qui respire soit nourri; car telle est la loi pri-

mitive , la loi antérieure à toute convention humaine. Si la misere étoit le partage d'une grande portion de ton peuple , ton diademe feroit déshonoré , & ton nom inglorieux périroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

Le premier qui a dit en politique , *la nécessité est mere de l'industrie* , a créé un adage pour un tyran. L'industrie ne sera jamais la fille de la nécessité. La misere abat , énerve ou désespere , pousse au crime ; & tous ceux qui désolent la société , sont plutôt mus par le besoin extrême , que par la soif des richesses. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits : fâche multiplier les subsistances , & laisse à chacun son industrie , sans la vendre ni la grever. C'est l'intérêt des riches ; car quand ils s'obstinent à tout concentrer dans leurs mains avides , à les fermer impitoyablement ; le pauvre , poussé à bout , finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire ; si tu fais trembler réellement les petits oppresseurs qui sous ton nom fouleroient la liberté , un cri unanime bénira ton autorité , & la rendra plus puissante &c.

plus sacrée. Mais si, par erreur ou par foiblesse, tu ne régnois que sur des courtisans qui régneraient sous toi... oh ! quelle domination, plus formidable que le despotisme même ! Pleure.

Que l'éternel Moteur des destinées humaines te prête de ses lumières & de sa force. Tu es né dans une heureuse époque : bénis le siècle ! Le siècle travaille pour toi, le siècle s'éclaire de jour en jour, le siècle te prépare, t'amasse des idées neuves & saines. *Frédéric* & *Catherine* te montrent la hauteur de leur génie, tu n'auras guère qu'à savoir lire ; mais voudras-tu lire ? Lis, je t'en conjure ; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime, sous un ciel moins heureux que le tien, *Catherine* & *Frédéric*.

Quel trésor pour ta puissance que ces lignes muettes que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire ! Elle est connue enfin. Quel que soit ton orgueil, ces lignes ne le blesseront pas. Ce n'est plus un homme qui te parlera, c'est un livre ; aurois-tu peur d'un livre ? S'il te touche, tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux ; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité, &c...

ah ! ne tremble point un jour d'ouvrir un livre ! Par cette voie tranquille & respectueuse, la vérité, dont le son direct auroit effarouché ton oreille superbe, pénétrera ton ame à loisir ; & comme il te sera aisé de jeter là cet écrit moniteur, tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-être ; tes regards, par ce moyen simple, descendront jusqu'aux classes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais ; car ce sont les racines obscures qui nourrissent le superbe feuillage dont l'arbre se glorifie. Ton opulence sort de ces canaux secrets & vivifiants ; & pourquoi ne verrois-tu que la tige ?

Lis, quand ce ne feroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuse pas à ce contraste. Qui te parlera sans fard & à chaque instant, quand tu voudras l'écouter ? Un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper, qui vit loin de toi, qui ne t'a jamais vu, qui ne t'approchera jamais, qui est dans la tombe, ou près d'y descendre. Il t'apporte ce que ses yeux, son expérience, son entendement ont colligé ; il te l'offre gratuitement : il te donne ces vrais & libres

libres avertissemens ; dont nulle condition d'homme n'a si grand besoin que ceux-là qui soutiennent une vie publique :

Tu entendras le *oui* & le *non* dans le même instant , parce que tu feras nécessairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire ; ni de vrai , ni de faux ; qui enveloppent toutes leurs idées d'un art tellement compliqué , que l'administrateur doit rester dans une irrésolution éternelle ; & c'est ce qu'ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur subtil amour-propre. Il est important néanmoins que l'administrateur d'un vaste empire se décide , & avec fermeté ; car l'indécision est la mort de l'ordre politique & du bien général ; & plus un état a de poids , plus les balancemens obliques lui font perdre de sa majesté , de son équilibre & de sa force.

Lis & compare dans un secret examen. N'oublie pas l'histoire des républiques , qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conseillers. L'imprimerie , présent d'une main divine , t'enseignera le métier de roi , l'art de faire marcher la persuasion avant les

actes législatifs. Elle te dira des vérités fortes , & te les dira d'une voix douce. Sortis de dessous la presse , les traits les plus marqués n'auront plus de licence ; & quand même l'expression citoyenne (qui s'enflamme à notre infu) ne seroit pas toujours modérée , ferois-tu moins puissant pour entendre une fois un langage libre & républicain ? Il doit être tel pour mieux t'instruire. Tu le compareras ensuite aux phrases oratoires , où la vérité pusillanime sortant avec crainte du sanctuaire des lois , se prosterne à tes pieds , parce qu'elle se sent gênée en ta présence , & qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône.

Lis ; choisis tes amis parmi les livres ; des noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux ? Choisis parmi les projets entrepris pour le bien public , parmi les idées heureuses & nouvelles qui régénèrent les empires. La marche de l'esprit humain est empreinte sur le globe ; les étincelles jaillissent sur des points jadis obscurs ; ton royaume est inondé de lumières utiles ; elles veulent monter jusqu'à ton trône : appellerois-tu la nuit ? Il n'est plus temps , tu y perdrois. Sans nos lumières que pour-

fois-tu , & fans ton pouvoir que feroient nos pensées les plus sublimes ? Des rêves.

Lis ; commence une glorieuse affociation : nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels , ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet , t'ont servi avant ta naissance , t'ont aplani la route des grandes & nécessaires opérations. Ne sois point ingrat envers les travaux accumulés des génies bienfaiteurs ; promets au siecle de lire , & le siecle te donnera une législation généreuse & toute formée. Ecrie-toi : Venez à moi , amis éclairés de l'humanité ! & fans te voir nous te parlerons , & fans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguste vérité. Elle entrera chez toi , seule , fans escorte , fans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordon ; elle sera invisible & désintéressée , & tu idolâtreras ses charmes purs , dès que tu l'auras connue.

On a dit à tes ancêtres (& ils l'ont cru) que la science de la politique étoit une science abstraite & particuliere , cultivée & connue seulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes , les plus in-

troiables, se font-elles multipliées dans l'œuvre de ces magnifiques penseurs exclusivement éclairés ? Pourquoi ont-ils déployé constamment des efforts immenses & extraordinaires, pour aboutir à zéro ? C'est que, loin des livres, ces hommes présomptueux ont eu des vues partielles, des préjugés d'enfans, des systèmes mesquins & des commis inspireurs plus dangereux encore.

On te dira la même chose, on t'abusera. Les livres, les livres ! voilà les vrais précepteurs ; l'instruction publique, voilà ton conseil ; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout est percé à jour ; on a tout vu, tout pesé, tout calculé. De la correspondance dans toutes les parties, un ressort unique, une force d'unité & du bon sens ; voilà ce qui l'emportera avantageusement sur la vieille routine, les ruses, les formules, les chimères diplomatiques & les dogmes ridicules de cabinet.

Puissent mes yeux te voir dans l'adolescence, lorsque tes cheveux tomberont en boucles flottantes sur tes épaules, errer dans tes bosquets avec *Plutarque*, *Rousseau* & *Raynal* ! Et puisse le suprême Modérateur des empires

veiller sur tes jours , te les accorder doux & actifs , c'est-à-dire , remplis par le travail consolateur qui élève & fortifie l'ame , & donne à la vie une conséquence qui la fait aimer ! Qui fait remplir les heures , a trouvé la route des vertus. Puisses-tu goûter enfin la pure félicité qui sera due à ton zèle pour la grande prospérité d'un peuple qui mérite le bonheur !

Et tandis que le philosophe écrivoit , la populace dans une joie effrénée crioit , buvoit , hurloit , battoit le pavé sous une lourde cadence , se précipitoit autour des roues d'un carrosse , le visage crotté & sanglant , pour ramasser quelques piéces de monnoie ; le tocsin sonnoit , les versificateurs rimailloient , les vouîtes des temples retentissoient de cantiques salariés ; tous les habitans de la ville ne voyoient que les fêtes & les distributions , largesses passagères du trône. Pour lui , entre le canon de la Greve & celui de la Bastille , il jetoit un coup-d'œil dans l'avenir , & regardant son *Tacite* , il traçoit ces lignes qui ne ressembleront pas à celles des poëtes , & qui les accuseront devant la postérité (1).

(1) Cet article devoit précéder l'article *Instituteur*.

CHAPITRE CCCCXV.

Latiniste.

AUJOURD'HUI le petit bourgeois (qui ne fait pas lire) veut faire absolument de son fils un *latiniste*. Il dit d'un air capable à tous ses voisins auxquels il communique son sot projet : *Oh ! le latin conduit à tout ; mon fils saura le latin.*

C'est un très-grand mal. L'enfant va au college , où il n'apprend rien : sorti du college c'est un fainéant qui dédaigne tout travail manuel , qui se croit plus savant que toute sa famille , & méprise l'état de son pere. On l'entend décider sur tout.

Cependant il faut qu'il vive ; quel état va-t-on lui faire prendre ? à quoi est-il propre ? Son pere n'a point de fortune ; on le lance dans l'étude poudreuse d'un procureur ou d'un notaire , & puis voilà mon jeune homme qui postule une place de clerc , de commis , d'homme d'affaires : le plus souvent il ne l'obtient pas, *Oh ! le latin conduit à tout,*

Au bout de douze ans , le pauvre pere est détrompé , il ne fait plus que faire de son fils ; il lui reste à charge à la maison ; le latiniste ne fait plus se servir de ses bras , il est trop tard pour embrasser un métier , puis ce docteur qui fait quatre phrases de Cicéron croiroit déroger. Inutile à lui-même & aux autres , il va par-tout sollicitant de l'emploi. Il ne connoît ni le monde ni les anciens. Il a fait des thèmes & des versions sous la dictée de quelques pédans qui font leur classe machinalement , & qui s'intéressent fort peu à leurs disciples , parce qu'ils sont toujours payés , soit que les écoliers apprennent , soit qu'ils n'apprennent pas.

Le gouvernement devrait interdire au plutôt ces *colleges de plein exercice* , où il n'y a réellement que l'apparence de l'éducation ; elle semble gratuite ; elle pompe les plus précieuses années de la jeunesse. Les petits bourgeois qui n'ont rien à payer précipitent en foule leurs enfans dans ces classes stériles , pour les retrouver au bout de dix ans plus fots , plus gauches & plus neufs que s'ils avoient été élevés chez un paysan , qui du moins leur auroit donné l'éducation

physique & la connoissance du potager.

N'est-il pas ridicule & déplorable de voir des boutiquiers, des artisans, des domestiques même, vouloir élever leurs enfans ainsi que font les premiers citoyens, se repaître d'une profession imaginaire pour leurs descendans, & répéter imbécillement d'après le régent de sixieme : *Oh ! le latin conduit à tout.*

Les colleges de plein exercice, indistinctement ouverts à tout le monde, ne font que verser sur le pavé de Paris une multitude d'inutiles sujets qui, avec une éducation ébauchée, vont corrompre tous les états où ils se glissent. Ce fléau s'étend & se propage, & menace la société d'un déluge de fainéans & d'oisifs. Je le répète avec entière & pleine connoissance de cause, il seroit temps de fermer ces colleges, si le gouvernement ne veut pas que la prochaine génération des Parisiens ne soit composée que de parleurs, de libertins, de demi-docteurs, & de toute cette race qui va achever de ruiner la fortune paternelle en vaguant toute l'année dans les spectacles, dans les cafés & dans les mauvais lieux. Interrogez cette troupe vagabonde : elle sort des colleges.

Il faudroit qu'il fût enjoint au petit bourgeois de donner un métier à ses enfans, au lieu de les envoyer sur les bancs de ces classes où tous ces vils régens volent au roi son argent, & à la jeunesse le temps le plus propre à apprendre des choses utiles.

Je n'ai point fait, je le déclare, de chapitre plus important que celui-ci ; & tous les gens sensés & instruits en feront le commentaire. Plus d'un pere en le lisant, dira en gémissant : *Il a raison , mon fils a perdu son temps & ses mœurs , parce que j'ai voulu qu'il étudiât au college.* La gangrene augmente dans la petite bourgeoisie ; le mal presse, & il est temps que l'on y porte remede sérieusement.

Les études qui regardent les langues anciennes & les belles-lettres, conviennent peut-être à quelques esprits privilégiés , qui dans la suite en tireront quelques fruits ; mais il n'y a aucun avantage pour l'état ni pour les disciples , à enseigner indistinctement à tous ceux qui se présentent, *l'Énéide de Virgile & les Décades de Tite-Live.*

L'université de Paris, qui au lieu de sortir de la fange de ses honteux pré-

jugés , s'y enfonce chaque jour davantage , n'a-t-elle pas délibéré dernièrement qu'il falloit enseigner par-dessus le marché à un petit écolier de fixieme *la syntaxe grecque* , pour le disposer à la lecture d'*Hoinere* ? Un pauvre enfant revient à la maison avec les livres de Tacite & les plaidoyers de *Démosthenes* ; & il les dépose sur le comptoir graisseux de son pere l'*épicier-droguiste* , ou sur le poêle du *portier* d'un hôtel,

CHAPITRE CCCCXVI.

Francs-Bourgeois.

ESPECE de pauvres honteux , toujours endimanchés & complètement vêtus de noir , coiffés d'une grosse perruque très-poudrée. Ils vous accostent dans les églises & aux promenades , & vous content à voix basse leur prétendue misere. Ils ont le don des larmes & l'art de la persuasion. Plusieurs se contentent de soupirer avec un geste suppliant , & ce geste muet & expressif vous touche plus que toutes les paroles. Si vous les refusez , ils n'insistent pas & vous quittent avec

un véritable signe de douleur ; vous êtes ému malgré vous ; vous revenez sur leurs pas & leur donnez quelque chose.

Tandis qu'ils jouent leur rôle silencieux , leurs femmes ou leurs maîtresses , mises en demi-dévotes ou en plaideuses , s'introduisent dans les maisons avec des lettres particulières , qui commencent par faire l'éloge du cœur compatissant de la maîtresse du logis. A l'aide de quelques circonstances dont elles sont bien instruites , elles demandent quelques secours pour alléger la situation déplorable où elles se trouvent. Le plus souvent elles ne parlent pas pour elles-mêmes , elles parlent en faveur d'une femme en couche , d'un prisonnier , d'une veuve , d'un orphelin. Le fil de leur histoire est tissé de manière que vous écoutez avec intérêt jusqu'au bout , & que vous déliez les cordons de votre bourse.

Un de leurs stratagèmes est de lâcher par la ville un de leur marmot qui paroît perdu & qui crie la faim ; la mère éloignée le suit de l'œil ; une bonne ame recueille l'enfant , & le soir arrive la mère éplorée , qui joue , comme la *Dumefnil* , une scène attendrissante. Elle

s'accuse , dans son prétendu désespoir & en se frappant la poitrine , d'avoir voulu abandonner son enfant ; mais la nature plus forte , lui a ordonné de voler sur ses traces & de le reprendre , dût-il partager encore sa profonde misère & expirer de besoin entre ses bras.

La famille attendrie soulage de son mieux la mère & l'enfant. Jusqu'à de faux abbés se mêlent de ce métier , dont les ruses enlèvent aux bons pauvres ce que l'humanité leur avoit réservé.

Il est de ces francs-bourgeois qui depuis vingt ans ne subsistent que par le rôle journalier d'indigent ; & ils s'en acquittent de manière à tromper les yeux les plus clair-voyans.

Il est donc assez difficile de distinguer un véritable pauvre honteux , de ces francs-bourgeois , qui sont très-dangereux en ce qu'ils détournent à leur profit les sources de la charité , trop peu abondantes pour qu'elles puissent s'égarer sans causer un dommage considérable à la portion de l'humanité qui souffre réellement.

Il faut donc que l'homme charitable sache encore à Paris à qui il adresse son aumône , afin de ne point répandre sur

Un comédien ce qu'il destinoit à l'infortune toujours timide , cachée & étrangere à toute espece de rôle.

CHAPITRE CCCCXVII

Le nouvel Enrôlé.

ON a remarqué qu'il s'enrôloit beaucoup de jeunes gens le jour que le roi faisoit sa revue. Le spectacle des évolutions militaires , le tambour qui bat , les casques , les drapeaux séduisent la jeunesse , & l'ouvrier obscur , ennuyé d'un travail sédentaire & journalier , brûle de quitter l'atelier pour aller figurer dans ces bataillons bleus qui passent sous les regards du roi.

Il va signer son nom dans un cabaret de Neuilly , & le voilà adjoint aux héros qui vont cueillir les lauriers des batailles. L'artisan a vu tant de soldats rassemblés dans la plaine , qu'il n'a pu ce jour-là dompter l'envie d'en aller augmenter le nombre.

Si le roi ne faisoit pas la revue tous les ans avec ce grand appareil , il perdrait à coup sûr beaucoup de soldats.

Quand cet ouvrier s'est donc vendu dix écus vers la plaine des Sablons , & qu'il a fait enfin ce jour-là un bon repas , le recruteur lui dit le lendemain : Mon cher ami , j'attendois la *voiture du régiment* , elle ne vient pas , je ne fais pour-quoi ; mais il fait beau , marchons à pied , nous gagnerons de l'appétit.

Il ne s'agit en effet que de faire cent trente lieues à pied. A la première journée , le recruteur dit au pauvre fantassin harassé : Nous entrerions bien dans cette auberge , mais comment coucher dans des lits où tout le monde a couché ? entrons chez ce bourgeois , il nous donnera de la paille fraîche. Le roi lui a recommandé de nous bien traiter ; s'il ne nous traitoit pas bien , le ministre le sauroit & en informeroit le roi.

On entre dans la maison nue , & l'éloquent recruteur ajoute : Mes amis , le roi vous fait servir de la chair crue , parce que chacun suivra son goût ; l'un l'aime rôtie , l'autre bouillie , celui-ci plus cuite ; faites rôtir votre viande. Voici un pot de vin nouveau ; c'est assez pour vous rafraîchir ; le vin nouveau d'ailleurs vaut bien le vieux.

Arrivé au régiment , on lui dit le len-

demain : Mon ami , vous avez parcouru hier la ville , quand vous vous promenez encore demain , vous verriez toujours la même chose , autant vaut vous amuser autrement ; allez vous mettre à la muraille. On le fait tenir droit comme un piquet ; on le redresse , on lui abat les épaules & on lui dit : Vous en aurez meilleure grace devant les dames.

La charlatanerie du recruteur est non seulement autorisée , mais encore récompensée. Et ce même homme qui pour la première fois touche une épée , quand il aura été plongé dans *l'esprit de corps* , n'en deviendra pas moins un brave soldat , capable des actions les plus héroïques. Qu'est-ce que *l'esprit de corps* , qui métamorphose un doreur sur cuivre , un marmiton de cuisine en zélés défenseurs de leur patrie , qui à six mois de là leur fera planter la baïonnette dans la muraille pour , au défaut d'échelle , escaler ainsi une haute forteresse ? *L'esprit de corps* ? C'est ce qu'on voit , ce qu'on sent , ce qu'il est presque impossible de définir , ce que produit enfin le nom du régiment , où personne ne recule quand il a bu une fois à *la santé du roi* dans un cabaret de Neuilly , le jour d'une revue.

CHAPITRE CCCCXVIII.

Promenades publiques.

LES Parisiens ne se promènent point ; ils courent , ils se précipitent.

Le plus beau jardin se trouve désert à telle heure , à tel jour , parce qu'il est d'usage ce jour-là de faire foule ailleurs. On ne voit pas la raison de cette préférence exclusive ; mais cette convention tacite s'observe exactement.

Dans l'allée choisie où reflue la multitude , on s'y embarrasse , on s'y heurte , on s'y coudoie , & les flots n'y sont pas moins agités que ceux des spectacles.

Tantôt la poignée d'une épée s'engage dans les plis d'un falbala dont elle arrache un lambeau. Tantôt le bout du fourreau s'arrête dans une garniture de *points* & déchire une vingtaine de mailles. Les boutons des habits emportent les fils délicats de la blonde des mantelets , & l'on n'est occupé qu'à faire une profonde inclination aux femmes dont le pied presse involontairement la robe.

Là les douairières ont le tic de faire
l'enfant ,

l'enfant ; & les filles de douze ans affectent l'air de l'âge mûr & réfléchi ; de sorte qu'à Paris l'aimable adolescence n'est pas plus de mise dans la société que sur le théâtre.

Point de visage féminin qui ne s'étudie à dissimuler sa date. Que de soins secrets pour dérober les rides naissantes ! Mais le grasseyement d'une prononciation débile ne sert pas à déguiser les années.

Les filles entretenues ont pris le parti de se mettre très-décemment ; & si elles continuent , il faudra les connoître pour ne point se tromper , & pour les distinguer d'une honnête bourgeoise.

On s'apperçoit dans toutes ces promenades , que les femmes ont grand besoin de voir & d'être vues.

L'œil fait à lui seul presque toute la physionomie. Point de visages gracieux , quelque réguliers qu'ils puissent être , sans l'expression du regard. On rencontre de ces fronts polis & colorés qui sont des figures fort insipides , faute de l'œil qui n'exprime pas quelques qualités de l'esprit. L'œil doit être transparent comme le diamant. Une certaine langue douce le rend bien plus beau que

ne fait la vivacité. L'œil ne doit prendre aucune forme géométrique. Les yeux ronds ou absolument oblongs, ou saillans ont peu d'agrément. Comme c'est l'ame qui fait le regard & que les belles ames sont en petit nombre, les beaux yeux sont assez rares. Il y a le feu de la jeunesse qui, à un certain âge, leur prête du brillant; mais l'on reconnoît que ce sont des yeux passionnés, & non des yeux qui aient l'expression du sentiment.

Lorsque les plumes flottoient sur les têtes de nos belles, c'étoit un coup-d'œil fort agréable que de contempler du haut de la terrasse des Tuileries tous ces panaches mobiles & ondoyans, qui brilloient parmi les flots de promeneurs.

Il n'est pas difficile d'y deviner les états. Ici un gros procureur foule pesamment la terre & brise la chaise sur laquelle il s'affie; un abbé légèrement penché sourit à propos, & sa face joyeuse & chérie annonce qu'il vit dans une molle & profonde indolence à l'appui d'un riche bénéfice. Une douairiere immobile paroît insensible à tout ce qui se passe autour d'elle. Ici l'on voit des visages étourdis; là des fronts soucieux.

L'un vient pour se reposer , l'autre pour se distraire d'un sombre désespoir.

On s'entasse quelquefois dans la partie la plus désagréable du jardin , & là les groupes tumultueux qui vous piétinent sans miséricorde obligent le convalescent & le goutteux à se réfugier dans des allées écartées & solitaires.

Depuis peu , des filles publiques & bien vêtues se rangent en plein jour sur des chaises au coin d'un arbre , & de là raccrochent les passans , non avec le bras , mais avec un regard qui vous fait baisser la vue. Elles attendent vers le midi que quelqu'un leur offre à dîner. Rarement manquent-elles leur coup ; il y a toujours quelques officiers en semestre , quelques libertins désœuvrés qui s'en emparent : elles se rallient entr'elles & se prêtent la main pour embaucher les dupes & les imprudens , & former ce qu'on appelle *parties quarrées*.

Cette impudence si visible qu'éclaire encore l'œil du soleil , au milieu d'un jardin où l'honnête bourgeoisie est obligée de détourner les regards ; ce mépris non voilé des bienséances est ce qui révolte le plus le partisan de la décence publique.

Il devroit être enjoint à ces créatures d'attendre du moins l'ombre & les ténèbres, comme elles faisoient ci-devant, afin que le désordre n'eût point ce front scandaleux qui déshonore un jardin royal, & qui force la mere de famille à sortir précipitamment de cette allée & à n'oser aller s'asseoir sur tel banc. La jeune fille à ses côtés, qui tient l'aiguille toute la semaine, n'ose lever les yeux ; elle n'apperçoit que la chaussure de l'altière courtisane, & cette chaussure suffit pour lui inspirer des envies qu'elle n'avoit pas. Où est donc la récompense de la vertu, se dit-elle à elle-même ?

CHAPITRE CCCCXIX.

Hauteur des panaches.

IL n'y a pas long-temps que les hautes coiffures, les plumes, panaches, &c. étoient sur toutes les têtes de femmes. Et au spectacle, une rangée de femmes, placées à l'orchestre, bouchoit la vue à tout un parterre ; la même chose à l'amphithéâtre & dans les loges. C'étoit un

vrai désespoir pour les spectateurs : on murmuroit tout haut ; mais les femmes en rioient , & la politesse parisienne se contentoit de gronder , mais n'alloit point au-delà.

Il n'y eut qu'un seul homme , Suisse de nation & fort impatienté , qui , tirant une longue paire de ciseaux , fit mine dans une loge de vouloir couper l'excédant qui l'empêchoit de voir ; alors pour s'y soustraire , la dame fut obligée de se mettre derrière & de laisser passer à sa place l'homme qui y consentit très-bien. Ce n'est donc plus le temps où le parterre crioit *Place aux dames* , & où l'on ne pouvoit être sûr d'avoir une place au spectacle tant qu'il pouvoit y arriver une femme , fût-elle douairière ou borgne.

Autrefois l'on ne pouvoit voir ; aujourd'hui l'on ne sauroit entendre ; le caquet de ces mêmes femmes à panache ne discontinue pas pendant toute la pièce. On entend sortir des petites loges des voix bruyantes , des éclats de rire ; c'est un babil qui oblige celui qui veut entendre d'aller ailleurs ; on en fait la remarque tout haut ; les causeuses l'entendent très-bien ; elles se taisent &

puis recommencent de plus belle trois minutes après. Elles sentent que la colère des hommes se bornera à quelque réflexion maligne & qui tournera même à leur avantage ; car pendant la petite diatribe on les considère , & le grondeur désarmé finit par rire le premier de son accès de mauvaise humeur. Oh ! les femmes à Paris ne redoutent dans aucune circonstance le courroux des hommes.

CHAPITRE CCCCXX.

Déménagemens.

LES déménagemens ordinaires ont quatre termes : vous voyez tous les trois mois , depuis le 8 jusqu'au 20 , des charrettes surchargées de meubles qui circulent pesamment dans tous les quartiers. Ce sont des mutations éternelles ; tel fauteuil délabré , décelant son ancien service , va du faubourg Saint-Germain au faubourg Saint-Antoine. On le promène ainsi depuis dix années qu'il suit son maître errant ; & il faut que toute la ville , bon gré mal gré , voie

la chaise percée qui voyage. La duchesse qui passe n'en est pas exempte.

Il y a des gens qui déménagent aussi fréquemment que les *filles de joie*, parce que faisant de nouvelles connoissances, ils transportent autant de fois leur mobilier dans le voisinage qui leur convient. L'un fuit un désagrément de location, & tombe dans un autre pire encore qu'il ne soupçonnoit pas. Tel garçon, dans l'espace de quatre années, a déménagé quinze fois, & ne se trouve pas bien encore, il faut le suivre à la piste; il a sauté de rue en rue, ainsi que fait l'oiseau sur les branches de l'arbre.

On n'entend que plaintes réciproques entre le principal locataire & les sous-locataires. C'est une sous-division qu'il est difficile quelquefois en justice de débrouiller. Le même palier a jusqu'à quatre locataires différens, qui tiennent des baux les uns des autres.

En donnant congé six semaines d'avance, le propriétaire ou le principal locataire a le droit de vous faire vider le plancher. Le terme le plus dur & le plus désagréable pour ces mutations est celui de Noël.

Déménager le 8 ou le 15 janvier.

N iv

transporter ses meubles parmi les brouillards , la neige & les glaces , dans l'espace d'un jour très-court , c'est une rude pénitence imposée aux locataires. Malade ou moribond il faut néanmoins décamper avec son lit ; le propriétaire auroit le pouvoir de mettre tous vos meubles sur le carreau.

Ne pourroit-on pas interdire ce *terme de Noël* , à cause de la rigueur de la saison , & rendre une ordonnance de police , qui remettroit tous les déménagemens forcés au printemps ? Les rues de Paris seroient moins embarrassées dans ce mois d'allées , de venues , de visites , & l'on ne verroit pas les meubles ambulans du petit peuple couverts de neige & auxquels il faudra plus de six semaines pour perdre leur malfaisante humidité.

Le petit peuple est plus pauvre le 8 janvier que dans tout autre temps de l'année , & c'est à cette époque que les hôpitaux se remplissent.

Un pauvre manoeuvre s'est enrichi singulièrement il y a quelques années. Passant par une rue , une vieille femme l'arrête , le fait monter à un quatrième étage , & lui ordonne de sceller dans le mur un pot de grès assez pesant. Dix-

huit mois après , passant dans la même rue , il apperçut un de ces écriteaux branlans , qui pendent à presque toutes les boutiques : *Chambre à louer présentement*. Il entra dans la maison & demanda quelle chambre étoit vacante. Celle du quatrieme , lui répondit-on ; une pauvre femme qui l'occupoit *s'est laissée mourir* (1°) il y a trois ou quatre jours. On a vendu son lit pour l'enterrer. Le manoeuvre dit : Cette chambre me conviendra , & il donna des arrhes , y transporta quelques meubles , & là tout à son aise il détacha de la muraille le pot de grès où la femme avare avoit entassé son or.

Moralistes , jurisconsultes , philosophes , la succession étoit-elle légitime ? répondez. Je fais bien que vous allez tous dire sur le papier , *non* ; & vous ferez tous bien de le dire.

Mais pourquoi n'y a-t-il pas une loi qui dans un cas pareil adjugeroit à l'homme integre une portion de la somme qu'il auroit rendue , pouvant la détourner entièrement à son profit & à l'insu de tout

° (1) Expression populaire , fort usitée à Paris.

le monde ? La loi n'accordant rien , j'ai peur que tous les maçons présens & futurs ne s'emparent du tout.

CHAPITRE CCCCXXI.

Courses de Chevaux.

Nous les avons copiés des Anglois ; c'est la bête qui remporte le prix : on fait jeûner le jockey qui doit conduire , afin qu'il pese moins. Les paris s'ouvrent & il se perd beaucoup d'argent.

C'étoit aussi la manie des Grecs : ce peuple attacha à la vitesse des chevaux un honneur qui rendoit leur maître célèbre. Qu'on eût couronné celui qui conduisoit le char , il avoit montré une certaine fermeté & de l'adresse ; mais le vainqueur parmi nous , n'est-il pas un peu ridicule lorsqu'il se vante d'avoir su acheter une cavale plus légère que celle de son adversaire ?

Euripide autrefois se moqua complètement de ce singulier vainqueur , dans une ode même à sa louange. Il lui dit en propres termes : *O fils de Clinias* ,

la plus belle des victoires est celle dont les dieux n'ont favorisé que vous ; on vous a vu remporter les trois premiers prix , être proclamé vainqueur au milieu des applaudissemens , sans avoir pris la moindre peine.

Sans avoir pris la moindre peine ! Qui se feroit attendu à une pareille chute ?

Il est dommage que nous ne soyions pas originaux dans ce ridicule que nous avons adopté ; mais aussi nous avons voulu placer une gloire d'éclat dans le mérite de nos jockeys :

On ne parle donc plus que *du cheval barbe , du petit duc* ; & le goût des chevaux qui courent a succédé à l'esprit de la chevalerie entièrement éteint. On se transporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués, qui passent comme un trait, tout couverts de sueur au bout de six minutes ; & nous mettons ensuite dans les discussions qui résultent de ces courses, un air de profondeur & une importance qui ont quelque chose de burlesque.

Cette singerie de nos voisins n'a pas rétabli comme chez eux , ainsi qu'on l'eût d'abord imaginé , la perfection des races ; c'est que l'on n'a permis ces jeux olym-

piques qu'aux princes & aux grands seigneurs. Ils eussent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés.

On a fait une petite comédie , dont le sujet est une femme qu'on dispute & qu'on gagne à la course , & ce sujet n'a point paru sortir des bornes de la vraisemblance. Un interlocuteur, homme *d'un très-bon ton* , y dit : *Veux-tu recourir la comtesse ?* Et comme telle est la maniere de ces hommes qu'on connoît , cela a paru délicieux , unique.

CHAPITRE CCCCXXII.

Rats.

LA quantité de rats qui sont dans Paris, (je ne parle pas de ceux qui logent dans les cervelles) surpasse l'imagination. Cachés pendant l'hiver le long des quais dans des piles de bois , ils descendent en été au bord de la rivière : là ils sont d'une grosseur démesurée. Des peuplades entières vivent dans ces souterrains & y forment des excavations remarquables ; ils entrent dans les caves quand la rivière hausse , & y rongent tout ce

qu'ils trouvent. Aussi dans ces quartiers voisins de l'eau faut-il une armée de chats pour combattre cette armée de rats. Ceux-ci sont d'une telle stature, qu'ils ne tremblent plus devant le plus fier rominagrobis, & le combat se livre à forces presque égales.

Les servantes sont obligées d'accumuler les ratieres, & de redoubler de soins pour dérober la provision de chandelles & les alimens à la dent vorace de ces animaux : ils pullulent au point que plusieurs maisons en sont incommodées, & de maniere à redouter le sort de l'ancienne Egypte.

En vain un grand homme se promene dans les rues avec une longue perche garnie de rats morts que le poison a gonflés ; le remede est pire que le mal. L'arsenic ou la *mort-aux-rats* indiscretement répandus dans des caves presque banales , occasionne trop d'accidens pour qu'on n'en revienne pas à l'animal hypocrite dont *Montcrif* fut l'*historiographe*. Aussi tandis que le bas des maisons est habité par une espece rongeante , les toits regorgent de chats & de chattes , qui par leurs miaulemens interrompent votre sommeil. Quelquefois dans le jour,

au milieu de leurs ébats amoureux, ils tombent dans les cours, & vous recevez sur le dos un matou vaincu que son fort & heureux rival a précipité d'une gouttière.

L'histoire des *chats perdus* est infiniment intéressante. Dans plusieurs maisons on rappelle les déserteurs, & il feroit contre le droit des gens de les retenir par force ou par ruse ; il est défendu même de les amadouër. On affiche de tous temps les *chiens perdus* ; une dévote a donné l'exemple d'afficher son *chat perdu*, lequel avoit au cou un ruban couleur de rose, & l'on voyoit au bas de cette affiche : *Permis d'imprimer & d'afficher. Le Noir.*

Quelquefois dans le cimetière des Innocens, où cinquante mille têtes de morts sont rangées en amphithéâtre, il apparoît un prodige ; c'est une tête de mort qui remue ou qui roule toute seule, & le peuple d'accourir. C'est un rat qui s'est logé dans le crâne, & qui ne peut en sortir aussi facilement qu'il y est entré. Sous ces charniers dont le coup-d'œil est le plus effrayant qui soit dans l'univers, les rats vivent parmi les ossemens humains, les dérangent, les soulevent

& semblent animer ce peuple de morts , qui montre à la génération présente la place qu'elle occupera sur ces gradins , où les débris de l'humanité sont placés , non plus selon les rangs qu'ils occupoient autrefois , mais d'après leur grandeur physique. Ils vont tous former la même terre calcaire. *Oui , terre contre terre* , pourroit dire le plus superbe potentat , en donnant la main à l'homme de la dernière classe. Mais où m'ont conduit les rats ?

CHAPITRE CCCCXXIII.

Portes des Couvens.

L'ÉVANGILE l'a dit : *Mangez votre pain avec les pauvres*. Les moines étoient autrefois les pauvres ; mais devenus riches , ils font à leur tour des charités. Or voici comme ils mangent leur pain avec les pauvres.

Un tas de gueux s'assemblent le matin à la porte du couvent. Ils sont déguenillés. Le moine ouvre ; il ne les fait pas entrer chez lui , mais il jette dans chaque écuelle un peu de potage , &

ces malheureux se chamaillent à qui obtiendra une plus grande portion de cette soupe.

Est-ce là manger son pain avec les pauvres selon l'intention de l'évangile ?

Je voudrais qu'on fit entrer ces malheureux , qu'on les fit manger au réfectoire , qu'on les traitât charitablement ; car ce n'est pas manger son pain avec les pauvres , que de leur jeter dans des sébilles de bois de vieilles croûtes détrempées dans la lavure des affiettes du couvent.

CHAPITRE CCCCXXIV.

Surfaire.

TOUT petit marchand vous surfait sa marchandise de près du double : c'est une chose scandaleuse ! Qu'arrive-t-il ? L'acheteur mésoffre. La plus petite vètille est sujette à une longue discussion. Le marchand offriroit sa marchandise à moitié de sa valeur , qu'on lui feroit encore une offre inférieure , parce que les petits marchands ont la réputation de surfaire outre mesure. Comment parvenir ,

nir , dans le débat , au prix juste ? Celui qui marchande a toujours peur d'être pris au mot ; il temporise , & souvent il se sauve sans avoir fait l'offre la plus légère.

Ne faudroit-il pas que les marchands s'imposassent entre eux la loi inviolable , de mettre un prix fixe sur leurs marchandises ? Le tarif une fois arrêté , la confiance respective renaîtroit.

Passiez devant une petite boutique , vous entendrez entre l'acheteur & le vendeur les mots *sur ma conscience , sur mon honneur* ; ils sont prodigués pour la vente d'une canne ou d'un cordon de montre ; les gestes répondent aux paroles , & l'on se parjure pour quelques sous. Voilà le négoce d'une infinité de misérables détailliers qui usurpent les noms de marchands & même de commerçans.

Les garçons de boutique s'appellent *courtauds* , parce que le maître les envoie précipitamment après l'acheteur qui , ayant offert un prix , s'est en allé. Le boutiquier attend pour voir s'il reviendra ; & quand il ne revient point sur ses pas , il dit à son garçon : *Cours — tôt après lui.*

CHAPITRE CCCCXXV.

Procession des Huissiers.

CAVALCADE assez plaisante. Le lendemain de la Trinité , les huissiers à cheval & à verge , & les huissiers prieurs montent à cheval , couverts de leurs robes noires. Ils ont mauvaise grace , & tout le peuple rit de voir ces suppôts de la justice caracoler , garder mal leurs rangs , & au moindre choc saisir le crin des chevaux. Cette main qui griffonne & faite pour l'écritoire , conduit mal la bride. Leur style de grimoire est empreint sur leur physionomie ; ils vont saluer les principaux magistrats. On dit que les particuliers qui auroient à se plaindre de quelque mauvaise manœuvre , pourroient dénoncer le coupable subalterne ; mais les chefs les punissent si rarement , que sur cent plaintes une à peine est admise.

Comme il faut que la masse du papier timbré se débite , toutes ces mains qui le noircissent seront toujours encouragées à en vider les magasins ; & si on

leur fait quelque réprimande , le plus souvent c'est pour la forme , & six mois après ils recommencent avec plus d'intrépidité que jamais. Sans ces plumes actives , que deviendrait le riche produit de la ferme ?

CHAPITRE CCCCXXVI.

Débiteurs du bon ton.

UN débiteur qui veut être inaccessible est très-commodément à Paris. Il occupe une maison à portier où le créancier est configné ; jamais monsieur ne sera au logis pour lui. Quand les huissiers viendront pour saisir , ils ne passeront pas la loge du portier.

Les hommes d'un certain rang ont leur homme d'affaires ; c'est à lui que s'adressent toutes les plaintes. Comme il est lui-même intéressé à ne point payer , il est encore plus insensible & plus inexorable que son maître.

Malheur à celui qui ne peut faire révoquer un arrêt de surséance ! Il mourra de faim contre la porte repoussée par le portier , ou bien il sera éconduit par l'homme d'affaires. O ij

Si l'huissier en portant une signification oublie de laisser au portier la pièce de douze sous , la signification est mise au feu , pour lui apprendre une autre fois à connoître l'étiquette.

Rien n'est si dupe des gens du bon ton que le marchand & l'ouvrier. Aucune dette n'est sacrée à Paris pour ce qu'on appelle *gens de condition*. S'ils font au bout de quelques années l'effort de donner un à compte , ils semblent faire une grace.

Telle duchesse doit à des marchands son linge , ses robes , le drap qui couvre ses domestiques ; elle s'en moque , & ce n'est qu'en tremblant que ces marchands viendront réclamer leur dû. On fait en leur présence des rouleaux de louis pour le jeu du soir , & on les congédie assez impoliment.

Un boulanger à qui un marquis devoit en mourant une forte somme , disoit naïvement en parlant à l'homme d'affaires : *Hélas ! ce grand seigneur , quand j'allois lui demander de l'argent , il me faisoit asseoir du moins à côté de lui. A présent on ne paie pas davantage , mais on n'est plus si honnête.*

CHAPITRE CCCCXXVII.

Musique des Gardes Françoises.

MUSIQUE militaire que l'on emploie depuis peu dans plusieurs cérémonies publiques. Le colonel permet que ses soldats-musiciens exercent leurs talens dans toutes les maisons honnêtes où ils sont désirés.

Dans les beaux jours de l'été la musique des Gardes donne des sérénades sur le boulevard ; le peuple accourt , les équipages se pressent & tout le monde se retire très-satisfait. Cette musique imprime au régiment une distinction qui le fait chérir. Autrefois ce régiment étoit comme avili par son indiscipline & sa mauvaise conduite ; aujourd'hui il est considéré. Son colonel l'a totalement métamorphosé , & ces mêmes soldats qui commettoient une infinité de désordres sont devenus honnêtes & utiles.

Rien n'est plus propre à attacher le soldat à son métier qu'une musique militaire.

On a trop négligé parmi nous la musi-

O üj

que militaire ; nous n'avions pas il y a vingt-cinq ans un seul trompette qui sonnât juste , pas un seul tambour qui battît en mesure , pas une clarinette qui ne fût fausse.

Aussi durant les dernieres guerres , les payfans de Boheme , d'Autriche & de Baviere , tous musiciens nés , ne pouvant croire que des troupes réglées eussent des instrumens si faux & si discordans , prirent tous nos vieux corps pour de nouvelles troupes qu'ils mépriserent ; & l'on ne fauroit calculer à combien de braves gens des instrumens faux & des musiciens ignares ont coûté la vie. Tant il est vrai que dans l'appareil de la guerre , il ne faut rien négliger de ce qui frappe les sens.

Et si , comme le dit l'abbé Raynal , le roi de Prusse a dû quelques-uns de ses succès à la célérité de ses marches , il en doit aussi plusieurs à sa musique vraiment guerriere.



CHAPITRE CCCCXXVIII.

Louvre.

LE Louvre semble condamné à ne jamais être fini ; c'en est fait. La destinée de ce superbe monument sera de rester inachevé , comme pour immortaliser à jamais l'esprit des François, si par hasard l'Europe vouloit revenir un jour de ses premières idées.

Devant cette superbe colonnade , une multitude de petits fripiers étalent en plein air sur la place , des guenilles , des haillons : ce contraste dit encore quelque chose à l'œil observateur ; c'est l'image de tout le reste ; grandeur & misère , côte à côte.

Les trois académies (sans compter celle d'architecture) sont logées dans ce Louvre qu'on diroit avoir été battu en ruine , ou avoir échappé à la fureur d'un peuple barbare.

Quelques académiciens & quelques particuliers y ont obtenu un logement ; mais il faut bâtir une espèce de maison en charpente dans ces vastes enclos. On

trafique de ces logemens qui font peu commodes , sur - tout par les escaliers qui ne répondent point à la majesté de l'édifice.

Plusieurs peintres de l'académie y ont leurs ateliers , & une multitude de rats leur domicile ; c'est le cortège ordinaire des talens.

Celui qui vient à décéder dans les logemens du Louvre , ne peut faire attacher à sa porte une aune de tenture noire. Il faut qu'il déloge sans cérémonie ; on enleve le corps sans qu'il soit exposé , & il est interdit aux murailles de porter des marques lugubres de la douleur de sa famille.

Du Freny disoit à Louis XIV : Je ne regarde jamais le Louvre , sans m'écrier : *Superbe monument de la puissance de nos plus grands rois , vous seriez achevé , si l'on vous avoit donné à l'un des ordres mendians pour y tenir son chapitre & loger son général !*

C'étoit un si beau plan que ce Louvre ! Le château de Versailles l'a fait abandonner ; l'état des finances , le laps de temps , & peut-être même la politique empêcheront toujours que ce premier plan ne reçoive sa pleine & entiere exé-

aution. Les rois de France, selon toute apparence, n'habiteront plus la capitale ; & ce palais qui ne convient qu'à un monarque, n'offrira dans les siècles qui vont suivre qu'une demi-splendeur & des travaux interrompus.

CHAPITRE CCCCXXIX.

Bréviaire.

UN prêtre régulier a toujours son bréviaire en poche ou sous le bras ; il le porte à la promenade & même en voyage ; il affecte quelquefois de le lire avec attention, & rachete l'ennui que cette lecture lui cause, en donnant à cette pratique une sorte d'ostentation.

Depuis que l'on en rit, cette manie de prier devant le monde est diminuée. Eh ! n'est-il pas ridicule de voir dans un carrosse public, un prêtre qui marmotte du mauvais latin pour mendier des assistants une certaine vénération ?

Si cette lecture du bréviaire est faite pour se sanctifier, c'est dans la retraite & seul que le prêtre doit méditer ce qu'il lit, & non prendre le temps de la

promenade ou d'une assemblée pour se faire remarquer.

Cette infructueuse momerie n'est plus en usage que chez les prêtres stupides ou hypocrites. Ceux qui se respectent, ne livrent plus au coup-d'œil des railleurs leurs levres mouvantes, leurs signes de croix & leurs coups-d'œil vers les cieux. Qu'un prêtre dise journellement son bréviaire, qu'il se pénètre de ses charmes touchans, rien ne l'en empêche ; mais qu'il se tienne à l'écart ou dans sa maison.

Il faut bien quatre ou cinq heures de temps par jour pour dire le bréviaire du diocèse de Paris. Quiconque a un bénéfice ne doit pas y manquer sous peine de péché. Les évêques & les abbés commendataires le disent en dormant.

Si vous ne dites pas votre bréviaire, il faudra vous en confesser, disoit-on à un prélat. — Sans doute, & c'est bien mon dessein ; car j'ai plutôt fait de confesser que je ne le dis pas, que de le dire tout entier. A l'exemple du prélat, certaines jeunes Parisiennes (quoiqu'elles ne disent jamais tout) ont opiné que les plaisirs de toute une année pouvoient fort bien

être achetés par un quart d'heure de confession. Elles se confessent donc dans la quinzaine de Pâques , & jouissent ensuite de leurs amans onze mois & demi. Que dites-vous de ce calcul ?

CHAPITRE CCCCXXX.

Viande en Carême.

LES boucheries sont ouvertes en plein carême , tant à l'usage des protestans & des malades , que de tous ceux enfin qui veulent faire gras. Il est vrai que le bigot en passant y jette des yeux courroucés , & qu'en rentrant chez lui, il crie contre ce scandale ; mais heureusement que l'administration a senti qu'il convenoit de laisser à chaque estomac & à chaque conscience , la liberté du gras ou du maigre. Les curés des paroisses se prêtent eux-mêmes facilement à la dispense. On remplace l'abstinence par une légère aumône , & tout le monde s'en trouve mieux.

Où est le temps où l'on étoit obligé ; lorsqu'on vouloit envoyer un bouillon à un malade, de le cacher dans une boîte

à perruque ? Dans ma jeunesse, j'ai vu arrêter le dîner du prince de Condé, qu'on lui portoit de son hôtel au Jeu-de-Paume de la rue Mazarine. Les estafiers de je ne fais quelle juridiction, avoient saisi le potage & les poulardes de Son Altesse Sérénissime. Ces puérilités ont pris fin : mais quelques fots gémissent encore sur l'abolition de l'ancienne rigueur qui plaçoit dans les rues des emporteurs de tous les dinés accommodés au gras.

CHAPITRE CCCCXXI.

Attrapes.

UNE des bêtises du peuple de Paris ; c'est ce qu'on appelle *attrape* en carnaval. On vous attrape de toutes parts. On applique aux mantelets noirs des vieilles femmes qui sortent pour aller aux prières de quarante heures (1) des plaques blanches qui ont la forme de rats ; on

(1) Prières publiques, où l'Eglise expose le Saint-Sacrement, comme pour contrebalancer par des adorations les excès que le gouvernement tolère.

leur attache des torchons , on sème des fers brûlans & des pieces d'argent clouées au pavé ; enfin , ce qu'on peut imaginer de plus ignoble divertit infiniment la populace.

Pendant tout le carnaval , elle ne parle que d'ordures , & enfante sur ce chapitre mille grossieres équivoques , alors elle rit aux éclats. Un *masque* se promène dans tous les beaux quartiers , sous les fenêtres des dames & des demoiselles , ayant l'air d'être en chemise & sans culottes ; le derriere de cette chemise est chargé de moutarde ; d'autres masques qui suivent , s'empresstent avec des morceaux de boudin d'aller au moutardier ambulant , & le peuple de percer la nue en applaudissant à ces dégoûtantes plaisanteries.

C'est cependant au milieu de cette capitale , centre du goût & des lumieres , que cent mille individus suivent en foule ces farces qui font vomir , & qu'on reproche ensuite à l'auteur du *Misanthrope* , (qui fut obligé , comme directeur de troupe , de travailler pour le peuple ,) qu'on lui reproche encore la *procession des seringues* dans *Pourceaugnac*. Les comédiens François , ces jours-là , ne man-

quent point de donner *dom Japhet d'Arménie* (1) & autres *scaronades*, & les spectateurs s'amusent fort d'un pot-de-chambre vidé sur la scène, d'un apothicaire en attitude, & d'un malade dévoyé qui court à la garde-robe avec les grimaces du moment.

La canaille rit dans les carrefours, & le beau monde sur les banquettes de velours de l'orchestre & de l'amphithéâtre. Préville, comédien du roi, joue la dégoûtante mascarade, tout aussi bien & avec autant de feu que le pollifon des rues, & leurs gestes licencieux sont à peu près les mêmes.

Parmi ces détestables plaisanteries, une m'a paru plus mauvaise encore. On fagote un enfant postiche; il a le dos tourné, le corps baissé, il semble vouloir ramasser à terre une pomme tombée de sa main; vous passez, &, souffrant de son attitude, vous ramassez la pomme & la présentez à l'enfant. Aussi-tôt la canaille vous hue; mais n'est-ce point

(1) Piece de Scaron, d'une bouffonnerie assez indécente. La veuve de ce poëte burlesque a épousé Louis XIV. Louis le Grand, successeur de Scaron! Jamais l'auteur de *l'Enéide travestie* n'eut une idée plus grotesque. Oh, comme il en auroit ri!

là huer une bonne action ? Cela ne me semble pas indifférent.

Je ne fais ce qui se passoit aux *bacchanales* du peuple Romain , personne n'a fait le *tableau de Rome* : mais dans aucune ville du monde ancien , on ne retrouvera , je crois , les amusemens vils & grossiers de la populace parisienne. Les vendeurs d'estampes n'affichent alors que des figures de garde-robe , & les colporteurs qui vendent les billets de loterie , vous en offrent d'imprimés (je ne fais si c'est avec approbation) où il y a dessus : *Loterie d'étrons , gros lot , 100000 liv. Signé, Gobe-tout.* La populace fait vraiment pitié dans ces trois jours de carnaval ; tous ses divertissemens ont une empreinte de sottise & de vilénie qui rapproche leur goût de celui des pourceaux. Il paroît que ce pauvre peuple ne songe point à recourir désormais à de plus ingénieuses inventions ; peut-être l'entretient-on exprès dans ces ineptes orgies.

O Grecs ! Grecs ! si souvent & si mal à propos cités par nos pédans , puisqu'on compare incessamment Paris à Athenes , dites , vos bouquetieres & vos artisans , du temps de Démosthenes &

d'Alicibiade , admettoient-ils dans leurs plaisirs ce mélange honteux ? Non : & pourquoi ? Parce qu'il y avoit à Athènes une tribune & des orateurs publics , qui eussent fait rougir les vendeuses de poisson , si. Mais où vais-je m'embarquer ?

Au nouvel an , on voit aussi des *attrapes* chez les confiseurs de la rue des Lombards ; celles-ci n'ont qu'un caractère enfantin. On donne aux boîtes à *bon-bon* toutes sortes de formes ; *artichaud*, *tison brûlé*, *bout de tabac*, *bottes d'asperges*, & les boîtes dans leur figure variée & bizarre indiquent quelquefois un rapport avec les événemens du jour. Un de ces confiseurs ne s'étoit-il pas avisé , il y a dix ans , de placer une petite tête de Louis XV en sucre sur un baril de pastilles ? La police n'eut que le temps de déménager la boutique sucrée.

Puis vous voyez au premier étage le *siege de la Grenade*, décoration de dessert. Bombes, mortiers, canons, fusils, murailles, drapeaux, soldats, général, tout est à croquer ; le même dessinateur préparoit déjà le *siege de Gibraltar*, & comptoit l'exposer à l'admiration des curieux ; mais il faudra qu'il refonde ce rocher imprenable. CHA-

CHAPITRE CCCCXXXII.

Mets hideux.

AU détour de cette rue , dans cette étroite échoppe , qu'apperçois-je sur ces assiettes mutilées ? Quels sont ces restes où la moisissure a déjà déposé sa première empreinte ? Ces restes , rebut des valets , après avoir touché la bouche d'un évêque qui s'est arrêté par réflexion pour donner la préférence à un autre morceau , ont été dédaignés des marmitons ; ils sont destinés à descendre dans l'estomac des pauvres , aussi maigres que les marmitons sont gras. Ceux-ci les ont ramassés pêle-mêle & les ont vendus à des regratiers qui les exposent à l'air. Hélas ! qui en fera friand ? Voyons : *Ventre affamé n'a point d'oreilles* ; mais il a des yeux. Sur le soir , un indigent enveloppé d'une redingotte , descend de son grenier & vient acheter ces restes dégoûtans , sur lesquels la valetaille a bavé ; il les cache & les emporte. C'est un honnête homme que des revers ont précipité dans un état obscur ; il est bien

moins nourri, moins bien couché, moins heureux enfin qu'un laquais.

L'homme charitable, mais qui craint de mal placer son aumône, devroit se faire l'honorable espion de ces échoppes; il pourroit veiller à côté de ces plats froids & livides, qui ne peuvent tenter que la famine en personne. A coup sûr, ce sont de vrais infortunés que ceux qui vont là pour y chercher leur triste nourriture; à coup sûr, ces acheteurs sont dans le besoin, & dans un besoin réel. Ces graillons, dont la vue offense notre délicatesse, perdroient de leur vileté & deviendroient la pierre-de-touche qui serviroit à distinguer l'homme souffrant de la faim. Donner à propos, est le vrai synonyme de libéralité. Que d'argent dépensé sur le pavé de Paris! Et parmi tant de riches prodiges, combien distingue-t-on de personnes libérales? Qu'elles se mettent en embuscade près de ce regrat que la misère silencieuse vient enlever à l'approche des ténèbres, & elles auront bientôt lieu d'être émuës & attendries.

A Versailles, le regrat n'a point cet aspect révoltant. Ce qui sort de dessus la table du roi & de celle des princes

est en entier , & le bourgeois ne rougit point de s'en nourrir ; puis ce qui a été sur la table des princes , est toujours réputé un morceau sain & délicieux. Le quart de Versailles se nourrit donc des plats servis sur les tables royales , & les cuisiniers de Sa Majesté ont apprêté les viandes pour des estomacs vulgaires , auxquels ces mets , chef-d'œuvre de leur art , n'étoient pas destinés. Des poissons immenses , auxquels on n'a pas touché , n'ont fait qu'un saut de la table de monseigneur le comte d'Artois sur celle d'un chapelier , & vont régaler sa petite famille. Elle se nourrit de mets succulents , & n'a plus besoin de faire une cuisine particulière.

Ce regrat de Versailles n'est donc point désert en plein jour comme celui de Paris ; au contraire , tel y entre l'épée au côté & fait l'emplette d'un turbot , d'une hure de saumon , morceau fin & rare , qu'il n'auroit pu trouver ailleurs sans dépenser beaucoup d'argent ; il se vante d'avoir été au regrat de Versailles. S'il parloit des *assiettes publiques* de la capitale , il soulèveroit le cœur. Et voilà de ces distinctions qu'il est de mon emploi d'apprendre aux étrangers ;

car tout a ses nuances & à l'infini ; nuances instructives , & qui peuvent jeter du jour sur les ouvrages des législateurs & des moralistes. Oui , ils doivent lire ce chapitre avec attention.

Ainsi donc dans la ville qu'habite le roi , tel officier décoré de la croix , avant que d'aller chez le ministre , se munit d'un poulet rôti , qu'il enveloppe proprement dans un mouchoir. S'il est invité à dîner , tant mieux , son poulet lui servira pour son souper. Il y a à ce sujet une anecdote connue & que je ne rapporterai pas ici , parce que le journaliste de Neuchatel ne veut pas absolument que je raconte des anecdotes , quoique lui-même n'en sache aucune de ce genre.

Mais malgré lui , je dirai encore ce qui se passe au bout du Pont-Neuf. C'est une faiseuse de *beignets* qui , plaçant sa poêle à frire sur un rechaud exposé en plein air , & dont en passant vous recevez la fumée au nez , emploie , au lieu de beurre , d'huile ou de sain-doux , un *cambouis* , un *vieux-ping* , qu'elle semble avoir dérobé aux cochers qui graissent les roues des carrosses. Des polissons déguenillés attendent que le beignet gluant & visqueux soit sorti de la poêle

& le dévorent encore chaud & brûlant à la face du public. Le passant étonné, s'arrête, & dit : *Il a le gosier pavé.* Au reste, on distingue par-tout le Parisien, en ce qu'il mange sa soupe presque bouillante.

Dois-je aussi parler des *vendeuses de marrons & de châtaignes*, qui, tout à côté, les font rôtir ou bouillir ? Elles glapissent du matin au soir, criant : *Tout chauds, tout brûlans.* On dit qu'attendu que les fermiers-généraux nous vendent le sel treize sous la livre, (falsifié encore) elles versent, par économie, dans la chaudière aux marrons un sel qui leur est propre, qui ne vient ni de l'océan ni des mines, & n'est pas encore assujetti à aucun droit.

Vous conduirai-je, enfin, lecteur, dans ces gargottes de faubourgs, obscures & enfumées ; où les maçons tenant sous le bras leur morceau de pain enduit de plâtre, ainsi que leurs personnes, vont le plonger dans un chaudron banal ; ce qui s'appelle *tremper sa soupe*. Il leur en coûte trois sous pour cette immersion. Quel chaudron ! quelle soupe ! Mais j'apperçois que j'offenserois votre délicatesse si j'allois plus loin.

Rassurez-vous, délicats sybarites, je ne vous dirai plus rien. Il importera sans doute à d'autres de savoir comment le peuple qui travaille le plus vit & se nourrit.

Passiez ensuite devant la porte d'un hôtel ; on sent de loin une odeur agréable qui anime l'appétit. On se nourriroit presque à la fumée épaisse que la cuisine exhale par les barreaux qui donnent sur la rue. Avancez la tête, trente casseroles sont sur des brasiers ; des cuisiniers en veste blanche les agitent avec grace ; chaque fauce est interrogée dix fois ; toutes sortes de mets vont couvrir une table où s'assayeront cinq ou six épicuriens qui toucheront à vingt plats d'une dent dédaigneuse, & qui ne songeront seulement pas s'il existe des hommes à qui le nécessaire manque, à raison du haut prix où les riches qui accaparent tout, ont fait monter toutes les denrées.



CHAPITRE CCCCXXXIII.

S'écrire aux Portes.

LE beau monde consacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois la semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les rues de la ville & des faubourgs. Après bien des reculades , on s'arrête à vingt portes pour s'y *faire écrire* ; on paroît un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maisons ; c'est le jour de la maréchale , de la présidente , de la duchesse ; il faut paroître au fallon , saluer , s'asseoir tour-à-tour sur le fauteuil vide , & l'on croit sérieusement * pouvoir cultiver la connoissance de cent soixante à quatre-vingts personnes.

Ces allées & venues dans Paris distinguent un homme du monde ; il fait tous les jours dix visites , cinq réelles & cinq en blanc ; & lorsqu'il a mené cette vie ambulante & oisive , il dit avoir rempli les plus importans devoirs de la société.

En entrant dans ces différens fallons on y entend les mêmes futilités ; répé-

titions uniformes , point de franchise ; toutes les opinions sont masquées , & ce n'est jamais au fallon que l'on s'explique. La nouvelle du jour se recommence à chaque visite ; on conte huit fois de suite la même histoire , & la politesse ordonne d'écouter tout ce que le bavard importun , qui s'est emparé de la conversation , se hasarde à dire.

Le fallon s'ouvre & se ferme soixante fois ; les noms entrent ; les robes & les habits s'examinent ; on garde le silence ; on s'esquive , on remonte en voiture pour aller trouver des personnes tout aussi indifférentes , & écouter dans un nouveau cercle ce qu'on fait déjà & ce qu'on a appris sans intérêt.

Cette vie ambulante & oisive , suite du désœuvrement , annonce le vide profond du cœur & de l'esprit ; & c'est ainsi que se passe la vie des gens à équipage. Est-ce la peine d'être pourvu des avantages de la naissance & de la fortune , pour prodiguer ainsi son existence ? Et ces personnes affecteront encore du dédain pour des sociétés qu'elles ne connoissent pas : & pourquoi ? Parce qu'elles dédaignent réellement les sociétés qu'elles connoissent.

Quand le jour tombe dans le *salon*, le notaire & le gros commis disent aux valets, *Des bougies* ; les maîtres des requêtes & les présidens disent, *des lumières* ; mais les grands seigneurs & les princes disent, *Apportez des chandelles* ; & pourquoi ? c'est que le roi dit toujours, *des chandelles*.

Je ne doute pas que, profitant de cette remarque, quelque gentillâtre ne dise bientôt en province dans son châtel démantelé, *des chandelles*. Et j'aurai occasionné un trait comique ; tant mieux, il fera rire.

Il y a d'autres extravagances dans ces coutumes du beau monde. Un laquais va régulièrement tous les matins savoir comment se porte madame une telle ; mais il est de son devoir de ne jamais rendre compte à sa maîtresse de sa mission. On s'envoie des salutations, des complimens réciproques, & l'on demeure porte à porte.

D'autres femmes ont l'affectation de s'écrire tous les jours de la vie. Ce sont des amitiés excessives, des transports ; on ne sauroit vivre l'une sans l'autre ; on déclare son intimité sentimentale à la face de l'univers. Au bout de six mois

on devient de la plus belle indifférence ; & ces femmes si affolées ne se reconnoissent plus.

Depuis long-temps on ne fait plus les incommodes visites du jour de l'an ; il n'y a plus que les commis de bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs supérieurs qui les attendent ce jour-là, & les reçoivent avec toute la dignité d'un protecteur.

Ceux qui ne reçoivent pas de gages ne font aucune visite. On s'envoie réciproquement des cartes par des domestiques.

La petite poste se charge aussi des visites. Le porte-claquette met un habit noir, l'épée au côté, & soulève le marteau des portes cochères; elles bâillent & se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible, chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le porte-claquette prend partout le nom de celui dont il est le commettant.

On se rejette le surlendemain dans la société, & on laisse le cordonier & le tailleur se donner l'accolade vraie ou fausse, qui étoit encore familière au beau monde il y a quarante ans. Voilà

comme on a détruit insensiblement ces gênes futiles qui nous tyranniferoit à des époques renaissantes.

CHAPITRE CCCCXXXIV.

Sœurs Grises.

Ainsi nommées de la couleur de leur habillement , attachées à différentes paroisses. Elles soignent les pauvres malades , & se répandent par-tout où leurs soins sont nécessaires. Ces sœurs de la charité mettent dans un jour touchant le triomphe de la religion. L'humanité souffrante , misérable , dénuée , trouve par leur ministère des secours , des remèdes , des consolations. Eh , quelle différence d'une sœur , livrée à ces honorables & utiles fonctions , à celles qui , dans une retraite inaccessible , passent une vie entière à chanter au cœur des cantiques stériles & inintelligibles à elles-mêmes !

L'esprit de zèle & de charité qui les anime , me pénètre de respect & me fait désirer que ce vénérable institut se propage.

Au moment universellement plus dé-

fié & peu éloigné sans doute , que l'on détruira les vierges folles (qu'on n'appellera alors plus religieuses), on respectera l'établissement des sœurs grises ; & l'exercice pénible & assidu de leurs fonctions , leur méritera constamment la reconnoissance publique.

Si dans les hôpitaux les sœurs qui environnent les lits de souffrance , au milieu de tant de jeunes chirurgiens , pharmaciens , médecins , presque emprisonnées dans des salles où les atomes subtils , les corpuscules actifs abondent , & soulevant à chaque minute des corps nus , ont contracté le goût trop vif du plaisir & de la volupté , leurs jouissances ne font-elles pas un foible dédommagement de leurs veilles , de leurs travaux , de leurs soins renaissans & pénibles ? Le rigorisme le plus outré peut-il s'empêcher lui-même de placer la *charité* à la tête des autres vertus ? Ces sœurs hospitalières n'en font que plus compatissantes lorsqu'elles s'attendrissent. Elles entendraient moins l'accent de la douleur , si leur ame étoit fermée à la voix du plaisir. La charité qu'elles exercent avec un courage infatigable , doit suffisamment expier des foiblesses que le lieu,

l'âge, les fonctions, la solitude, l'occasion rendent presque inévitables.

Elles vivent sous les rideaux, tantôt d'un jeune homme pâle qui souffre & qui reprend bientôt ses couleurs, grâces à leurs soins; tantôt près d'un vieillard qui leur rappelle un père chéri. Elles voient tour-à-tour les scènes touchantes de la maladie, de la convalescence & de la mort. L'éclair fugitif de la vie semble leur en enseigner l'emploi. Leur sensibilité si fréquemment exercée, s'arrêteroit-elle lorsque la présence des douleurs & des infirmités humaines prête encore un nouvel attrait à des plaisirs devenus nécessaires pour contre-balancer l'aspect perpétuel des souffrances, & qui seuls sans doute font supporter des devoirs devant lesquels les trois quarts des hommes frémissent & reculent?

Qui m'expliquera pourquoi toutes les personnes appliquées spécialement à guérir les plaies, à soigner les malades, & qui vivent avec les êtres souffrants, ont pour les plaisirs des sens, un penchant beaucoup plus vif que celui qui anime les autres hommes?

BIEN
NOI

CHAPITRE CCCCXXXV.

Financieres.

SI un auteur comique a le dessein de faire une piece, intitulée *l'Impertinente*, qu'il aille de ce pas visiter deux ou trois financieres. Les femmes de qualité ont de la noblesse, de l'esprit & du tact. Leurs mots piquans sont assaisonnés d'une certaine grace qui en adoucit la pointe; mais les financieres sont hautaines & dures, par instinct & par réflexion. L'état de leurs maris, quoiqu'elles affectent de le mépriser, a passé dans leurs cœurs; & jamais elles n'auront le tour facile & le langage aisé des femmes de qualité; l'or semble pervertir les caracteres.

La financiere qui craint le reproche, fait tout ce qu'il faut pour le justifier. Les femmes de robe ont des ridicules petits; la financiere a des tons qui décelent la suprême impertinence, l'impertinence raisonnée.

La comédie de *Georges-Dandin* n'a point guéri les roturiers de la sottise d'épouser des filles de condition. Telle,

soustraite à la misère par un mariage fortuné, a cru honorer un bon financier en lui donnant la main. Elle se distingue de son mari, & le croit uniquement fait pour lui gagner des millions. Dans les grands soupers qu'elle donne à de petits seigneurs, elle rougit presque de le voir à table. Elle ne permet pas à son époux de traiter ses enfans comme s'il étoit leur père, parce qu'alors ces enfans ne seroient plus de qualité. Tous les défauts qu'elle remarque en eux (elle le dit presque ouvertement) procedent du levain vicieux de leur père. Tout ce qui n'est pas de qualité la fait tomber en syncope. Elle ne sait comment elle a pu venir habiter l'hôtel magnifique de son époux calculateur. Son nom lui cause le plus grand chagrin, & pour lui faire plaisir, il faut en lui parlant la nommer par son nom de fille. Tous les jours elle soupire sur l'opulente roture de son mari. Elle l'écarte autant qu'il lui est possible, non pas par antipathie, mais par mépris pour cette ineffaçable roture qui lui revient toujours en mémoire. Il seroit trop au-dessous d'elle de demander de l'argent à son mari; elle lui donne des *mandats* qu'il paie comme un banquier.

Qu'a donc produit la comédie de *Georges-Dandin* ? Rien pour le temps actuel , où la finance ayant pris les connoissances & les mœurs du siècle , n'a plus trop de discordance avec le ton de la noblesse : les dehors rebutans ont disparu , mais le fond est demeuré le même. Il faudroit donc refaire ce sujet , ne plus offrir un imbécille qu'on fait mettre à genoux devant sa femme , mais un homme foible que les vieux préjugés dominent encore , qui se prosterne en esprit devant les aïeux de sa femme , & qui semble demander grace à ses parens d'oser coucher avec elle , tant il est la dupe de ces imposantes expressions , *condition , famille , maison , naissance* , qu'on fait incessamment résonner à ses oreilles pour faire couler son or sur les derniers rejetons d'un arbre généalogique entièrement desséché.

Cette extravagance de vouloir épouser une femme qui n'a que des titres , & qui vaine & fière a l'esprit gâté par ses parens qui lui enseignent à dédaigner l'autorité maritale , est encore assez commune pour être peinte & rajeunie sous des touches nouvelles , analogues au ton , au langage & aux manières du jour.

jour. Il paroît que l'idiome de notre comédie doit subir tous les trente ans une entière métamorphose. Le fond du tableau a beau être vrai, il n'y a que les nuances, & il y en a à l'infini, qui déterminent l'exakte ressemblance. Aucun personnage de Moliere n'a plus parmi nous sa physionomie complete.

CHAPITRE CCCXXXVI.

Domestiques de louage.

Vous arrivez à Paris sans domestiques, vous en trouvez un ou plusieurs pour 40 sous par jour. Ils s'emparent volontiers des étrangers qui ne connoissant pas la ville, leur remettent le soin des marchés & des emplettes.

Que font ces domestiques de louage ? Ils vont chez le marchand & lui imposent la loi du partage du bénéfice. Le marchand hausse le prix, & l'étranger achete l'objet au-dessus de sa valeur. Ces domestiques mettent à contribution jusqu'au traiteur ; ils se font payer par le

Tome V.

Q

loueur de remise (1) jusqu'à vingt sous par jour ; ce profit est passé en usage.

Ces domestiques par l'habitude où ils sont d'avoir affaire aux étrangers , les servent beaucoup mieux que ne feroient d'autres. Ils connoissent toutes les allures des différentes maisons de la capitale ; ils savent où sont placés les sérails , ce qui les meuble , & leurs taux respectifs. S'ils vous volent un peu d'un côté , en revanche ils empêchent de l'autre que vous ne le soyiez outre mesure. Il y a parmi cette engeance plus d'un vrai Gil-Blas ; & les valets de l'ancienne comédie ne se retrouvent plus que dans cette classe. Habiles , adroits , intelligens , ils iront au-devant de tous vos desirs ; ils connoissent les banquiers , les escompteurs , les usuriers , les avanceurs ; ils vous offrent chez les marchands un crédit immense. Ils ne manqueront pas sans doute d'espionner vos actions ; c'est un surcroît d'honoraire qu'ils touchent ; mais que ce soient eux ou de maussades serviteurs , que vous importe.

(1) Carrosse de louage qui tient le milieu entre le fiacre & la voiture distinguée.

Les autres domestiques font des machines en comparaison de ces valets actifs & prompts de la langue, de la main & du pied. Aussi dédaignent-ils d'entrer dans les maisons ordinaires.

Ils attendent les colonies qui partent des quatre coins de l'Europe, sachant bien que Paris, comme centre, les recevra infailliblement. Ils soupirent ardemment après la paix, temps de leurs triomphes & de leurs conquêtes.

Ils en font. Plusieurs accompagnent les maîtres qu'ils ont servis par hasard, & montrent au nord étonné toute l'ascendance d'un esprit gascon ou d'un génie languedocien, qui après avoir commencé son cours en Dauphiné, est venu l'achever à Paris. Ils ont vu autant d'hommes que de pays.

Tout vu, tout considéré, il vaut mieux encore qu'un étranger se laisse conduire par un domestique de cette espèce, que de tomber entre les mains de ces abbés souples, & de ces aigrefins subtils, qui sont à la piste des nouveaux débarqués, & qui les conduisent dans des maisons, soi-disant honnêtes, où la maîtresse & les filles du logis comptent vertueusement contre leur bourse,

& se moquent ensuite de celui qu'elles ont dépouillé.

CHAPITRE CCCCXXXVII.

Enlevemens.

JE marche tranquillement dans la rue ; un jeune homme assez bien mis me précède. Tout-à-coup quatre estafiers sautent sur lui, le tiennent à la gorge, l'entraînent, le pressent contre la muraille ; l'instinct naturel m'ordonne d'aller à son secours, un tranquille témoin me dit froidement : *Laissez, ce n'est rien, monsieur, c'est un enlèvement de police.* On met les menottes au jeune homme & il disparoît.

Je veux entrer dans une petite rue, un homme du guet est en sentinelle. J'aperçois un ramas de populace qui regarde aux fenêtres. Qu'est-ce cela, monsieur ? *Rien*, répond-il, *c'est une trentaine de filles publiques qu'on enlève d'un coup de filet ; & les filles en fontanges de toutes couleurs défilent, conduites par des soldats du guet qui les tiennent galamment par la main, le fusil baissé.*

Il est onze heures du soir ou cinq heures du matin ; on frappe à votre porte , votre domestique ouvre , votre chambre se remplit d'une escouade de satellites , l'ordre est précis , la résistance est superflue ; on écarte de vous tout ce qui pourroit vous servir d'armes , & l'exempt qui n'en vantera pas moins sa bravoure prend jusqu'à votre écritoire pour un pistolet.

Le lendemain un voisin qui a entendu du bruit dans la maison demande ce que ce pouvoit être : *Rien , c'est un homme que la police a fait enlever. — Qu'avoit-il fait ? — On n'en sait rien ; il a peut-être assassiné ou vendu une brochure suspecte. — Mais , monsieur , il y a quelque différence entre ces deux délits. — Cela se peut ; mais il est enlevé.*

On vous a arrêté , mais on ne vous a point montré l'ordre ; on vous a mis dans une voiture fermée , vous ignorez le lieu où l'on va vous conduire ; vous irez visiter les murs & les cachots , ou de la Bastille , ou de Charenton , ou de Pierre-en-Cise , ou du Château de Ham , ou de Saumur , ou de Lourdes.

D'où part l'arrêt de proscription ? Vous ne pouvez le deviner au juste.

Q iij

Il n'est pas nécessaire de faire un gros volume contre les lettres de cachet. Quand on a dit, *C'est un acte arbitraire*, on en peut tirer sans peine toutes les conséquences possibles. Mais tous les enlevemens ne sont pas également injustes ; il est une multitude de délits secrets & dangereux qu'il seroit impossible au cours ordinaire des lois de connoître, d'arrêter & de punir. Quand le ministre n'est ni séduit ni trompé, qu'il n'obéit pas à des passions particulières, à une prévention aveugle, à une sévérité déplacée, il a pour but souvent d'éloigner un perturbateur, un citoyen turbulent ; & la police, telle que la machine est montée, ne sauroit marcher aujourd'hui sans cette force active, prompte & réprimante.

Il seroit seulement à désirer qu'il y eût ensuite un tribunal particulier, qui pesât dans une balance exacte les motifs de chaque enlèvement, afin qu'on ne confondit pas l'imprudence & le crime, la plume & le stilet, le livre & le libelle.

Les inspecteurs de police déterminent pour leur part beaucoup d'enlevemens subalternes, en ce qu'ils sont crus ordi-

nairement sur parole , & que , ne frappant d'ailleurs que la dernière classe du peuple , on leur concède facilement les détails de cette autorité.

Quelques-uns obéissent à leur humeur ; à leurs caprices ; mais qui fait si la cupidité n'entre pas aussi dans leurs démarches ; & s'ils ne favorisent pas souvent celui qui paie aux dépens de celui qui ne paie pas ? Ainsi la liberté des misérables & derniers citoyens auroit un tarif , & l'on greveroit de cette étrange imposition la portion nombreuse des *prostituées* , des *joueurs de profession* , des *empyriques* , des *colporteurs* , des *escrocs* , des *chevaliers d'industrie* , &c. tous gens qui font le mal & qu'il faut punir , mais qui en font encore davantage quand ils sont obligés de payer & d'acheter pendant un certain temps le privilege de leurs défordres.

Pourquoi telle malheureuse se vante-t-elle hautement d'avoir la protection de *mon sieur l'inspecteur de police* ? Pourquoi marche-t-elle tête levée au-dessus de ses compagnes en les menaçant même de son crédit ? Elle se tairoit si l'expérience ne lui avoit pas appris , ainsi qu'au *joueur* , à l'*escroc* , que la balance de *mon sieur*,

Q iv

l'inspecteur a plusieurs poids & mesures, & qu'on faisoit adroitement tomber *l'exemple nécessaire* sur son voisin, quand on avoit su le détourner de dessus sa tête, en faisant à *monsieur l'inspecteur* un petit présent ou une petite délation particulière ; car il se contente de cette dernière monnoie quand il ne peut tirer autre chose : & comme c'est la lime qui ronge le fer, de même c'est la canaille qui sert à dévoiler & à réprimer les turpitudes, les excès, les violences fourdes de la canaille.

Nous avons pris aux Anglois leur Waux-Hal, leur Ranelag, leur Wisk, leur punch, leurs chapeaux, leurs courses de chevaux, leurs jockeis, leurs gageures ; quand leur prendrons-nous quelque chose de plus important à saisir, comme par exemple la loi *Habeas corpus* ?



CHAPITRE CCCCXXXVIII.

Trottoirs.

ABSOLUMENT inconnus jusqu'à ce jour dans les rues de la capitale , malgré l'exemple de Londres ; l'on vient enfin d'en commencer un des deux côtés de la nouvelle route du théâtre François ; mais la faute que l'on a commise , c'est d'y avoir mis mal à propos des bornes qui empêchent les cochers de faire filer les roues de leurs voitures le long du trottoir. Ils les évitent soigneusement , crainte d'accrocher ; ce qui fait qu'au lieu du passage aisé de trois voitures , il n'en peut filer que deux.

On a fait la même faute il y a longtemps , dans l'endroit le plus étranglé du quai de l'Horloge-du-Palais. Deux voitures à cause des bornes y passent à peine ; la borne rétrécit la voie. Quoi de plus visible ? & comment répète-t-on une erreur aussi capitale ?

Les trottoirs de Londres sont très-bas , & tous sont sans bornes. Jamais les cochers ne font monter leurs roues dessus :

le petit parapet suffit pour les en empêcher.

L'on a mis des bornes barrées aux deux côtés de la belle rue de Tournon. Des trottoirs de six pouces de haut , & bordés de fer , auroient tout aussi bien calé les roues , & auroient été plus commodes pour les piétons.

La pauvre infanterie demande depuis long-temps cette retraite , pour marcher plus paisiblement dans les rues de cette turbulente ville. Il est possible d'en établir dans plusieurs ; il en est d'assez spacieuses pour cela ; mais c'est en dalle de pierre , & non en pavé , qu'il les faudroit.

Ces trottoirs seroient sur-tout nécessaires aux approches de cette capitale. Dans les mauvais temps , les chemins à côté de la grande route pavée ne sont pas praticables. Si l'on marche sur la chaussée l'on risque d'être écrasé ; on est donc réduit à cheminer sur la terre fangeuse & glissante : l'homme qui porte des fardeaux tombe & se blesse.

Il est sur-tout un mur funeste qui regne depuis *la barrière Saint-Denis* jusqu'à *la Chapelle*. Toutes les hottes à denrées arrivent par-là : plusieurs femmes s'y

sont cassé bras & jambes ; & cela n'arrive que trop fréquemment.

Les religieux de Saint-Lazare devroient bien faire construire à leurs frais, le long de ce mur , un trottoir praticable. Ce présent fait à cette foule de porteurs & de porteuses qui nous amènent les légumes de toute espece , seroit digne de leur bienfaisance , & leur terrain en acquerrait une nouvelle valeur ; car , prenez-y garde , tout bien fait au public , est ordinairement récompensé.

CHAPITRE CCCCXXXIX.

Échoppes.

ON vient d'en établir une longue file sur les quais , à raison du profit qu'elles rapportent ; mais elles ne sont pas toutes avantageusement situées. Celles qui sont sur le *quai de la Ferraille* & à la descente du Pont-Neuf , masquent le coup-d'œil. Ces échoppes ont usurpé la place qu'occupoient deux fois la semaine les jardiniers-fleuristes ; de sorte que les jours de marchés , ils viennent encore déposer devant ces échoppes , leurs pots à fleurs

& arbres de toute espece. Ce quai déjà étroit , se trouve donc fort embarrassé , & la confusion devient si grande qu'on n'y marche qu'avec peine. Une fois jeté dans cette route, il faut poursuivre jusqu'au bout , car il n'y a point de rues de dégagement , ni pour les voitures , ni pour les hommes à cheval. Les filoux & les voleurs le soir ont beau jeu. Ils s'esquivent par l'*Arche-Marion* ; & comme le guet ne peut y faire passer ses chevaux , ce quai est dangereux la nuit.

Ces échoppes font d'une grande incommodité sur le quai le plus passager de Paris ; mais si ces petites boutiques rétrécissent indécemment la voie publique , elles gonflent en récompense la bourse de ceux qui en retirent les loyers. Or, le lucre des fondateurs ne doit-il pas passer avant la sûreté & la commodité publique ?

C'est toujours sur le *quai de la Ferraille* ou de la *Mégisserie* que se promene le recruteur , nourricier des armées royales. Naguere garçon perruquier , il reparoit sur cette arene en uniforme , la tête haute & couronnée d'une aigrette, ayant une longue épée sur la hanche , il bat le pavé précédé d'un tambour , vante

à chaque homme de taille les avantages du service ; cajole la jeunesse , fait rougir le payfan , le vigneron , le laboureur de leur état , & cherche à les dégoûter de leurs travaux.

Un de ces officiers en uniforme arrêtant un jour un campagnard par les lambeaux de son habit , celui-ci le regarda froidement , & lui dit : *Allons , c'est assez , n'achevez pas de me déchirer.*

Ces petits détailliers entravés dans leurs échoppes , violent de tout leur pouvoir l'observance du dimanche. Il se fait ce jour-là , entre les défenseurs de la loi & les infracteurs , une guerre de friperie qui n'est pas étrangère à nos crayons.

Une escouade de guet à pied se promene d'heure en heure pour saisir les quincailleries & les vieilles culottes qui apparoissent en forme d'enseignes ; mais devant l'escouade marche un vigilant précurseur soudoyé par les détailliers , & qui avertit de proche en proche de l'arrivée de la garde. L'étalage alors rentre dans la petite boutique ; mais il reparoît soudain quand les fusiliers ont passé.

C'est le jour cependant où l'ouvrier

qui a reçu sa paie le samedi au soir ou le dimanche matin , achete des boucles , des fouliers , des chemises , une veste , un marteau ; il n'a que ce jour-là pour faire ses pressantes emplettes.

On essaie les culottes dans les allées , & le marché est interrompu par les filles de la maison qui descendent les escaliers pour aller à la grand'messe , & aussi par la garde soupçonneuse qui pousse les portes à demi-fermées.

Ce quai est une vraie foire curieuse , à l'usage des déguenillés ; on y fait troc d'habillemens. Tel entre dans l'échoppe noir comme un corbeau , & en sort vert comme un perroquet. Parmi ces échanges de friperies , une multitude de femmes tournant & retournant l'étoffe en tous sens , président à des marchés qu'on ne sauroit appeler tacites ni clandestins. Elles aident d'une main officieuse aux vêtemens trop étroits & même aux boutons indociles qui ne rejoignent pas exactement la boutonniere ; elles sont entendues en fait de culottes de peaux , parlent de goût comme des académiciens , & de la *grace collante* que le chamois doit avoir. Elles habillent de pied en cap le chaland , & pendant l'entretien , elles

se ménagent habilement pour le soir un goûter aux Porcherons.

Les foldats du guet marchent complaisamment à pas lents, parce qu'ils ont leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, leurs parens dans ces échoppes, & qu'eux-mêmes font le commerce quand ils ne sont pas de garde.

O loi antique du sabbat, que d'atteintes ces marchandes empressées à revêtir leur prochain, ne portent-elles pas à tes réglemens ! Mais avant tout, la pudeur publique doit être respectée ; & c'est bien ici le cas de dire : *Nécessité n'a point de loi.*

Voilà comme rien n'est perdu à Paris, ainsi que dans le systême éternel de la nature. L'atome, la chemise usée, la culotte trouée & le soulier déformé ne périssent point encore ; rien ne s'anéantit ; non, rien ; il se trouve toujours des individus qui entrent avec justesse dans ces moules tout prêts. Ces culottes suspendues invitent les passans, & la tentation est égale au besoin.

Archevêques & magistrats, permettez donc à un manœuvre de s'enfermer le saint jour de dimanche dans un moule réparé à neuf, Adam avoit les feuilles

du figuier , & son petit-fils , pécheur
comme lui , supplée à sa nudité le long
du quai de la Mégisserie.

CHAPITRE CCCCXL.

Dépouilleuses d'enfans.

JE viens de parler de certaines allées ;
en voici d'autres où les femmes dont j'ai
à faire le portrait n'y habillent point
ceux qui sont nus ou qui attendent un
vêtement pour aller à vêpres & de là
à la Courtille. Au contraire, ces fem-
mes dépouillent des enfans pour s'em-
parer de leurs habits.

Plusieurs allées longues, ténébreuses
(& où tous ceux qui entrent semblent
à l'œil des passans être de la maison)
ne favorisent que trop dans l'enceinte
tortueuse de Paris & dans une si grande
population un vol aussi atroce que
bizarre.

Ces femmes ont des dragées & des
habits d'enfans tout préparés, mais d'une
mince valeur : elles épient ceux qui sont
les mieux habillés ; & en un tour de main
elles s'emparent du bon drap , de la
soie ,

foie , des boucles d'argent , & y substituent une fouquenille grossiere.

Les enfans amadoués ou se laissent faire , ou pleurent , ou crient : une complice prend le ton & les manieres d'une gouvernante , les gourmande ; & les passans de dire : *Ah , le petit mutin , il faut lui donner le fouet !* Que dit le pere quand il revoit son pauvre enfant sous un accoutrement étranger deux fois trop large & où la vermine est logée ? Ainsi disoit le vieil Isaac : *C'est la voix de Jacob , mais ce n'est point sa robe.*

Ce brigandage ne pouvoit s'exercer que dans une ville immense & populeuse. Les plaintes réitérées de quelques parens ont fait poursuivre un délit , qui sembloit ne devoir pas se trouver dans la liste des crimes. Une sentence du Châtelet a été confirmée par arrêt du parlement du 8 juin 1779. Elle condamne une raccommodeuse de dentelles à être fouettée & marquée , & renfermée à l'hôpital de la Salpêtrière pendant neuf ans , préalablement mise au carcan avec un écriteau devant & derriere , portant ces mots : *Dépouilleuse d'enfans.*



CHAPITRE CCCCXLI.

Directeur.

UN directeur , il y a cinquante ans , formoit encore le personnage le plus important de la société. Diriger les consciences des femmes de qualité , dégrossir une confession , tel étoit son emploi.

Ils sont devenus rares & n'existent plus que chez quelques femmes du second ordre ; les femmes de qualité n'en connoissent guere que le nom. Il faut aller les chercher chez quelques vieilles présidentes ou conseilleres , confinées dans un faubourg solitaire.

Là , sous le titre de voisin ou d'ami , vit le béat exilé de la ville. On lui a confié l'instruction chrétienne de quelques nieces à marier , & que leur peu de fortune oblige à vivre chez la tante.

Sa physionomie quoique austere est fleurie , sa soutane bien étoffée ; il retrouffe avec grace un long manteau ; ses souliers sont lisses ; il a presque la contenance & la dignité d'un prélat. Les mots de vertu , de probité , de piété ,

font incessamment dans sa bouche ; il étudie les caractères , les flatte sans affectation , & prend peu à peu l'ascendant auquel il aspire. Bientôt il décide de tout dans la maison , & c'est à son tribunal que se portent les questions les plus difficultueuses.

Les nieces craignent de le mettre contre elles , & le ménagent ; puis il devine tous leurs petits secrets ; il a soin de vanter la discrétion & il en tire un parti assez adroit ; il ne répond que quand on le consulte ; mais il fait si bien qu'on le consulte toujours. Aussi n'y a-t-il plus rien à répliquer dès qu'il a prononcé.

Il assigne les confesseurs qu'il faut prendre , les prédicateurs qu'il faut entendre , les églises qu'on doit fréquenter par préférence , mais il écarte tout ecclésiastique de l'hôtel ; lui seul doit régner , & l'on a soin de ne pas lui faire entrevoir le rabat d'un rival.

A table les meilleurs morceaux sont pour lui , les domestiques le servent avec attention ; il aime le café , les liqueurs , & il les savoure d'un air réfléchi. Si les propos deviennent un peu libres , il paroît ne rien entendre , & sa physionomie qui prend un caractère de

gravité , manifeste seule qu'on profere des paroles inconsiderées : il est civil plus que poli , & l'on voit qu'il a pris son parti sur plusieurs objets. Si l'on prononce devant lui le nom de *Tartuffe* , on diroit que ce mot lui est étranger.

Il a toujours l'air de marier les nieces ; mais il a le mot de la tante , il n'en fait rien : & comme on croit aisément ce qu'on désire , les nieces s'imaginent toujours qu'il s'occupe d'elles ; il les tient ainsi en haleine avec une présence d'esprit incomparable.

Cette espece d'homme , qui occupoit les premieres maisons , descend de jour en jour & reflue vers la bourgeoisie.

Ils n'ont plus aujourd'hui le ton grandeur qu'ils avoient dans le siecle dernier ; leur parole est humble & caressante ; ils n'osent éconduire ceux qui leur déplaisent ; ils font seulement remarquer leur modération , leur amour de la paix & la victoire remportée sur leur humeur. Rien ne les choque , & mettant de côté le zele trop ardent qui dévorait leurs devanciers , ils écoutent , sans une surprise trop caractérisée , les réflexions & les propos de la philosophie moderne.

Les curés sont un peu jaloux de ces

indépendans qui vont sur leurs brisées ; mais comme ils sentent que leurs habitués n'ont pas assez de monde pour vivre parmi les personnes d'un certain rang, ils aiment encore mieux voir chez elles un directeur, que de n'y appercevoir aucun ecclésiastique.

CHAPITRE CCCCXLII.

Saccoches.

LONGS sacs de toile fort propres à loger les membres épars de *Seigneur-million* (1), & dont se servent les porteurs d'argent, qui, hélas ! n'en sont pas plus riches.

On les rencontroit tous chargés & suant à grosses gouttes sous le fardeau précieux. Les billets de la *caisse d'escompte* ont diminué tout ce déménagement & remuement perpétuel de sacs pesans &

(1) Quand un million repose majestueusement étendu sur le carreau de la ferme, dans plusieurs sacs & saccoches de différentes grosseurs, l'avare croit lui voir des bras, des jambes, des cuisses, des doigts ; & pénétré de respect & d'amour, peu s'en faut qu'il ne personnifie son idole.

matériels qui alloient de coffre en coffre. A cette marque lourde de la richesse, on a substitué le *porte-feuille*.

Cette *caisse d'escompte* est toujours comme une pierre d'attente sur laquelle on examine si le public voudra bâtir de lui-même un édifice de confiance. Il faut en effet que cet édifice devienne l'ouvrage de la nation ; elle a beaucoup de peine à recevoir des idées de *banque* ; elle n'attache aucun sens aux mots *crédit*, *circulation* ; elle craint toujours qu'un second Terray ne vienne avec sa main de fer tout briser, tout prendre. La défiance presque universelle empêche qu'un établissement utile ne reçoive les dimensions qui le rendroient favorable dans un temps sur-tout où la disette d'espèces monnoyées se fait sentir, & où les capitalistes paroissent vouloir thésauriser, pour voir, ainsi qu'ils le disent, *ce que tout cela deviendra*.

Le peuple de Paris ne comprendra jamais ce qu'on appelle *banque*, qu'on ne lui en montre le jeu, non en théorie, mais en pratique. *Paie-t-on à l'hôtel-de-ville ? Oui, quoique un peu lentement. — Eh bien, nous reporterons notre argent au trésor royal. Voilà les deux extrémités*

du coup-d'œil dont il embrasse la *circulation & le crédit*.

Dites à ce peuple que la richesse doit résider plutôt dans la tête des citoyens que dans leurs coffres, ainsi que le pouvoir n'agit que parce que chaque tête en son particulier le croit réel : il ne pourra vous entendre ; il donnera tout son argent pour des *parchemins-contrats*, mais il n'échangera point une obole contre un *papier fin*, un *papier monnaie* qu'on roule, & qui s'appellera *billet de banque*. Il faudra donc changer les noms si l'on veut lui être utile malgré son aveugle opposition.

CHAPITRE CCCCXLIII.

Fantaisies.

C'EST ce qui dessèche, ruine & consume les grosses fortunes ; c'est ce qui rend dur & avare, ce qui empêche d'être compatissant, souvent même d'être juste. Un pavillon bizarre, un jardin ennuyeux, un fallon doré & maussade, absorbent l'argent qui auroit donné des jouissances réelles.

R iv

Telle femme a des fantaisies de robes, de bagues, de dentelles, qui surpassent toutes les autres dépenses. La fantaisie devient passion. A peine satisfaite, la femme capricieuse en appelle encore une autre plus extravagante. On veut jouir pour l'œil d'autrui. Ces misères détournent l'homme des devoirs, & des plaisirs rendus plus doux l'un par l'autre, & qui lui étoient propres.

Tel est le fléau des riches ; ils sont presque tous fantasques ; & comme les fantasques font des projets qui n'ont ni base ni terme, ils éprouvent dans leurs rêves le tourment des Danaïdes ; ils ne jouissent point, & ils ont fermé la source de la consolante bienfaisance, pour se livrer à de courtes sensations fausses & illusoires.

CHAPITRE CCCCXLIV.

L'air de Cour.

LA cour est le centre de la politesse, parce qu'elle y donne le ton des usages & des manières. L'air de cour s'imprime dans un garçon de la chambre, dans un

petit contrôleur ; & à l'instar des grands seigneurs , ils affectent une contenance modeste , puis reparoissent fiers & superbes. Les valets prennent un ton qui par-tout ailleurs seroit l'excès du ridicule.

On marche des épaules à la cour. Le courtisan salue légèrement , interroge sans regarder , glisse sur le parquet avec une légèreté incomparable , parle d'un ton élevé , préside aux cercles jusqu'à ce qu'il paroisse un nom qui le réduise au ton général.

La politesse de la cour est-elle si renommée , parce qu'elle vient du centre de la puissance , ou parce qu'elle provient d'un goût réellement plus raffiné ?

Le langage y est plus élégant , le maintien plus noble & plus simple , les maximes plus aisées , le ton & la plaisanterie y ont quelque chose de plus fin ; mais le jugement y a peu de justesse , les sentimens du cœur y sont nuls ; c'est une ambition oisive , un orgueil prêt à faire des bassesses , un désir immodéré de la fortune sans travail , une crainte fervile de la vérité.

Là on redoute la vertu du prince ; on lui souhaiteroit des vices , on n'espère qu'en ses faiblesses ; & ce vernis sédui-

fant qui masque l'attitude & orne la parole , cache la flatterie & l'effronterie d'un cœur corrompu.

Parmi le nombre des courtisans se mêlent des aventuriers qui se lancent dans la foule , font par-tout , publient les nouvelles indifférentes. Voyez leurs courses précipitées ; ils vont , viennent : que veulent-ils ? que demandent-ils ? On n'en fait rien ; ils mourront sans rien obtenir.

Le courtisan qui vous a salué dans la rue , ne vous reconnoît plus au lever ou à la messe.

Que de gens ont broyé inutilement le pavé de la route de Versailles ! Plus d'un courtisan meurt éthiqué devant l'objet qu'il poursuit & qu'il adore.

Ces courtisans oisifs que l'intérêt dévore ,
Vont en poste à Versailles essuyer des mépris ,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.

VOLT.

Le jour que l'on nomme un ministre : c'est le plus grand génie qui ait jamais existé ; rien n'égale sa pénétration ; son désintéressement ; l'éloge est outré ; il ne peut l'entendre sans rougir : tout retentit de ses louanges. A quelque temps de

là il chancelle ; le dédain , le blâme , l'aigreur , attaquent sa personne & ses opérations. On n'a plus rien à attendre de lui : on le déchire avec fureur.

Le ministre le lendemain de sa nomination se trouve des parens qu'il n'a jamais vus , & des amis qu'il ne connoît pas.

On démêle sur toutes ces physionomies de cour l'inquiétude , que tout l'apprêt du visage ne déguise pas parfaitement ; le ris n'est pas vrai , & les carresses sont contrefaites. Le courtisan s'exerce en tout temps à nuire à la réputation de ceux qu'il ne connoît pas , pour savoir mieux nuire à la fortune de ceux qu'il connoît. Cela s'appelle *pelotter en attendant partie*.

CHAPITRE CCCCXLV.

Liseurs de Gazettes.

VOYEZ-LES assis sur un banc aux Tuileries , au Palais-Royal , à l'Arsenal , sur le quai des Augustins & ailleurs. Trois fois la semaine ils sont assidus à cette lecture , & la curiosité des nou-

velles politiques faïsit tous les âges & tous les états.

Mais tous ces lecteurs ardens & bénévoles ne favent pas que ces nouvelles sont mutilées, tronquées avant de circuler dans Paris ; qu'un censeur bien payé a sur ces papiers politiques une inquisition illimitée. Ils ne se doutent pas qu'un *bureau*, suprême inspecteur des gazettes, prépare celles qui nourrissent leur crédule simplicité. C'est là qu'on déchire la page de vérité ; qu'on ordonne de déguïser, de supprimer ; que les événemens sortent tout arrangés par les mains des *rédaçteurs* & des *revïseurs*, qui taillent & habillent les nouvelles selon le systême & les idées du jour. Aussi la version du lendemain ne fera pas celle de la veille. Le *bureau* aura ordonné des *incidens*, aura effacé, puis réhabilité la même phrase, sans trop savoir ce qu'il doit permettre ou empêcher. Un courrier fera vingt voyages pour la structure d'une période ; mais à coup sûr on prendra toujours le parti de rayer, car c'est le plus court. Oh, comme l'on craint le tocsin d'une période indocile !

Mille fois trompé, le bourgeois de Paris le fera encore le lendemain. Il est

tellement né pour l'erreur qu'on lui apprête , qu'il ne s'apercevra pas que chaque ordinaire le remet précisément au même point , & que tous ces faits qu'il prend pour certains , deviennent équivoques quelques jours après , parce qu'on a donné des dimensions étranges à un peu de vérité , & que tout le reste a reçu les couleurs ingénieuses du mensonge.

Ne diroit-on pas à chaque *Mercur* nouveau , que l'Angleterre est abymée , qu'elle n'a plus ni flottes , ni commerce , ni banque ? On entend dans les cafés des gens qui , la *gazette de France* en main , au plus léger avantage , affirment que le peuple Anglois est aux abois , que dans trois mois il n'en fera plus question. C'est un épicier du coin qui spécule sur le sucre & le café , qui fait ces belles prophéties ; il le dira le soir à sa femme qui hait les Anglois , parce qu'ils sont hérétiques.

Cependant on a passé sous silence , pendant six années consécutives , les opérations de ce peuple énergique , valeureux & fier , qui crée & qui sent ses forces , & dont la situation politique n'est jamais voilée ; car dans une feuille

vérifique , le gouvernement annonce avec franchise les revers & les succès de la guerre ; & l'Anglois après avoir dit tout haut sa façon de penser (1) , donne volontairement une partie de sa fortune pour les besoins de la patrie. Et pourquoi ? C'est qu'il a pu avoir un avis & le produire en citoyen à ses concitoyens.

Jamais on ne vit chez aucune nation plus de ressources , plus d'intrépidité , plus de nerf , plus de génie. Ses flottes sorties de ses ports comme par enchantement , tiennent du prodige , & la postérité aura peine à croire ce que l'histoire lui racontera , tant le grand ressort de la liberté est fait pour opérer les choses les plus extraordinaires. Et comment ne pas s'intéresser aux destinées de ce peuple qui offre l'homme sous sa plus noble attitude ? Sa bravoure , ses vertus patriotiques sont dues à son gouvernement. L'Angleterre , un bras en écharpe , a combattu la France , l'Espagne , la

(1) Au commencement de la guerre contre l'Amérique , un citoyen de Londres , qui ne l'approuvoit pas , publia un pamphlet , ayant pour titre : *Shall I go to war against my brethren in America.*

Hollande, l'immobilité de quelques alliés secrets. Seule elle a contrebalancé trois puissances voisines. Voilà ce que fait un peuple qui a son génie en propre. Le bras est toujours ferme quand notre pensée entière est à nous. Législateurs, étudiez donc enfin cette réaction, & connoissez ce visible rapport.

Lorsqu'un pamphlet véridique vient par hasard à se glisser dans la capitale, le *bureau* frémit, prétend qu'il faut garder un *tacet absolu* sur les événemens qui agitent l'Europe, comme devant nous être étrangers à nous, pauvre peuple, assis aux derniers rangs; qu'il n'est pas nécessaire que nous ayions une autre feuille que la *gazette de France*, parce que c'est là que sont les idées complètes, les faits dans toute leur intégrité; & que s'il y a par fois quelques omissions, c'est pour ne point trop chagriner les bons citoyens, les rentiers paisibles, & ne point inquiéter leur sensible patriotisme.

Si vous payez au *bureau*, vous aurez peut-être le privilege de faire venir du dehors des nouvelles politiques; mais elles seront revues & corrigées. Jamais la vérité nue n'obtiendra son passe-port.

Oh! que ce *Renaudot* qui, dans le

siècle passé , pressentit le besoin de l'oisiveté , de la vieillesse & de l'esprit d'observation si rare , (mais pourtant caché quelque part dans les murailles de Paris) ouvrit une mine féconde à l'avidité de nos *bureaux modernes* ! Tous les commis ont juré de vivre sur ces gazettes & autres feuilles périodiques , & ils vivront à leur aise , car la curiosité du public qui s' imagine toujours qu'on cessera de l'abuser , est un fonds intarissable.

Mais qu'arrive-t-il aussi de tout cet étalage de mensonges ?

Un bon mot dit à propos renverse en un instant tout l'édifice de ces gazettes privilégiées. *Comment va le siège de Gibraltar ?* *Assez bien , il commence à se lever.* Ce mot passe de bouche en bouche ; on le répète au café , au parterre ; tout le monde rit jusqu'à l'épicier , & le public tout-à-coup éclairé fait enfin à quoi s'en tenir.

Quel nom méprisable que celui de *gazetier* , quand on vend le mensonge à la face de l'Europe ; que l'on trahit d'une manière aussi vile les intérêts de la génération présente , & qu'on s'abandonne au mépris de la postérité qui s'avance & qui va flétrir bientôt le soudoyé & celui qui le soudoie ! Ces

Ces détails si bien vendus , dont on est si avide aujourd'hui , deviendront dans quinze jours d'une indifférence absolue. A la paix , toutes ces trompettes confuses se tairont ; ces chroniques journalières tomberont dans le plus profond oubli ; l'historien n'y trouvera que des dates & cherchera ailleurs des mémoires que la pusillanimité , la passion & l'ignorance n'auront point altérés.

Que l'historien sera sur-tout embarrassé , quand il lui faudra peindre l'esprit des citadins au milieu de ces grands mouvemens qui exprimoient le sang des nations , & quel degré d'intérêt prenoit l'habitant des villes à ces chocs épouvantables ! Comment tout Paris étoit-il insurgent , sans trop savoir pourquoi , ou du moins sans avoir su tirer la moindre conséquence de sa gratuite opinion ?

Les noms des généraux Américains , & les lieux de la guerre , sans cesse estropiés par un peuple ignorant ; le grand mot de la *liberté des mers* dans la bouche de nos dames ; nos élégans confondant les mâts & les cordages d'un vaisseau , comme s'ils l'eussent monté ; l'Europe tout-à-coup transplantée en Amérique , & le globe couvert d'un pôle à l'autre de

républiques naissantes , trouvant chacune leur *Francklin* avec la devise *Eripuit cælo fulmen , sceptrumque tyrannis* ; toutes ces créations délirantes faites à un souper libertin par des hommes qu'un exempt subitement entré auroit fait pâlir ; oh, quel chapitre grotesque à tracer !

A la nouvelle du désastre que notre escadre éprouva sous les ordres du *comte de Grasse*, le Parisien jeta un cri de douleur & d'indignation ; il ne se fit pas à l'idée de voir entrer le superbe vaisseau *la Ville de Paris* dans les eaux de la Tamise. On eût dit que cette commotion alloit imprimer aux esprits un caractère absolument nouveau ; mais le Parisien, après les plaintes & les clameurs les plus hautes , retomba tout-à-coup dans le silence qui lui est ordonné.

Depuis sept à huit mois seulement , le fretin des novellistes , à certaines heures , composé des groupés devant les cafés & autres endroits où se lisent les gazettes. Un orateur préposé par la police endoctrine la troupe écoutante ; il est rarement contredit. Osez combattre le harangueur & les leçons dictées qu'il distribue , l'espion averti aura bientôt son oreille à votre bouche.

Ces groupes (que le fusil du guet auroit dispersés autrefois) ont reçu la permission de déraisonner sur le pavé , le pied dans le ruisseau , au bruit des carrosses qui passent & qui interrompent le zele & l'éloquence de l'orateur ; car la roue écraseroit tout comme un autre ce Démosthene nouveau.

Ce qui étonne le plus , c'est de voir de pauvres diables tout déguenillés se passionner pour une nouvelle récente , & s'en rassasier comme si c'étoit du pain.

Plusieurs se font aides-de-camp & servent à la correspondance des nouvelles qui circulent parmi ces groupes ardens à se nourrir de bavardage , & qui oublient l'heure du souper & leur famille , pour se livrer à la singulière manie d'écouter & de dire des sottises en plein air.

La police ne leur conteste pas ce rare plaisir ; & c'en est un bien vif pour l'observateur , que d'examiner ces figures grotesques , & d'entendre les réflexions baroques qui enchérissent encore sur les préventions & les erreurs des gazettes les plus anti-anglicanes.



CHAPITRE CCCCXLVI.

Entresols.

LES architectes, dans la construction de leurs hauts & modernes bâtimens qui frappent la vue de tous côtés & dans les rues les plus dédaignées, ont jugé que celui qui occuperoit la boutique ne devoit avoir au-dessus qu'un cachot pour y séjourner.

Tous ces entresols sont une espece de cave basse & voûtée, & le plancher est si peu élevé, que la tête de l'homme de la taille ordinaire y touche presque.

Celui qui est obligé de vivre là-dedans en ménage, risque sa santé par le peu d'air qui y circule, sur-tout pendant la nuit lorsque tout est clos. Comment relever d'une maladie dans un espace aussi étroit ? Comment une femme y peut-elle accoucher & faire ses couches ?

Tandis que l'architecte a affecté de donner aux premiers étages une hauteur fastueuse, il a écrasé l'entresol. Passé le troisieme étage, à mesure qu'il s'est élevé, il a diminué l'air insensiblement,

& le septieme redevient aussi resserré que l'entresol.

Architectes inhumains ! vous avez péché ; vous avez adopté l'esprit du riche ; vous avez calculé comme eux : tout d'un côté , rien de l'autre ; vous avez pesé l'air dans une balance avare ; vous avez dit avec cruauté : Il ne faut pas plus de place pour un lit. Un homme de six pieds pourra à la rigueur se mouvoir & s'étendre dans ce cachot. Vous avez fait des loges , & non des chambres. Barbares ! pourquoi vous êtes-vous ainsi prêtés à l'avidité des propriétaires ? Complices de leur dureté insultante , vous avez avili votre art ; il consistoit à donner à chaque case de la ruche humaine des dimensions à peu près égales. Voyez l'abeille ; construit-elle ici des alvéoles très-larges , là des alvéoles excessivement resserrés ? Non : son ouvrage est régulier ; & pourquoi ne pas imiter dans vos travaux cet insecte admirable ? Que ne corrigez-vous les idées basses & mesquines du bâtisseur ?

Architectes , vous direz tous : *Il n'est pas permis de fabriquer & de vendre des poignards ;* & au bout de votre compas , après une lente réflexion , vous avez

voûté à dix pieds des ruisseaux infects les cages insalubres où vous saviez que vos semblables devoient naître , respirer , croître & vivre.

Vous n'êtes pas aussi coupables que le fondeur qui jeta en moule son taureau pour complaire à la tyrannie ; mais vous avez manqué d'entrailles , de prévoyance , de dignité ; & vous méritez qu'on vous condamne à occuper toute votre vie ces entresols , où vous n'avez fait entrer que tant de rayons de lumière , & tant de pouces cubes d'air.

Je déclare quiconque aura tracé ces dessins chiches , & livré ces plans formidables pour l'élévation de ces nouveaux bâtimens , indigne & incapable à jamais de travailler à un temple , à un théâtre , à un hôpital , enfin à tout édifice vaste & majestueux , fait , par son utilité ou par sa grandeur , pour inspirer l'admiration à la génération présente ou future.



CHAPITRE CCCCXLVII.

Vendeur de Tisane.

IL porte une fontaine de fer-blanc sur son dos ; il a un bonnet garni de plaques & de plumes de héron ; il est ceint d'un tablier blanc ; il se place dans un passage public , toujours debout ; il crie incessamment & interrogativement : *A la fraîche , qui veut boire ?*

Deux gobelets d'argent sont enchaînés à sa ceinture , de peur sans doute que le buveur ne les emporte & ne se cache après dans la foule ; mais la chaîne longue & courbée pend encore jusqu'à terre. Celui qui boit n'est pas sûr d'avaler jusqu'à la dernière goutte. Un passant brusque marche sur la chaîne qu'il n'aperçoit pas , fait danser le gobelet & la liqueur ; tout le groupe environnant est mouillé de l'eau de réglisse qui a échappé aux lèvres avides & trompées du nouveau Tantale.

L'eau de réglisse a été bien battue dans la fontaine éternellement ambulante ; aussi mouffe-t-elle d'elle-même ;

S iv.

les enfans , les bonnes , les garçons tailleurs , les écoliers s'attroupent en été autour du vendeur de tisane ; il ne fait qu'ouvrir & fermer le robinet avec une précision adroite , & tous boivent dans le même vase. Le rinser seroit chose longue & superflue ; les buveurs pressés de la soif n'en donnent pas le temps ; on en fait néanmoins le semblant.

Vous seriez sur une échelle de dix pieds de hauteur , que le gobelet enchaîné pourroit encore monter jusqu'à vos levres. Si vous buvez lentement , ce qui n'est pas permis , le vendeur tire la chaîne à lui , & vous avertit de cette manière que d'autres attendent : *Avez-vous crié-t-il , c'est du vin de Condrieux , vin de Canarie !*

On donnoit autrefois deux coups à boire pour un liard : mais c'étoit dans le bon temps. Depuis que tout est renchéri , on ne donne plus qu'un coup à boire pour trois deniers ; ce qui fait que quelques bourgeois économes partagent le gobelet en deux ; moyen adroit pour alléger l'écot.

Pourquoi boit-on à cette petite fontaine , dira l'étranger , au lieu de boire largement aux fontaines publiques ? Il

en parle bien à son aise lui ! On ne boit pas aux fontaines publiques de Paris ; c'est la chose impossible ; point de bassin , un robinet très-bas , le plus souvent à sec , en voulant boire on se casseroit les dents contre le gouleau.

Ces vendeurs de tisane arpentent le dimanche les Champs-Élysées & les boulevards , arrosant les bouches qui suiffoient de poussière. Ils vident leurs fontaines jusqu'à douze ou quinze fois de suite , & gagnent par jour jusqu'à sept francs dans les mois de l'été.

L'immobile paquet de réglisse n'abandonne jamais le fond de cette fontaine ; tourmenté par un choc perpétuel , il faut qu'il rende tous ses suc. Ceux qui veulent avoir la vogue y ajoutent quelques tranches de citron. Ceux-là on les distingue de loin ; ils sont plus fiers que les autres , & la plume de coq plus élevée voltige sur leur tête ; on les invite & ils font la sourde oreille.

Si le vendeur ment en criant *à la fraîche* , ce n'est pas de sa faute ; il marche le long du mur tant qu'il peut ; mais il y a loin de la rivière aux promenades publiques , & si les rayons du soleil ont fait bouillir l'eau de réglisse , il n'en peut

mais. N'a-t-il pas ombragé sa tête d'un panache , comme pour mettre à l'ombre la boisson publique ? Peut-il affaiblir l'œil du jour , commander à la fraîcheur , donner une boisson à la glace pour trois deniers ?

En hiver il crierà à *la chaude* , mais le métier ne vaudra plus rien , & le vendeur de tisane appelant en vain le public sans soif , se fera dans son désespoir râpeur de tabac.

Cet abreuveur de populace altérée est quelquefois bel-esprit. Tandis que sa main distribue l'eau moussieuse , sa langue débite une infinité de *rebus* populaires qui réjouissent le buveur ; il s'interrompt pour rire d'une bouche large au nez de celui qui le désaltère & qui l'amuse : le tout pour un liard.

* Anatomistes , dites-le moi , comment son gosier docile peut-il suffire à crier sans interruption , à chanter sa marchandise , avec des roulades , des passages & des tons qui me surprennent véritablement ? Le larynx de ces hommes-là est bien remarquable , & leur glotte de perroquet doit avoir , si je ne me trompe , une configuration toute particulière. C'est une voix enfin comme il n'y en a pas dans le reste du monde.

Musique , bons mots , réglisse , ils prodiguent tout ; mais. aussi faisant certaines pauses , ils disparaissent & vont au cabaret métamorphoser promptement en vin l'eau fade de leurs fontaines ; en cela , ils ressemblent assez aux vendeurs de morale , qui la crient volontiers en tous lieux , mais qui laissent à d'autres le soin de la favoriser.

CHAPITRE CCCCXLVIII.

La Curiosité.

Vous avez vu des fontaines portatives qui voyagent. Eh bien , voici un opéra sur roulette , & qu'on porte à dos d'hommes (1). C'est une cassette où sont adaptés ces verres d'optique qui grossissent les objets. Là vous voyez Constantinople , Pékin , Londres , Madrid , la bataille de Fontenoy , gagnée en personne par Louis XV , un combat sur mer , avec la fumée des canons , où le François est vainqueur ; les images passent successivement & l'explication va

(1) Vers heureux de M. Lemierre.

toujours son train ; elle ne cadre point exactement avec l'objet qui paroît ; la parole va plus vite que le carton coloré. Mais le directeur est pressé , il faut qu'il donne douze représentations par heure. Tudieu , quel chef-d'œuvre !

Un rideau couvre les curieux ; il est bombé par le dos sensible des spectateurs. Aux beaux endroits , leur satisfaction perce & le rideau est ému.

L'impatience saisit ceux qui attendent , ils prennent une moitié de lunette ; le fil de l'admirable histoire est interrompu pour celui qu'on a distrait , & voilà qu'il en commettra toute sa vie une erreur contre la géographie.

Le Parisien a voyagé sans grande dépense & sans accident ; il a vu au fond de la boîte merveilleuse tous les pays , qu'il ne verra jamais autrement ; il se sent plus instruit ; il a une idée de l'océan , d'un vaisseau voguant à pleines voiles sur la mer tranquille ou orageuse ; & la jeune fille , curieuse & réservée , que les vaisseaux de haut-bord intéressent moins , a demandé quand passeroit le *féral du grand-seigneur* ; il passe , elle s'en retourne avec la confiance qu'il ne ressemble pas tout-à-fait au couvent où l'on retient sa cousine.

C'est ce qu'elle défireit de savoir ; mais *l'eunuque blanc* l'embarrasse encore. Elle l'a vu près de la sultane favorite , & elle n'en devine pas davantage. Le grossier explicateur a passé là-dessus si rapidement , & c'étoit-là sur-tout ce qu'elle auroit voulu connoître à fond dans la curiosité.

On jouit des miracles de cette curiosité pour six deniers par dos , égalité de places ; il n'y a ni premières loges ni parterre , & jamais il n'y eut dans ce spectacle de désobéissance formelle à la voix du directeur. Pendant l'intervalle des représentations & des scènes , il joue d'un instrument qui représente tout un orchestre. Il n'y a ni musiciens , ni acteurs , ni receveurs de billets à soudoyer , il est tout lui seul ; maître du physique comme du moral , on voit qu'il a composé l'*explication* ou le *commentaire* de la décoration changeante , & il a par-dessus le marché les épaules assez robustes pour emporter son théâtre & le promener dans les différens quartiers où il suppose que le goût regne encore.



CHAPITRE CCCCXLIX

Salon de Peinture.

CE salon est peut-être la pièce la plus régulièrement vaste qui existe dans aucun palais de l'Europe. Il n'est ouvert que tous les deux ans. La poésie & la musique n'obtiennent pas un aussi grand nombre d'amateurs ; on y accourt en foule , les flots du peuple , pendant six semaines entières , ne tarissent point du matin au soir ; il y a des heures où l'on étouffe.

On y voit des tableaux de dix-huit pieds de long qui montent dans la voûte spacieuse , & des miniatures larges comme le pouce , à hauteur d'appui. Le sacré , le profane , le pathétique , le grotesque , tous les sujets historiques & fabuleux y sont traités & pêle-mêle arrangés ; c'est la confusion même. Les spectateurs ne sont pas plus bigarrés que les objets qu'ils contemplent.

Un badaud prend un personnage de la fable pour un saint du paradis ; *Typhon* pour *Gargantua* , *Caron* pour *S. Pierre* , un *satyre* pour un *démon* ; & comme le dit

l'auteur du poëme *des Fastes*, l'arche de Noé pour le *coche d'Auxerre*. Eh bien ! ce peuple qui n'a aucune connoissance en peinture , va par instinct au tableau le plus frappant , le plus vrai ; il ne le manque pas. C'est qu'il est juge de la vérité , du trait naturel , & tous ces tableaux sont faits pour être jugés en dernier ressort par l'œil du public.

Ce qui fatigue & quelquefois révolte , c'est de trouver là une foule de bustes , de portraits d'hommes sans nom , ou le plus souvent exerçant des emplois anti-populaires. Que nous fait la figure de ces financiers , de ces traitans , de ces premiers ou seconds commis , de ces dolentes marquises , de ces inconnues comtesses , de ces présidentes nulles , qui ont les joues enluminées , car il faut peindre les femmes avec leur rouge ; il faut de plus les faire rire. De sorte que le salon a l'air d'une assemblée de fous , grotesquement habillés , qui se rient au nez & se moquent les uns des autres. Puis ces visages semblent dire : J'ai payé par orgueil pour être ici sur la toile ou en marbre. Toutes ces physionomies , que rien ne fait sortir du cercle vulgaire , méritent-elles cette distinction ? Elle ne

devroit être accordée qu'aux personnes distinguées par leurs vertus, leurs talens ou par des services rendus à la patrie.

Que le pinceau se vende à l'oisive opulence, à la coquetterie minauière, à la fatuité hautaine, le portrait peut demeurer dans la salle ou dans le boudoir ; mais qu'il ne vienne jamais affronter les regards du public dans un lieu que la nation accourt visiter ! Peut-on voir sur la même ligne le buste d'un guerrier illustre, d'un homme de génie & celui d'un garde-note ?

Pendant l'ouverture du fallon, il paroît une multitude de brochures que tracent tour-à-tour l'envieux, l'ignorant & l'amatèur. Chacun alors a la manie de se connoître en peinture, & les gens de lettres en général ne s'y connoissent pas, quoiqu'ils affectent aujourd'hui de faire entrer dans leur style beaucoup de termes de cet art. Ce déluge de pamphlets n'empêche pas la foule de se porter aux tableaux critiqués ; & l'enfant qui sourit à la peinture parlante, détruit toutes les objections de l'écrivain prévenu ou difficile.

Quand la jalousie s'allume une fois
entre

entre les peintres ; elle surpasse encore celle des poètes.

Les peintres d'histoire se placent au-dessus des autres peintres , qu'ils appellent peintres de *genre*.

La peinture dans le siècle dernier sembloit n'appartenir qu'à l'église & aux rois ; elle ne travailloit que pour les temples & les palais ; voilà pourquoi les peintres d'histoire sont encore orgueilleux & veulent tenir le premier rang. Il leur est dû toutefois , quand ils ont marié à la belle exécution le choix d'un sujet noble & intéressant.

Si dans notre malheureuse tragédie il y a toujours un roi ; si ce roi est toujours un tyran , & s'il s'agit toujours de le poignarder , de lui ôter *la vie & la couronne* ; de même , la peinture , comme la tragédie amoureuse de catastrophes sanglantes , a eu la sombre & longue manie des compositions représentant des martyrs , des supplices , des bûchers , des corps mutilés ou brûlés. Entrez dans une église , vous ne voyez dans les voûtes que des mines de bourreaux & des saints patients que l'on torture à loisir.

Le pinceau long-temps conduit par l'esprit fanatique des moines , ou dévoué

Tome V.

T

à l'adulation la plus caractérisée , est revenu enfin à des compositions douces , agréables & touchantes.

Les sujets sont mieux choisis ; ils appartiennent à la morale , au siècle pastoral ou au patriotisme ; & l'œil n'est plus révolté par ces images de tyrannie & de cruauté, qui teignent de sang les murailles de nos temples , dans l'idée d'honorer ainsi les victimes de la religion : mais si elles jouissent d'un bonheur ineffable , pourquoi transmettre aux regards la figure atroce de leurs bourreaux , & en épouvanter l'ame timide & compatissante qui vient adorer & prier ?

Les mœurs actuelles nuisent beaucoup aux jeunes peintres. Ils sont devenus moins laborieux que leurs prédécesseurs. La trop grande dissipation dans laquelle ils vivent , absorbe le temps nécessaire pour les grands travaux ; puis le libertinage dégrade aussi quelquefois l'artiste & son génie. Il étoit fait pour s'élever au sublime ; il amollit son pinceau , le dénature , le rabaisse à des scènes communes. Tel qui étoit né pour nous retracer les faits immortels de notre histoire , fera une *bambochade* , où deux

petits amours seront groupés près du fémur d'une nymphe.

On voit au fallon que les peintres François ont été fort embarrassés pour peindre nos têtes poudrées & nos joues enluminées : mais quand il faut que leur pinceau rende un *conseiller en robe*, alors c'est bien autre chose. Quoi de plus ridicule en peinture, qu'un homme affublé d'une étoffe noire, ayant lui-même le visage basané, une perruque vaste & d'une blancheur éclatante ? Il n'y a rien de si discordant en couleur ; la nature n'a rien fait de semblable. Il ne faut qu'une pareille figure pour tuer un tableau, fût-il parfait d'ailleurs. Je ne connois rien au monde de plus grotesque, de plus bizarre, que ces tableaux de l'*hôtel-de-ville* & de *Sainte-Genevieve*, où l'on voit de pied en cap les *prévôts des marchands* & les *échevins* avec leurs robes traînantes, leurs perruques ébouriffées, leurs manchettes, &c. L'imagination dans sa bizarrerie ne fauroit rien créer au-delà de ces encolures. Prenez le costume de tous les peuples de la terre, je vous défie de rencontrer quelque chose de plus risible. Raphaël, le Titien, Rubens auroient pris ces coiffures moutonnées

pour une charge extravagante, une fantaisie inconcevable.

Que le peintre s'abstienne donc désormais de peindre des perruques poudrées & des robes noires. L'habillement des Hottentots seroit cent fois moins étranger au pinceau, & ne le repousseroit pas d'une manière aussi dure, aussi discordante.

J'en dirois autant du rouge des femmes, mais cela faute tellement aux yeux, que j'en connois plus d'une qui par instinct n'ont pu se considérer long-temps dans leurs portraits chargés de cette enluminure. Quelque chose leur disoit qu'elles pourroient être ainsi dans le monde, vu l'usage, la mobilité des yeux & des traits du visage ; mais que de plaquer ce *rouge*, ce masque sur la toile, c'étoit vouloir immortaliser tout à la fois le mauvais goût & une tache défigurante.

Le ciel de Paris, dans sa teinte demi-sombre, est peu favorable à la couleur. Les peintres qui arrivent de Rome avec une touche fraîche & brillante, la perdent insensiblement ; & l'on distinguera toujours l'école du Louvre à son coloris, en général inférieur à celui des autres écoles.

C H A P I T R E C C C C L .

Boueurs.

ILS enlèvent les immondices que le balai domestique pousse dans le coin des bornes ; mais ce balai est mou & insuffisant ; les boueurs écument la ville. Il faut de l'adresse pour passer vite entre leur pelle & leur tombereau. Si vous ne prenez pas bien votre temps , si votre élan manque de justesse , la pelle du boueur se verse dans votre poche. Il faut avoir l'œil presté & le pied sûr ; car les boueurs en fouquenille , ennemis nés des habits propres , n'interrompent jamais leurs fonctions. Ne soyez point distrait en passant à côté d'eux ; ils ne vous voient pas , ils ne songent point à vous , ils flanquent la boue épaisse comme de l'eau-bénite ; & s'ils nettoient les rues , ils n'ont point ordre de ne pas faire jaillir sur les passans de larges écla-bouffures.

Le tombereau voiture une boue liquide & noirâtre , dont les ondulations font peur à la vue ; elle s'échappe , &

T iiij

Le tombereau entr'ouvert distribue en détail ce qu'il a reçu en gros. La pelle, le balai, l'homme, la voiture, les chevaux, tout est de la même couleur, & l'on diroit qu'ils aspirent à imprimer la même teinte sur tous ceux qui passent. Le danger est sur-tout du côté où le boueur n'est pas ; vous longez avec confiance une roue immobile, une pelletée d'ordures vous descend sur la tête.

La putridité morale accompagne pour ainsi dire l'infection des ruisseaux. Oh, si la pelle du boueur pouvoit mettre dans le même tombereau toutes ces ames de boue qui infestent la société, & les charrier hors de la ville, quelle heureuse découverte, & combien elle seroit précieuse à la police !

Les inspecteurs font au moral ce que les boueurs font au physique. Mais ils n'enlèvent pas tout ; il est impossible de vivre dans cette grande ville sans être maculé par la pelle du boueur, ou par la langue de la bassesse ; il faut recevoir le coup de la méchanceté comme le coup du balai, se laver & se taire.

Paris depuis quelques années m'a paru plus mal-propre qu'il ne l'étoit ci-devant, D'où vient cette négligence ? Le bour-

geois tenu de balayer sa porte , ne la balaie pas ou la balaie lâchement. La police avoit établi des balayeurs , à charge de faire payer à chaque maison une légère contribution : mais le bourgeois qui redoute la plus petite taxe , parce qu'il fait par expérience qu'elle ne fait que *croître & embellir* , s'est refusé au paiement. On attend sans doute que le bourgeois récalcitrant en ait jusqu'aux oreilles & qu'il crie. Alors il se soumettra de bonne grace à la régie des balayeurs , qui me semblent de toute nécessité. Les servantes & les valets s'acquittent très-mal de cet emploi devant la façade des maisons ; & puis le balai ne va point jusqu'au ruisseau du milieu , parce qu'à Paris , plus qu'ailleurs , chacun est pour soi & qu'on s'y inquiète peu de l'intérêt général.

En attendant que ce procès entre la bourgeoisie & la police soit vidé , le riche qui va en carrosse s'en moque , & la boue ferrugineuse vole sur celui qui ne veut pas payer & sur celui qui paieroit bien volontiers. Les dégraisseurs y gagnent ; mais souvent leur art disparaît devant certaines taches indélébiles , tant les souillures , au physique comme

au moral, ont dans cette double fange une empreinte corrosive qui brûle & noircit l'étoffe.

CHAPITRE CCCCLI.

Charrettes.

ELLES sont toujours trop chargées & au-delà de ce qu'il est possible à des chevaux de traîner. Si le pavé est glissant & qu'il faille monter un pont ou une rue un peu élevée, c'est un train d'enfer ; rien n'égale la brutalité, la stupidité & la barbarie du charretier. Toujours fouettant & jurant, le pavé étincelle sous les nerfs tendus & impuissans des malheureux chevaux qui ne peuvent dompter la résistance du fardeau. Les coups de fouet déchirans qui retentissent tandis que les pieds des chevaux frappent & brisent le grès des pavés, font des rues de Paris une arene de tourmens pour le plus utile de tous les animaux.

Il n'y a point d'Anglois qui ne tressaille d'effroi & qui ne soit saisi de douleur, en les voyant traiter si inhumai-

nement. Les charretiers lui paroissent fort au-dessous des chevaux qu'ils accablent de coups. Leur dureté est ce qui retarde leur course ; les mieux nourrir, les charger moins, voilà ce qui rendroit leur service plus prompt & plus durable.

Une ordonnance de police, favorable aux chevaux, seroit-elle déplacée ?

CHAPITRE CCCCLII.

Turgottines.

VOITURES publiques, ainsi nommées lors du changement que fit M. Turgot dans toutes les messageries du royaume, à l'aide d'un privilege exclusif.

La gêne qu'on y éprouve pourroit un jour faire naître l'idée fausse d'un ministre exacteur. La caisse de ces carrosses est étroite, & les places y deviennent si pressées, que chacun redemande sa jambe ou son bras à son voisin lorsqu'il s'agit de descendre. Le marche-pied trop haut est incommode & impraticable pour les femmes.

Si malheureusement il se présente un

voyageur avec un gros ventre ou de larges épaules , tout le monde est supplicié , il faut gémir ou déserter.

On fait partir les voyageurs à deux heures du matin en hiver , afin de dépenser le temps dans des bureaux vers les quatre heures du soir , & ce pour la visite de quantité de ballots qui ne les regardent pas. Il y a des bureaux où l'on vous tient la carrossée en plein minuit à la belle étoile , dans une cour venteuse , durant tout le temps de la décharge immense des marchandises ; & quand on se plaint , on vous répond que *telle est la volonté du roi*. Le commis insolent se moque du citoyen , en lui fermant la bouche avec ce grand mot , que d'ailleurs le ministre & le rat-de-cave mettent en France à *toutes saucés*.

On attelle de maigres chevaux de poste , souvent écorchés , à cette machine monstrueuse , chargée de monde & surchargée de coffres & de valises. Il n'y avoit que des fous qui pussent imaginer de faire courir la poste à des voitures si lourdes ; mais les inventeurs se sont fort peu embarrassés de faire crever des chevaux & pâtir des hommes ; le gain , voilà ce qui a fait rouler la ma-

chine dans leur imagination , & puis il a fallu , bon gré mal gré , qu'elle roulât sur les chemins. Mais pourquoi s'en étonner ? On a bien vu les grilles de Chanteloup aller en poste.

Ces voitures privilégiées ont de si beaux réglemens , que l'intérêt de la marchandise passe toujours avant l'intérêt du voyageur. Les femmes enceintes , les convalescens , les personnes d'une constitution délicate trouvent les soupentes si rudes , les places si ferrées , les descentes si dangereuses , qu'elles regardent comme un tourment d'y entrer , & comme un bonheur d'en sortir.

Ainsi , tandis que les-mécaniciens s'exercent à Londres à construire des voitures plus légères , quoiqu'avec la même solidité , afin d'épargner la fatigue aux chevaux ; nous avons augmenté la grossière pesanteur des nôtres : & ce n'est plus une voiture , c'est un globe qui se meut.

Son passage devient effrayant ; un bruit tumultueux le précède & l'annonce. S'il descend avec rapidité , il risque de se renverser ; quelquefois l'accident arrive , l'énorme carrosse tombe , & vous avez beau demander au directeur le prix de

vos bras & de vos jambes ; il vous montre froidement son privilege , & regarde votre personne comme un ballot de plus , dont il ne doit pas supporter les accidens , vu la loi éternelle du choc des corps & celle des frottemens.

Si quelqu'un s'avisait de vous fournir une voiture commode , bien suspendue , qui vous laissât les heures du sommeil , les administrateurs s'empareroient de la voiture & ruineroient à coup sûr cet homme officieux. Tout voyageur malade ou en santé doit être gêné , foulé , brisé , livré pendant quatre jours à l'insomnie , parce qu'une compagnie exclusive aura donné de l'argent au roi. Et qui fera rentrer cet argent à la compagnie avec le gros intérêt ? C'est toujours toi , pauvre public ! Paie & de ta bourse & de ton sommeil ; paie chaque jour davantage & tais-toi : ainsi le veut le privilege exclusif.



CHAPITRE CCCCLIII.

Grandes Routes.

RIEN de plus magnifique aux environs de Paris , que ces chaussées à perte de vue & en ligne droite , bordées de chaque côté d'allées d'arbres. Non-seulement elles sont multipliées , mais encore leur largeur est considérable ; on voit qu'on n'a pas épargné le terrain. Un philosophe étranger & instruit , qui arriveroit les yeux bandés , pourroit s'écrier : *Oui , j'y suis , c'est ici la main d'un monarque ; il a dit : Que ce terrain soit coupé comme un damier ; point de sinuosités : & le terrain docile a obéi , les champs se sont ouverts , les héritages ont été traversés , & pour quelques pertes particulières , il en a résulté un très-grand bien , un bien qui sera durable.*

Mais la chaussée du milieu , c'est-à-dire , le pavé , porte un caractère mesquin , & l'on n'a pas eu l'attention de le faire assez large pour que deux voitures pussent y passer de front commodément. Il faut toujours qu'une roue

porte sur le bord du pavé qu'elle enfoncé & dégrade ; elle retombe sur une terre molle ; la voiture , glissant sur le pavé qui est en dos-d'âne , souffre de la pente & sur-tout de l'enfoncement de la terre argilleuse.

On ne voit sur les routes que de pauvres rouliers , effrayés par le bruit tonnant des *turgottines* , chercher à en éviter le choc en faisant pencher précipitamment leurs voitures , & souvent au risque d'être brisées toutes deux.

Point de péages , il est vrai , point de barrières établies de distance en distance ; on a fait ces routes comme à plaisir ; on les a recommencées autant de fois que l'on a voulu. Les routes en Angleterre se détournent plutôt que d'écorner la chaumière d'un paysan ; ici le paysan lui-même a été envoyé à la corvée. Vous passez sur le terrain qui fut sa grange , & qu'il a arrosé de ses sueurs , pour planter les cailloux carrés qui vous portent , & vous ne lui donnez en passant ni un regret ni une obole.

Le mal est fait. En politique le bien fort du mal. Réparons le mal en donnant au bien toute l'étendue dont il est susceptible. Que ces grandes routes ,

après ces vexations, ne servent qu'à un commerce libre, & n'aboutissent plus à ces douanes repoussantes, qui devroient être jetées à l'extrémité du royaume, comme la griffe chez les animaux est éloignée du cœur.

CHAPITRE CCCCLIV.

Huissiers-Priseurs.

LA charge d'*huissier-priseur* (car tout est charge ; qu'est-ce que les rois n'ont pas vendu ?) devient de jour en jour plus lucrative. Plus il y a de luxe, plus il y a de nécessiteux. Le combat sourd de l'aisance & de la pauvreté occasionne une multitude de ventes & d'achats. Les pertes, les banqueroutes, les décès, tout est favorable aux *huissiers-priseurs*, en ce que les revers, les variations de fortune, les changemens de lieu & d'état se terminent toujours par des ventes forcées ou volontaires.

Les *huissiers-priseurs* gagnent donc à tous les événemens qui agitent la vie humaine. L'immensité des besoins qui tourmentent la moitié de la capitale,

l'oblige à troquer incessamment toute marchandise quelconque contre de l'argent, l'argent devient ensuite marchandise comme tout le reste ; & l'huiissier-priseur le fait encore.

Ainsi, que les temps soient prospères ou défavorables, dès que l'on vend ou que l'on achète, l'huiissier-priseur trouve son compte dans tous les besoins ou les profits du commerce ; & lui & la *bourse* de la communauté prélevent avant tout leur dû. L'objet a beau baisser de prix ; quelque vil qu'il soit, il a une valeur sûre pour la *bourse* de communauté.

Il y a ensuite les petites ruses du métier. Tel huiissier-priseur est souvent marchand tacite ou bien associé avec des marchands ; & dans les adjudications, il fait conséquemment *couper la broche* à propos, c'est-à-dire, adjuger suivant qu'il lui plaît, d'après ses vues secrètes ou celles de ses commettans cachés.

L'adjudication est un *prononcé* irrévocable ; mais que de clameurs avant le *mot* définitif ! L'huiissier-priseur est obligé d'avoir un crieur à gages, un *stentor*. On n'entend que cette répétition éternelle des acheteurs, *Un sou, un sou ;*
tandis

tandis que l'huiſſier de ſon côté crie ,
Une fois , deux fois , trois fois. On diroit
 que l'objet crié va être adjudgé ſur le
 champ ; car l'huiſſier dit toujours : *Pour*
la dernière fois , en voulez-vous , n'en vou-
lez-vous pas ? Un ſou , un ſou , répète
 l'aſſemblée ; & voilà l'objet qui de ſou
 en ſou remonte ſubitement à mille livres
 au-deſſus du premier prix. Un ſou a
 fait pencher la balance ; un ſou la fixe
 invariablement.

L'huiſſier en habit noir , avec ſa voix
 flûtée , & le crieur déguenillé , mais
 gorgé d'eau-de-vie , dont le timbre fait
 trembler les vitres , uſent leurs pou-
 mons à *parler en public* , comme le dit
 le poëte Rouſſeau dans ſa plaiſante épi-
 gramme ; l'oreille eſt fatiguée par cette
 répétition continuelle & aſſommante.
 Les *paix-là* du *ſtenter* enrouré ſurmon-
 tent à peine le bruit confus de la mul-
 titude qui ſe paſſe de main en main les
 objets , les regardant , les dédaignant ,
 ſelon l'envie ou le beſoin.

Quand vous avez aſſiſté à l'une de
 ces ventes tumultueuſes , vous en avez
 les cris monotones & le bourdonnement
 dans l'oreille pendant quinze jours.

On adjudgé de cette manière , depuis

un tableau de Rubens jusqu'à un vieux justaucorps percé par les coudes. La valeur intrinsèque des objets apparoît là dans son évidence philosophique ; & d'après leur utilité , les chemises , les matelas , les chaïses , les redingotes , &c. trouvent beaucoup plus de partisans que les diamans , les bijoux , les livres , &c.

Dans les ventes après décès , les chaudronniers en cheveux plats ouvrent toujours la séance : car on commence ordinairement par la batterie de cuisine , le mort n'en ayant plus besoin. Ils se trouvent dans la salle du défunt avec ceux qui viennent pour acheter ses diamans , ses meubles de *Boulle* , & ses dentelles. Toutes les nippes du mort , depuis sa tabatiere jusqu'à sa seringue , passent sous les regards attentifs du public acheteur. Il apprend quels étoient les goûts particuliers du décédé , & la révélation de ses obscures fantaisies se fait après son enterrement. On ne le connoît bien qu'alors : une réflexion qui échappe compose son oraison funèbre ; elle n'est pas étudiée ; elle naît de ce qui s'offre à la vue.

Les livres licencieux & les estampes obscenes sont mis à côté par l'huij. cr-

priseur, & ne se vendent pas publiquement; mais les héritiers se les partagent, & vendent sans scrupule le lit, les chemises & les habits de leur pere. On écarte d'abord tout ce qui tenoit à lui, tout ce qui le touchoit; mais quant aux objets de ses caprices, ils semblent devoir être conservés, comme plus sacrés.

On trouve de tout dans les inventaires à la levée des scellés; les différentes manies des hommes paroissent au grand jour, & la confession du défunt se trouve visiblement écrite dans ses armoires.

Le public acheteur fait tout haut ses libres commentaires dans le foyer même que le décédé habitoit, & tout homme peut se dire de son vivant : *Ces bronzes, ces tableaux qui m'ont tant coûté & que je dérobe à l'œil du curieux, seront témoins, après mon trépas, du jugement que l'on portera de mes goûts.* Oh, que ne peut-il entendre d'avance ce qu'on en dira! Il métamorphoseroit ces superfluités... Mais que fais-je? L'*huiſſier-priseur* entend-il la morale?

Tout l'homme est donc alors à découvert; vices cachés, manie, goûts bizarres; le jugement universel n'en annon-

cera guere plus un jour. Il se trouve quelquefois des objets si fantasques , si inconnus, qu'il n'y a que l'*huissier-priseur*, au fait des caprices de l'imagination humaine, qui puisse en deviner l'emploi. Ces objets n'ont point de mots dans notre langue.

Les collections les plus rares & dont s'enorgueillissoit le possesseur, sont dispersées dans un instant ; & le fils qui ne veut que de l'argent dont il a chômé, méprisant la passion de son pere, voit partir avec une dédaigneuse indifférence les objets dont l'assemblage lui avoit coûté une vie entiere de recherches laborieuses. Les cabinets coûteux se fondent, & il n'en reste aucune trace. Voilà où aboutit la science ou l'engouement.

Les *huissiers-priseurs* sont fujets à gagner des fluxions de poitrine ; l'air étouffé d'une salle pleine de chaudronniers, de revendeurs, de revendeuses, &c. leur infecte les poumons.

Plus heureux, dans un ministere de rigueur, lorsqu'en plein air, sur la place *Saint-Michel*, ils vendent les meubles saisis d'un pauvre débiteur, qui regarde en soupirant le lit où il ne couchera

plus. L'inexorable huissier l'adjudge au profit des créanciers du même ton qu'il adjugea la veille les bronzes, les diamans, les vins exquis du traitant, de l'évêque & de la duchesse, morts de trop d'opulence.

Au décès de l'homme de lettres, l'*huissier-priseur* n'a qu'une seule vacation; il n'a pas besoin du secours de son crieur; la foule empressée ne se rassemble pas; l'appartement est désert, ou peu s'en faut; les affiches n'ont annoncé ni dentelles, ni diamans, ni même batterie de cuisine. Des portraits d'anciens philosophes, estampes enfumées, quelques livres latins étalés sur des ais, & des manuscrits que la critique respectera; voilà son héritage. Le libraire d'un pas furtif vient & examine; rien chez lui ne tentera le désir des vulgaires mortels: mais si le bureau même de l'auteur est dédaigné, l'amitié le pleurera, & la gloire conservera son nom.

Il m'est venu, en assistant à ces ventes, une réflexion qu'un professeur de l'université auroit dû faire à ma place; c'est qu'il seroit impossible au plus fameux latiniste des colleges de plein exercice, de traduire dans la langue de

Virgile , de Cicéron , de Tércence , & même de Plaute , l'inventaire ou le procès-verbal d'un huissier-priseur. Jene parle pas du grec ; car qui le fait ?

Fin du Tome cinquieme.



T A B L E

DES CHAPITRES.

CHAP. CCCLVIII. <i>Petit Préliminaire.</i>	page 1
CHAP. CCCLIX. <i>Nouveau débarqué.</i>	6
CHAP. CCCLX. <i>Auvergnats.</i>	9
CHAP. CCCLXI. <i>Étameurs.</i>	11
CHAP. CCCLXII. <i>Pâtissiers, Rôtisseurs.</i>	12
CHAP. CCCLXIII. <i>Du fouet du Charretier.</i>	15
CHAP. CCCLXIV. <i>Brouillards.</i>	17
CHAP. CCCLXV. <i>Mesquinerie.</i>	19
CHAP. CCCLXVI. <i>Entrepreneurs.</i>	20
CHAP. CCCLXVII. <i>Abat-jour chez les Marchands de draps.</i>	23
CHAP. CCCLXVIII. <i>Coueurs, Chiens-coueurs.</i>	24
CHAP. CCCLXIX. <i>Tueries.</i>	26
CHAP. CCCLXX. <i>Portiers.</i>	28
CHAP. CCCLXXI. <i>Audiences.</i>	31
CHAP. CCCLXXII. <i>Les petits Soupers.</i>	38

CHAP. CCCLXXXIII.	<i>Devinez.</i>	page 42
CHAP. CCCLXXXIV.	<i>Monfieur.</i>	46
CHAP. CCCLXXXV.	<i>Sages-Femmes.</i>	49
CHAP. CCCLXXXVI.	<i>De Blunet.</i>	55
CHAP. CCCLXXXVII.	<i>Loueur de livres.</i>	56
CHAP. CCCLXXXVIII.	<i>Le Catéchiste de Paroisse.</i>	59
CHAP. CCCLXXXIX.	<i>Cris de Paris.</i>	61
CHAP. CCCLXXX.	<i>Musique ambulante.</i>	63
CHAP. CCCLXXXI.	<i>Accoucheurs.</i>	64
CHAP. CCCLXXXII.	<i>Dentistes.</i>	68
CHAP. CCCLXXXIII.	<i>Cuisiniers.</i>	70
CHAP. CCCLXXXIV.	<i>Marmite perpé- tuelle.</i>	78
CHAP. CCCLXXXV.	<i>Porte-Dieu.</i>	79
CHAP. CCCLXXXVI.	<i>Quinzaine de Pâques.</i>	83
CHAP. CCCLXXXVII.	<i>Prônes.</i>	85
CHAP. CCCLXXXVIII.	<i>Œuf de Poule.</i>	87
CHAP. CCCLXXXIX.	<i>Le Livre de bois.</i>	90
CHAP. CCCXC.	<i>La rue du Pied-de- Bœuf.</i>	92
CHAP. CCCXCI.	<i>Entrée de la Foire Saint- Germain.</i>	94
CHAP. CCCXCII.	<i>Rue Quincampoix.</i>	95
CHAP.		

CHAP. CCCXCIII. <i>Plaisirs du Roi.</i>	98
CHAP. CCCXCIV. <i>La funeste Pata-</i> <i>che.</i>	100
CHAP. CCCXCV. <i>Quine.</i>	102
CHAP. CCCXCVI. <i>Sonneries.</i>	105
CHAP. CCCXCVII. <i>Destruction du</i> <i>Linge.</i>	107
CHAP. CCCXCVIII. <i>Caisse de Poissy.</i>	110
CHAP. CCCXCIX. <i>Vieilles Enseignes.</i>	112
CHAP. CCCC. <i>Passé-par-tout.</i>	115
CHAP. CCCC. <i>Perruque à trois mar-</i> <i>teaux.</i>	118
CHAP. CCCCII. <i>Coiffure des Enfants.</i>	120
CHAP. CCCCIII. <i>Etiquette des Deuils.</i>	122
CHAP. CCCCIV. <i>Lettres aux Minis-</i> <i>tres.</i>	127
CHAP. CCCC. <i>College des Quatre</i> <i>Nations.</i>	ibid.
CHAP. CCCCVI. <i>A la Royale.</i>	135
CHAP. CCCC. <i>Poste Royale.</i>	137
CHAP. CCCC. <i>Combien cela peut-il</i> <i>valoir par an ?</i>	139
CHAP. CCCC. <i>Attitude des Pari-</i> <i>siennes.</i>	140
CHAP. CCCC. <i>Académie des Sciences.</i>	142

CHAP. CCCCXI. <i>Prôneurs de l'anti-</i> <i>quité.</i>	147
CHAP. CCCCXII. <i>Académie Royale de</i> <i>Chirurgie.</i>	150
CHAP. CCCCXIII. <i>Instituteur.</i>	162
CHAP. CCCCXIV. <i>Naissance d'un</i> <i>Prince.</i>	166
CHAP. CCCCXV. <i>Latiniste.</i>	182
CHAP. CCCCXVI. <i>Francs - Bourgeois.</i>	186
CHAP. CCCCXVII. <i>Le nouvel Enrolé.</i>	189
CHAP. CCCCXVIII. <i>Promenades pu-</i> <i>bliques.</i>	192
CHAP. CCCCXIX. <i>Hauteur des Pana-</i> <i>ches.</i>	196
CHAP. CCCCXX. <i>Déménagemens.</i>	198
CHAP. CCCCXXI. <i>Courfes de Che-</i> <i>vauz.</i>	202
CHAP. CCCCXXII. <i>Rats.</i>	204
CHAP. CCCCXXIII. <i>Portes des Cou-</i> <i>vens.</i>	207
CHAP. CCCCXXIV. <i>Surfaire.</i>	208
CHAP. CCCCXXV. <i>Proceffion des</i> <i>Huiffiers.</i>	210
CHAP. CCCCXXVI. <i>Débiteurs du bon</i> <i>ton.</i>	211
CHAP. CCCCXXVII. <i>Mufique des</i> <i>Gardes Françoises.</i>	213

CHAP. CCCCXXVIII. <i>Louvre.</i>	215
CHAP. CCCCXXIX. <i>Bréviaire.</i>	217
CHAP. CCCCXXX. <i>Viande en Carême.</i>	219
CHAP. CCCCXXXI. <i>Attrapes.</i>	220
CHAP. CCCCXXXII. <i>Mets hideux.</i>	225
CHAP. CCCCXXXIII. <i>S'écrire aux</i> <i>Portes.</i>	231
CHAP. CCCCXXXIV. <i>Sœurs Grises.</i>	235
CHAP. CCCCXXXV. <i>Financieres.</i>	238
CHAP. CCCCXXXVI. <i>Domestiques de</i> <i>louage.</i>	241
CHAP. CCCCXXXVII. <i>Enlevemens.</i>	244
CHAP. CCCCXXXVIII. <i>Trottoirs.</i>	249
CHAP. CCCCXXXIX. <i>Echoppes.</i>	251
CHAP. CCCCXL. <i>Dépouilleuses d'en-</i> <i>fans.</i>	256
CHAP. CCCCXLI. <i>Directeur.</i>	258
CHAP. CCCCXLII. <i>Saccoches.</i>	261
CHAP. CCCCXLIII. <i>Fantaisies.</i>	263
CHAP. CCCCXLIV. <i>L'air de Cour.</i>	264
CHAP. CCCCXLV. <i>Liseurs de Gazet-</i> <i>tes.</i>	267
CHAP. CCCCXLVI. <i>Entresols.</i>	276
CHAP. CCCCXLVII. <i>Vendeurs de Ti-</i> <i>sane.</i>	279

CHAP. CCCCXLVIII.	<i>La Curiosité.</i>	283
CHAP. CCCCXLIX.	<i>Sallon de Peinture.</i>	286
CHAP. CCCCL.	<i>Boueurs.</i>	293
CHAP. CCCCLI.	<i>Charrettes.</i>	296
CHAP. CCCCLII.	<i>Turgottines.</i>	297
CHAP. CCCCLIII.	<i>Grandes Routes</i>	301
CHAP. CCCCLIV.	<i>Huiffiers-Priseurs.</i>	303

Fin de la Table.